

D'UN
MARAIS
GAY
À UN
PARIS
QUEER

**MUTATION
DES LIEUX DE SOCIABILITÉ
LGBTQI+ À PARIS**

Mémoire de master en architecture 2020/2021
École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris Val de Seine

Clément Bailly Grosset

Sous la direction de
Laurent Gaissad



REMERCIEMENTS

Ma gratitude va tout d'abord à Camille pour son grand coeur, sa résilience et son incarnation du queer qui m'inspirent au quotidien.

Un grand merci à Laurent Gaissad pour son soutien continu, son humanité, son oeil expérimenté, ses innombrables conseils et sa brillance. L'avoir rencontré et l'avoir eu comme directeur de ce mémoire a été une réelle chance. Si ce n'était pas pour le Covid-19, nous serions en train d'étudier le queer dans les sous-sols du Marais à l'heure actuelle.

Un merci particulier à Laure et Melissa pour leur encouragement infailible et leur amour inconditionnel auxquels j'ai eu droit ces dernières années et en particulier ces derniers mois.

Un merci ému à mes deux papas, Lucas et Abdel, ainsi qu'à Sofien, pour leur bienveillance et leur façon de vivre et d'aimer. Merci de m'avoir fait découvrir les bienfaits de la vie en constellation.

Merci à Pandora, Hélène Jenny et Frédéric Nicod pour leur disponibilité et leur regard sur un milieu à la richesse infini. Le Paris queer ne serait pas le même sans vous.

Merci au Freedj, aux Mots à la Bouche, au Bonjour Madame, au M'sieurs Dames, à la Constellation et à tous ces autres lieux qui illuminent Paris de leur *queerness*.

Enfin, merci à Léo d'éclairer ma nuit quand je la perds des yeux.

Heterotopia (prelude)

Constellation (interlude)

Monster's out (interlude)

✦ Préambule	7
.....	11
✦ Introduction	15
ÊTRE LGBTQI+ DANS LA VILLE	27
✦ Paris sous le prisme queer : où sont-iels toustes ?	29
✦ Occupation queer : une cartographie.....	29
✦ Étiquetage et politique de la ville.....	37
.....	45
✦ Vivre son identité en public	49
✦ Communauté et bienveillance.....	49
✦ Assignation spatiale : malaise et danger.....	59
QUAND L'ALTERNATIF RECRÉE LA NORME	71
✦ Glissements spatiaux et temporels	73
✦ Légitimité et êtres visibles.....	73
✦ Gaytrification et homogénéisation.....	85
✦ Perte d'un corps en ligne.....	99
.....	107
✦ Où payer les pots cassés ?	111
✦ Plus de fluidité, moins d'exclusion.....	111
✦ « Bonjour m'sieurs dames ! ».....	117
✦ Plus de calme, moins de célébration.....	133
✦ « Where do the quiet queers go ? ».....	139
✦ Conclusion	149
✦ Annexes	155
✦ Bibliographie	175

L'écriture inclusive sera utilisée tout au long de ce mémoire. Son usage est une simple façon de ne mettre aucune hiérarchie entre les genres (masculin, féminin et autre). À défaut d'y arriver dans la vraie vie, ce n'est que moindre compensation que d'y arriver dans un écrit. Bien qu'il fasse encore débat et que bons nombres de collectifs et typographes sont à la recherche de caractères inclusifs ou de nouvelles manières d'écrire, nous conviendrons ici du point médian « · » et de l'emploi - quand il se peut - de termes neutres. Certains mots pourront parfois regrouper le féminin et le masculin en un seul mot, soit pour une lecture moins lourde, soit pour inclure tout genre non-binaire, soit pour provoquer.

Ils et elles = Iels

Toutes et tous = Tou·te·s / Toustes

Oubliés et oubliées = Oublié·e·s

Ils et elles ont toutes et tous été oublié(e)s = Iels ont toustes été oublié·e·s



PRÉAMBULE

Deux impulsions m'ont amené à étudier les lieux de sociabilité queer à Paris. L'une consciente de prime abord, l'autre moins. La première fut suite à l'écriture du rapport de licence de fin de troisième année à l'ENSAPVS, en 2017. Mon choix s'était alors porté sur l'espace public et le féminisme, dans un rapport intitulé *L'usage genré de l'espace public. Le féminisme au service d'une construction plus égalitaire de la ville*. Dans un contexte de montée médiatique des luttes féministes dans plusieurs domaines sociétaux (le cinéma avec #MeToo, les transports en commun avec le *manspreading*, le harcèlement de rue avec #BalanceTonPorc), il me semblait être le moment opportun pour lier ces problématiques avec celles de l'architecture et de l'urbanisme. Tout ce que mon utilisation des réseaux sociaux, médias et mes expériences personnelles avaient pu m'apporter ces dernières années a alors pu me servir de carburant pour oser planter la pancarte féministe dans un monde occidental de l'architecture encore trop masculin¹, pour ne pas déjà dire patriarcal. En une modeste trentaine de pages, j'ai ainsi pu faire l'état d'un féminisme contemporain se penchant sur la question à travers de récentes conférences² ou émissions³, et ai laissé de côté les nombreuses recherches architecturales féministes des décennies, voire des siècles⁴, précédentes. Construction urbaine faite « par et pour les hommes » (Pascale Lapalud), binarité excluante des toilettes publiques (Lucile Biarrotte), manque de

¹ MANISSADJIAN Laure, *La construction de la femme architecte dans un environnement d'hommes*, Mémoire, ENSA Paris Val de Seine, 2021

² COSNARD Sybil, L'urbanisme : vecteur d'inégalités [conférence], EQUALiCITY : Nos espaces à égalité, TEDxChampsElyséesWomen, Salle Pleyel, 3 novembre 2017, 9min24sec. (Disponible sur <https://www.youtube.com/watch?v=v6RZ4Nx41hQ>)

³ EL MOKHTARI Mouna, La ville est faite par et pour les hommes [reportage], Le Monde, 8 mars 2018, 3min45sec. (Disponible sur <https://www.youtube.com/watch?v=rAmui5HTKqE>) Interview de Pascale Lapalud, urbaniste et membre du collectif Genre et Ville, de MonumentalES.

⁴ VRANKEN Apolline, *Des béguinages à l'architecture féministe*, Brussels, Université des Femmes, « Agirs féministes », 2018

représentation des femmes dans les décideurs de la ville (Sybil Cosnard), il était question d'un état des lieux non-exhaustif des problématiques enclines à devenir majeures quelques années plus tard. Voulant alors beaucoup en dire dans un format si menu, j'en avais trop dit ou pas assez. Aujourd'hui, ayant utilisé ce rapport de licence comme introduction aux sujets qui m'animaient de plus en plus - les études de genre et l'usage de la ville - je souhaite diriger cet écrit de mémoire plus conséquent vers une dynamique plus queer, et non uniquement féminine. Question de légitimité avant tout, et après avoir écouté et appris davantage, je ne me sens plus de parler de vécus qui ne sont pas miens lorsque ceux-ci sont déjà largement relatés par les principales concernées. Ma place n'est pas là. Ma place, elle se retrouve cependant dans le queer, et c'est pourquoi j'ai choisi de l'étudier. Fréquentant ce « milieu queer » parisien, dont on aura le temps de définir la nature dans ce mémoire, je me sens davantage légitime et libre de l'écrire et d'en faire un état - état quoi qu'il arrive subjectif de par mon point de vue « situé »⁵, pour reprendre la terminologie de Donna Haraway.

La seconde impulsion qui m'a amené à étudier les lieux de sociabilité queer a été moins évidente à conscientiser. Ces lieux où les rencontres les plus marquantes sont possibles ont pourtant été pour moi thérapeutiques, et je souhaitais leur rendre hommage. Il peut être difficile pour certain·e·s de trouver leur place, de trouver les bonnes personnes sur qui se reposer, de trouver *ses* personnes, et de se trouver soi-même. Arrivé à Paris en 2014, je ne fréquentais que de temps en temps ces lieux de sociabilité - généralement gay - souvent nocturnes et homogènes, sans jamais m'y plonger véritablement. Ce ne fut que très récemment, en décembre 2019, dans un de ces lieux, où j'ai fait la rencontre de trois garçons qui, très vite, sont devenus mes amis. Ceux-ci m'ont ouvert la voie à un milieu fascinant, tant par sa complexité que par son intangibilité, composé de lieux hétéroclites, non sans défauts. Dès lors, je retrouvais

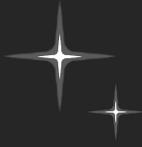
⁵ HARAWAY Donna, « Savoir situés », in *Manifeste cyborg et autres essais*, Paris, Exils éditeur, (anthologie établie par ALLARD Laurence, GARDEY Delphine, MAGNAN Nathalie), 2007, p.107-140

dans ces espaces une certaine aise que je n'avais jamais ressentie auparavant. Je les regardais différemment, je les vivais différemment, et je les comprenais différemment. Ces lieux enserraient cette ambiance chaleureuse, ce climat propice à l'épanouissement personnel, bref cette atmosphère appelant au lâcher-prise. La pandémie mondiale qui nous est tombée dessus en début d'année dernière a alors coupé court à tout ce processus d'émancipation et de découverte dans lequel je m'étais engagé, et ma frustration - comme celle de toutes et tous - n'en a été que plus belle. Ecrire sur ces lieux, c'est un peu les garder vivants, présents autour de moi, pour ne pas les lâcher. M'en défaire n'était pas envisageable de sitôt, et les étudier tout au long de ces derniers mois m'a permis de les garder près de moi. À chacun·e ses anxiolytiques, les miens sont faits d'espace et de musique⁶.

⁶ Les interludes ponctuant le mémoire sont des paroles de chansons écrites par l'auteur.

Prélude

heterotopia



*Blinders on before I met you
Straight path I couldn't get through
Now I know where I don't wanna be*

*Like a kid everything felt new
Like a choir I thought I knew
The true sound of my identity*

*It's beyond me, it's bigger than me
Why choose only one possibility?
When I thought I was leading my life
Found out I've been pacing around*

*You made me look at the world in a whole new way
Opened the gates of an endless maze
I no longer wear my old 50s glasses on*

*Welcome, welcome to Heterotopia
Where the night is queen, the queer is king
No other rules apply
Welcome, welcome to Heterotopia
From a garden on a carpet
To a 4 dimensions map*

*And you'll be safe, safe in my walls
Cause no one ever ever breaks it appart
Cause it's just all illusion*

*Used to keep my ideas on board
Used to play with pink and blue toys
Thought I knew where they all came from*

*Seen a bunch of suit and tie guys
Men playing gods look-alike
Throwing cards, betting on our lives*

*They kept us away from some higher roads
Made us believe "better on your own"
I choose not to believe this shit anymore*

*Welcome, welcome to Heterotopia
Where the night is queen, the queer is king
No other rules apply
Welcome, welcome to Heterotopia
From a garden on a carpet
To a 4 dimensions map*

*And you'll be safe, safe in my walls
Cause no one ever ever breaks it appart
Cause it's just all illusion*

*The bombs they threw were nuclear
As well as the families they made us fear
We know damn well no one plays with the same dice
Some are given diamonds ones
When ours are melting ice*

No more

*Welcome, welcome to Heterotopia
Where the night is queen, the queer is king
No other rules apply
Welcome, welcome to Heterotopia
From a garden on a carpet
To a 4 dimensions map*

*And you'll be safe, safe in my walls
Cause no one ever ever breaks it appart
Cause it's just all illusion*





INTRODUCTION

« La théorie queer tente de déconstruire la pensée dichotomique en révélant que les normes sociales ne sont pas des “vérités” mais des fictions sociales. »¹

ENCYCLOPÉDIE SAGE DES ÉTUDES LGBTQ

Pour comprendre le queer, il est nécessaire de comprendre qu'il peut tout et rien dire, et que sa définition n'est pas figée. Plus encore, elle est mouvante et ne cesse de se réinventer. Le terme queer peut définir aussi bien une catégorie de personne qu'une façon de penser ou de se comporter. *« C'est à la fois une identité, un prisme de vision, mais aussi une position politique. »²* Lorsqu'il agit comme un prisme, il permet de se positionner dans la marge, et met en lumière l'habituel invisibilisé. Le queer ne peut donc exister que *par rapport* à un référentiel autour duquel il gravite. Il ne peut exister seul. Ce référentiel, le queer en est *hors*. En deçà, il se veut subversif. Il est hors des normes, il rejette le modèle unique et *« célèbre et embrasse la non-normativité »³*.

¹ [traduction libre] « *Queer theory attempts to deconstruct dichotomous thought by revealing social norms to be not “truths” but social fictions* » HAMMERS Corie Jo, « Queer », in *The SAGE Encyclopedia of LGBTQ Studies*, GOLDBERG Abbie E. (sous la direction de), SAGE Publications, Inc., 2016, p. 907-908

² KERVELLA Camille, *Sex in the city. Le queer en architecture comme outil de déconstruction des systèmes normatifs dans les sociétés édifiées*, Mémoire, Université catholique de Louvain, 2020, p. 13

³ [traduction libre] « *Queer celebrates and embraces non-normativity* » HAMMERS Corie Jo, *op. cit.*, p. 907-908

« *Les normes sociétales et les identités sociales visent à réguler et à “discipliner” les sujets, soit à dire comment les sujets doivent se comporter pour être reconnus comme “normaux” [...] Queer signifie désobéissance à la norme.* »⁴

Ce prisme permet un regard autre sur ce qui nous entoure. Il invite à déconstruire les apriori, à réinterroger nos acquis pour finalement rendre compte que « *notre réalité - notre propre vision du monde et nos propres vérités sur le monde - est déterminée par des normes sociales et par l'idéologie dominante* »⁵. Le queer est donc une manière de voir les choses, de renverser un ordre établi. Le queer est donc politique et militant.

À l'origine, le queer est aussi, et surtout, un terme péjoratif relatif à l'identité de certaines personnes. Queer, en anglais « bizarre », « étrange », a d'abord été utilisé comme insulte envers les personnes homosexuelles ou transgenres⁶. Réapproprié par celles-ci, le terme queer est aujourd'hui un terme parapluie réunissant l'ensemble des individus ne s'identifiant pas à la norme hétéronormative et cisgenre, c'est à dire à la norme qui place l'hétérosexualité et la cisidentité⁷ comme modèle à suivre. Le terme queer fait donc référence aux personnes s'identifiant parmi l'une ou plusieurs lettres du sigle LGBTQI+ (Lesbienne, Gay, Bi, Transgenre, Queer, et Intersexe, le « + » désignant les autres identités hors de la cishétéronormativité⁸). Un autre terme, moins en vogue aujourd'hui et davantage utilisé dans les milieux associatifs et militants, se rapproche

⁴ [traduction libre] « *Societal norms and social identities [...] work to regulate and “discipline” subjects, as subjects must, in order to be recognized as “normal” [...] Queer signifies disobedience to the norm* » *Ibid.*

⁵ [traduction libre] « *One's reality - one's own worldview and truths about the world - is determined by social norms and the dominant ideology.* » *Ibid.*

⁶ En opposition à cisgenre, une personne transgenre s'identifie à un autre genre que celui qui lui a été assigné à la naissance. Une personne cisgenre, elle, s'identifie au même.

⁷ Relatif aux personnes cisgenres.

⁸ Qui place l'hétérosexualité et la cisidentité comme modèle à suivre.

aussi du queer : celui de *transpédégouine*. Ces différents termes désignent finalement les mêmes personnes. Le queer, lui, est plus élastique et possède un sens plus étendu : celui d'une vision autre.

Dans mon intérêt pour le queer, vous l'aurez compris, il faudra ici lire un intérêt pour les identités, à comment celles-ci peuvent se définir ou non par une orientation sexuelle ou un genre, en dehors d'une hétéronormativité ou non, mais surtout - nous sommes dans un mémoire d'architecture - à comment celles-ci influencent et changent la façon d'utiliser l'espace. Peu sont les travaux émergeants sur un lien entre queer et architecture, mais ils croissent dans les écoles d'architecture⁹. Entre expérimentations spatiales et recherches d'une théorisation d'une « architecture queer », toutes ont pour base commune le constat que l'architecture n'est jamais neutre. Étant élevé·e·s dans une société hétéropatriarcale, c'est à dire plaçant l'homme hétérosexuel et cisgenre comme modèle central, et mettant en second plan toute autre identité de genre ou d'orientation sexuelle, les architectes qui construisent nos villes ne peuvent que reproduire inconsciemment les mêmes schémas de modèle hiérarchique dans leurs travaux¹⁰. À éducation normée, pensée normée. Il sera bon d'ajouter qu'en plus d'être homme hétérosexuel et cisgenre, le modèle à suivre se doit également d'être blanc et valide (en bonne santé). Les travaux contemporains s'appuyant sur des recherches antérieures invitent alors à faire entrer davantage de *care*¹¹ dans les conceptions, en changeant le référentiel de place, pour que toutes les identités soient accueillies au même niveau dans nos espaces bâtis. C'est là où le queer pris tel un prisme de vision est un outil idéal.

⁹ Je pense aux mémoires et/ou PFE de Maé CORDIER-JOUANNE, Camille KERVELLA, Jean MAKHLOUTA, et au PFE de Anaïs PETITJEAN avec Manon GUÉGUEN et Ulisses MACHADO.

¹⁰ MANISSADJIAN Laure, *La construction de la femme architecte dans un environnement d'hommes*, Mémoire, ENSA Paris Val de Seine, 2021

¹¹ TRONTO Joan, *Un monde vulnérable, pour une politique du care*, Paris, La Découverte, (traduit de l'anglais par Hervé Maury), 2009

Si j'ai pu me pencher sur ces questions pour mon projet de fin d'étude, c'est davantage à des dynamiques urbaines et sociales que j'ai choisi de m'intéresser dans ce travail d'écriture. Comme un hommage à la ville de Paris, et une quête de sens quant à la façon donc celle-ci peut accueillir (ou non) une diversité d'identités, il sera question de regarder Paris via un prisme queer. Non pas pour identifier aux rayons X les inégalités spatiales et le pouvoir excluant¹² de certains espaces de la capitale, comme cela a pu être fait ailleurs¹³, mais pour faire état de la façon dont les personnes LGBTQI+ vivent la ville. Ce n'est pas donc pas Paris à proprement parler qui sera observée dans son entièreté, mais des petits morceaux. Morceaux occupés, fréquentés, traversés par des personnes LGBTQI+ en quête de sociabilité, l'étude portera sur ces lieux dits queer. Pourquoi de tels lieux existent-ils ? Où se trouvent-ils ? Que permettent-ils ? Que disent-ils de la fabrique de la ville et de son utilisation ? De sa mutation morphologique ? Sont-ils pérennes ? Constituent-ils un corps homogène ou hétéroclite ? Quelles en sont les limites ? Leurs excès ? Leurs manquements ? Comme quelques notes à la sonorité festive et parfois dissonante d'une même partition, ces lieux s'accordent de multiples façons.

Pour comprendre le fil conducteur du travail à suivre, mettons de côté l'imagerie musicale pour laisser place à celle d'un système solaire. Le quartier du Marais à Paris serait encore connu pour être celui où le plus grand nombre de lieux de sociabilité LGBTQI+ est réuni. Tel un astre central réunissant une écrasante majorité de ces lieux d'occupation et de fréquentation queer, il éblouit encore riverain·e·s et touristes de ses passages piétons arc-en-ciel. Cette intense lumière serait pourtant en passe de disparaître, à mesure que les lieux qui lui fournirent son énergie vitale s'éteignent un à un. S'affaiblissant, il permet à de nouveaux lieux de s'illuminer, de sortir de l'ombre, pour répondre à une demande plus

¹² La notion de « pouvoir excluant » renvoie au mémoire de KERVELLA Camille, *Sex in the city. Le queer en architecture comme outil de déconstruction des systèmes normatifs dans les sociétés édifiées*, Mémoire, Université catholique de Louvain, 2020, p. 47

¹³ *Ibid.*

contemporaine. Ces lieux, plus dispersés dans la ville et offrant ce qu'un soleil nocturne ne pouvait / voulait pas, forment un nouveau corps, dessinent une nouvelle constellation.

La compréhension de ce changement de morphologie se fera à partir des lieux mêmes. Nous regarderons d'abord Paris sous le prisme queer pour faire l'état de cet éventail de lieux qui permettent la sociabilité LGBTQI+, et parfois une récupération politique. Nous verrons ce qu'induisent ces lieux, en bien comme en mal, et le paradoxe qu'ils abritent. La suite nous fera sentir les premiers mouvements, les premiers glissements de ces espaces queer, qu'ils soient spatiaux - entre le Marais et l'est parisien - ou temporels - entre jour et nuit. Enfin, ce sont les limites de ces lieux qui seront mises en avant. En reprenant notre prisme queer, nous rendrons compte d'un monde alternatif, hors norme, qui a finalement recréé ses propres normes. En opposition à ces dernières, ce sont les oublié-e-s de ces espaces qui seront à l'origine d'une nouvelle constellation de lieux, encore plus queer qu'ils ne l'étaient avant, donnant à une population minorée de nouveaux refuges et terrains d'action.

MÉTHODOLOGIE

Le corpus sur lequel se base ce travail réunit différentes enquêtes de terrain. Ces enquêtes sont basées sur l'étude de quelques lieux LGBTQI+ de Paris, choisis selon certains critères. La curiosité originelle se trouvait dans les différences entre sociabilité nocturne et diurne d'une part, puis entre nouvelle et ancienne offre d'autre part. C'est ainsi que j'ai sélectionné des premiers lieux à étudier, avant que d'autres enquêtes ne viennent s'ajouter au fur et à mesure. Un total de cinq lieux a alors été étudié, trois entretiens ont eu lieu, et une enquête de terrain a été effectuée sous la forme d'une marche urbaine. Parmi ces lieux : deux bars, une librairie, un tiers-lieu culturel, et un bar militant. Corps de ce mémoire, ils ont été perçus et étudiés en pleine conscience de tout ce qu'ils englobaient, soit à différentes échelles : insertion dans la ville, dispositifs

architecturaux et spatiaux, jusqu'aux détails des vitrines. Pour ce qui est des approches, il m'était cher d'expérimenter diverses façons de faire enquête, étant novice en la matière mais curieux. J'ai alors pu me retrouver à observer, écouter, sentir, toucher, marcher, interpeller, calculer, acheter, manger, boire, danser, parler, appeler, enregistrer, écrire, lire, prendre en photo, cartographier, dessiner, chanter. Autant de verbes que de découvertes empiriques qui ont nourri cet écrit. Voici les méthodes appliquées à chaque enquête.



Position des cinq lieux étudiés dans Paris, de gauche à droite : **La Constellation**, **Le Freedj**, **Le M'sieurs Dames**, **Les Mots à la Bouche**, **Le Bonjour Madame**. Illustration réalisée par l'auteur.

D'abord, au sein du monde de la nuit, monde intrinsèquement lié à la culture queer de par son histoire et ses luttes, j'ai étudié un petit bar bien ancré dans le Marais : le **Freedj**. Ce bar est un bar gay situé rue

Sainte-Croix de la Bretonnerie dans le 4ème arrondissement. Il a été choisi car j’y ai passé quasiment chaque dimanche soir de janvier à mars 2020 puis quelques fois l’été suivant, et avais donc déjà pu y faire quelques observations. Pandémie mondiale oblige, il m’a paru plus opportun de sélectionner un bar déjà arpenté, et d’analyser a posteriori l’expérience que j’avais pu en avoir. Les observations réalisées ont été faites en tant que simple client, venu avec des amis, occupant notamment la salle du sous-sol pour danser. L’étude se basera donc sur ces observations nocturnes (entre 23h et 4h du matin), à l’intérieur du bar comme à l’extérieur, sur des histoires vécues, entendues, et des discussions que j’ai pu avoir avec la DJ, des ami-e-s, des client-e-s, le videur, ou autre. Lors de ma dernière virée au Freedj, juste avant sa seconde fermeture due au Covid, ma posture fut modifiée car je savais déjà que j’étudierai ce bar pour ce travail. Mon attention a donc été plus accrue et mon observation plus analytique. J’ai alors de nouveau discuté avec quelques personnes, dont la DJ, Loë, et quelques client-e-s. Ces conversations ont été retranscrites après-coup à l’écrit sous la forme de notes et nourriront ainsi l’étude. Enfin, le bar a pu être observé uniquement depuis l’extérieur à toute heure - 23h, 4h ou 15h. Toute cette analyse servira de corps en début de mémoire, dans la partie *Vivre son identité en public*.

L’enquête suivante concerne la librairie LGBTQI+ bien connue du « *réseau d’interconnaissance du monde gai et de ses établissements* »¹⁴, **Les Mots à la Bouche**. Cette librairie spécialisée dans les thèmes LGBTQI+ est devenue symbole du Marais mais aussi de sa gentrification depuis qu’elle a dû déménager du 4ème arrondissement vers le 11e. Lieu de partage d’une culture littéraire, ce commerce peut servir de lieu de sociabilité en journée. Sa localisation nous intéressera donc autant que son statut. Pour étudier ce déplacement de la rue Sainte-Croix de la Bretonnerie vers la rue Saint-Ambroise, j’ai fait le chemin à pied pour en ressentir les frontières, bâties et ressenties. Je me suis rendu à l’ancienne

¹⁴ GAISSAD Laurent, *Hommes en chasse. Chroniques territoriales d’une sexualité secrète*, Paris, PU Paris Nanterre, 2020, p.93

adresse où se trouve désormais un magasin de chaussures de la marque Dr Martens, et ai entamé une marche à l'aveugle : je ne regardais plus ma localisation sur mon téléphone. Ayant cela dit activé mon dictaphone ainsi qu'une application de course enregistrant mon parcours pédestre, j'ai arpenté la ville en voulant demander aux commerçant·e·s alentours où se trouvait la librairie, tout en décrivant oralement à mon dictaphone ce que je voyais et ressentais. Je n'ai toutefois demandé qu'à deux reprises mon chemin, à la boutique en face de l'ancienne enseigne et à un restaurant du 11ème, tant je n'ai pas eu besoin d'indications supplémentaires, connaissant déjà un peu le quartier. Avec le recul, j'aurai pu mieux faire, en demandant à davantage de personnes mon chemin par exemple, même quand cela n'était pas nécessaire, pour mieux sentir la place qu'occupe/occupait la librairie dans le quartier. Cependant, j'avais dû effectuer cette enquête dans l'urgence, la veille du second confinement d'octobre, et n'étais donc pas entièrement préparé. La hâte m'a tout de même fait faire cette marche qui, via son parcours cartographié, enregistré et décrit par mes mots, servira de socle pour la partie *Glissements spatiaux et temporels*. J'ai aussi pu aller plusieurs fois dans la nouvelle librairie, parfois en temps de confinement, pour observer les espaces, la clientèle et écouter des bouts de conversations, ou bien prendre quelques photos du lieu. Toujours en posture de simple client, j'ai aussi discuté avec les commerçant·e·s.

Le troisième lieu étudié est un tiers-lieu culturel LGBTQI+ situé rue Dussoubs dans le 2ème arrondissement : **La Constellation**. Ce petit salon de thé ouvre en journée exclusivement, ne diffuse pas de musique et ne vend pas d'alcool. Se voulant pour les personnes queer plus introverti·e·s, je trouvais judicieux de l'aborder en tant que nouveau client. J'y suis donc allé à plusieurs reprises pour d'abord juste prendre un café, puis déjeuner, seul, en gardant tous mes sens en éveil. Cette enquête est celle où j'ai été le plus surpris sensoriellement, autant par l'absence de sollicitation de certains sens que par l'utilisation plus appuyée de certains autres. J'ai donc ouvert mes narines et tendu les oreilles pour m'immiscer dans cette ambiance dont je décrirai la nature lors de la toute dernière partie « *Where do the quiet queers go ?* ». Au fur et à mesure de mes venues,

j'ai su adresser la parole de plus en plus aux commerçant·e·s. Le but était de créer un climat de confiance et qu'ils et elles commencent à me reconnaître - malgré le port du masque - pour mieux se livrer à moi. La cheffe de cuisine m'a ainsi fait visiter les quelques pièces du lieu. J'y suis retourné durant la période de Noël lorsque le lieu a pu rouvrir sous une autre forme, celle d'une boutique (un marché de Noël précisément), et ai pu y observer les adaptations spatiales du lieu.

En quatrième et avant-dernier lieu, nous verrons le **Bonjour Madame**, bar militant du 11^{ème} arrondissement, rue de Montreuil. L'étude de celui-ci m'est venue après l'échec d'une autre enquête initialement voulue. En effet, pour établir une cartographie collaborative des lieux privilégiés par les personnes LGBTQI+, une des stratégies voulait être de contacter une association, Pia Pia¹⁵, pour effectuer une enquête via leur compte Instagram. Avec leurs 6500 abonné·e·s à l'époque et leur audience sensible à la culture queer, et plutôt queer elle-même, l'idée était de leur faire publier une *story* proposant aux abonné·e·s qui le souhaitent de la reposter dans la leur, en indiquant les lieux qu'ils et elles préféraient dans Paris pour retrouver ce lien social queer. Voulant faire des réseaux sociaux une véritable plateforme d'enquête, cette dernière n'a finalement pas pu voir le jour. Mais grâce à un heureux quiproquo lors des échanges de mails avec l'association, le nom du Bonjour Madame m'a été proposé comme étant un des lieux majeurs de nouvelle sociabilité queer. L'étude de celui-là a donc pris la forme de quelques courtes visites sur place mais surtout d'un entretien avec l'une des co-fondatrices du bar, Hélène Jenny, contactée par mail et Instagram. Cet entretien a pu avoir lieu au sein du bar même, car il reste ouvert sous la forme d'une boutique, à l'instar de la Constellation, durant la pandémie. Une grille dirigeant notre discussion a été posée et celle-ci fut enregistrée puis retranscrite à l'écrit postérieurement. La grille se trouve en annexe.

¹⁵ Association dont le média publie chaque semaine des contenus relatifs à l'Histoire et la culture queer, sous des semaines thématiques spécifiques. Voir [instagram.com/piapia.asso.media](https://www.instagram.com/piapia.asso.media)

Enfin, deux entretiens téléphoniques se sont ajoutés à ces enquêtes pour l'étude d'un dernier lieu, le **M'sieurs Dames**, et d'un mouvement militant LGBT, les Soeurs de la Perpétuelle Indulgence. Le premier appel m'a amené à discuter avec Frédéric Nicod, gérant et fondateur du bar M'sieurs Dames dans le 11ème arrondissement avenue Parmentier. Équipé d'une grille plus fluide que celle du Bonjour Madame, la discussion a aisément suivi les sujets d'intérêt pour cette étude. Sans enregistrement, j'ai retranscrit au mieux les propos recueillis en direct et les points forts du discours. Cette méthodologie ici expérimentée m'a permis de sélectionner les informations qui me semblaient être les plus pertinentes pour le travail à suivre, bien que j'aie pu recueillir une majeure partie de l'appel. La même manière de faire fut appliquée lors de l'appel à Pandora, membre du couvent de Paris des Soeurs de la Perpétuelle Indulgence.

Effectuer ces enquêtes de terrain en pleine crise pandémique mondiale, qui plus est quand l'étude porte sur des bars et des cafés, n'a pas chose simple. Quand bien même « *on apprend à composer avec les contraintes qu'on connaît le mieux parce qu'elles s'imposent au quotidien* »¹⁶, certaines alternatives que j'avais envisagées, comme le partenariat en ligne avec l'association de culture queer Pia Pia et leur compte Instagram, n'ont pas pu voir le jour. Les visites au bar du Bonjour Madame n'ont été faites que sous son statut de boutique et jamais comme simple bar. Les divers évènements habituellement prévus au sein du bar n'ont pas pu avoir lieu et je n'ai donc pas pu y assister. Idem au sein de la Constellation. Je n'ai aussi jamais pu mettre les pieds au M'sieurs Dames. Et seul les souvenirs du Freedj m'ont permis d'écrire ce travail. Au delà de ces contraintes passées, j'envisage pourtant une dimension immédiate et future à ce travail. De même façon que des colloques ou rencontres littéraires peuvent avoir lieu au sein des lieux étudiés, j'aimerais proposer une rencontre entre les gérantes de la Constellation et du Bonjour Madame et ceux du M'sieurs Dames et des Mots à la Bouche. Comme une table ronde, il serait

¹⁶ GAISSAD Laurent, *op. cit.*, p.157

l'occasion de discuter de cette évolution de morphologie du Paris queer, pour réfléchir ensemble à son avenir, avec le grand public. Une recherche sur les moyens d'agir face à l'impact majeur du Covid-19 sur le sort de ces établissements pourrait aussi être à l'ordre du jour. Une entraide existe déjà entre quelques uns de ces lieux, mais des liens pourraient se tisser davantage. Évènement à venir ou à peaufiner dans les mois prochains, celui-ci reste un projet qui me tiendrait à coeur.

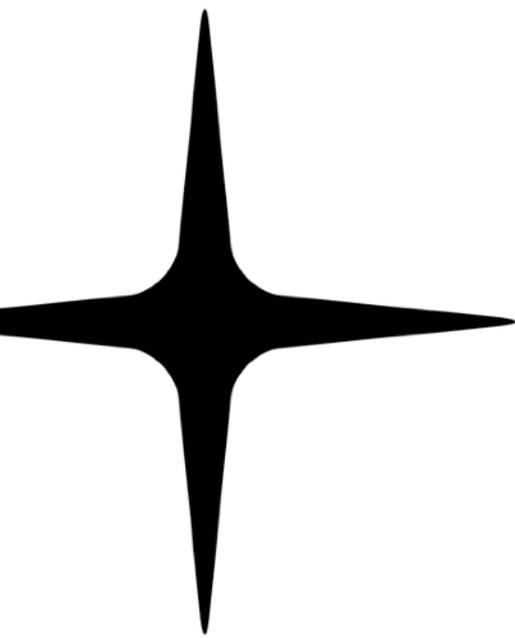
ÊTRE
LGBTQI+
DANS
LA
VILLE

✦ 3,2% Homosexuel-le

✦ 4,8% Bisexuel-le assumé-e

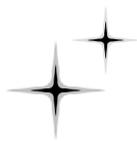
+ 0,9% Bisexuel-le non assumé-e

✦ 5,6% Hétérosexuel-le attiré-e par des personnes du même sexe



82,7% Hétérosexuel-le exclusif-ve

✦ 2,8% Personne ne définissant pas son orientation
mais attirée par le sexe opposé



FRÉQUENTATION ET OCCUPATION QUEER : UNE CARTOGRAPHIE

Dans une société hétéronormative où les personnes queer sont peu visibilisées, la nécessité d'avoir des lieux spécifiques à ce type de population n'est pourtant pas évidente pour tout le monde. Les personnes LGBTQI+ ont été renvoyées au rang de subalternes tout au long de l'histoire contemporaine et n'ont que récemment revendiqué leur place dans la ville, au sens propre comme figuré. C'est en 1969, par exemple, que l'un des événements ayant marqué voire débuté l'histoire des luttes LGBTQI+ a eu lieu, au sein du bar Stonewall Inn, à New-York. Cet établissement qui fut l'un des seuls refuges pour américain-e-s homosexuel-le-s et/ou transgenres de l'époque s'est vu devenir symbole international lorsqu'ils et elles se sont finalement révolté-e-s face à un énième raid de policiers voulant les chasser du bar. Dès lors, et portées par des femmes transgenres noires et travailleuses du sexe, ces revendications relatives à l'appropriation de l'espace public, parmi tant d'autres, ont commencé. Pour lutter, pour « *avoir le sentiment d'appartenir à quelque chose de plus grand que soi* »¹, mais aussi, et surtout, se retrouver.

Créer du lien social entre personnes queer, voilà qui n'est pas chose simple lorsqu'un peu plus de 82% de la population française se dit hétérosexuelle exclusivement (voir graphique sur la page de gauche)². Là est la pertinence de l'existence de tels lieux de sociabilité, pour se

¹ KERVELLA Camille, *Sex in the city. Le queer en architecture comme outil de déconstruction des systèmes normatifs dans les sociétés édifiées*, Mémoire, Université catholique de Louvain, 2020, p. 33

² IFOP, « La proportion des personnes affirmant une part d'homosexualité ou une attirance pour une personne du même sexe », in « Observatoire des LGBTphobies. Le regard des français sur l'homosexualité et la place des LGBT dans la société », 24 juin 2019 [Rapport d'enquête], récupéré à partir de https://www.ifop.com/wp-content/uploads/2019/06/116079_ifop_FJR_2019.06.24.pdf

retrouver et se rencontrer, en plus de la dimension symbolique que peut avoir l'action de prendre place dans la ville (légitimité, sentiment d'appartenance). Ces lieux sont d'occupation queer dès lors qu'ils sont fréquentés, de façon ponctuelle ou régulière, par des personnes queer. Dépassant le cadre des lieux bâtis, ces occupations peuvent apparaître dans l'espace public, dans des soirées clandestines ou même des plages. Cependant ici ce sont les lieux physiques qui nous intéressent, et leurs dimensions architecturales et urbaines en partie. Pour effectuer un premier tour d'horizon et une cartographie des lieux de sociabilité LGBTQI+ dans la ville de Paris, ont été mis en commun des savoirs d'expériences personnelles, des recherches sur internet, et des témoignages. Une cartographie générale est faite.

CARTOGRAPHIE QUEER

Parmi ces lieux, différentes typologies. Des cafés, des bars, des restaurants, des boîtes de nuit, des commerces, des librairies, des locaux d'associations, mais aussi des saunas et des sex clubs. S'il est difficile de rencontrer d'autres personnes queer, il l'est encore plus d'avoir une sexualité épanouie et assumée avec elles. Quand celle-ci n'a donc pas lieu dans l'espace public³, elle peut être accueillie dans ces établissements urbains. Mais c'est bien à ces autres lieux de sociabilité plus répandus que nous nous intéressons, là où l'activité sexuelle n'est pas prédominante et mise expressément en avant, pour en dresser un panel de localisations. Les typologies les plus récurrentes de ces lieux d'occupation queer éphémère ou régulière s'avèrent être celles du monde de la nuit et de la fête (bars et clubs majoritairement), et ce n'est pas par hasard.

Le queer, subversif, se veut hors norme. Les comportements queer, déviant et hors norme à leur tour, ont trouvé refuge en se dissimulant, en se tapissant dans l'ombre, lorsque la lumière dominante

³ GAISSAD Laurent, *Hommes en chasse. Chroniques territoriales d'une sexualité secrète*, Paris, PU Paris Nanterre, 2020

ne voulait pas les éclairer. Vivons heureux·ses, vivons caché·e·s. La sociologie contemporaine n'a pas manqué de s'emparer de la question, et d'en faire une comparaison spatiale : la nuit comme frontière, comme conquête (Melbin, 1978)⁴ qui, une fois franchie, permet à l'anormalité de devenir normal. Cette appropriation autre est la majeure différence entre une sociabilité diurne et une sociabilité nocturne. Cette nuit, que « *la sociologie considère comme un territoire "spécifique"* »⁵ (Gaissad, 2008) pour prendre une autre comparaison spatiale, permet aux personnes queer d'agir de façon queer⁶, c'est à dire d'être qui elles veulent être, en un espace qui leur est ouvert et non-hostile. C'est donc au sein de ces territoires nocturnes que les populations queer ont posé leur valises, comme une manière de se réapproprier un espace qui leur a été attribué par défaut (comme le terme « queer » a été réapproprié). Dans ces territoires, donc, des lieux de célébration des identités queer, des lieux où la « résistance par la joie »⁷ prend tout son sens, des lieux où l'acceptation est reine.

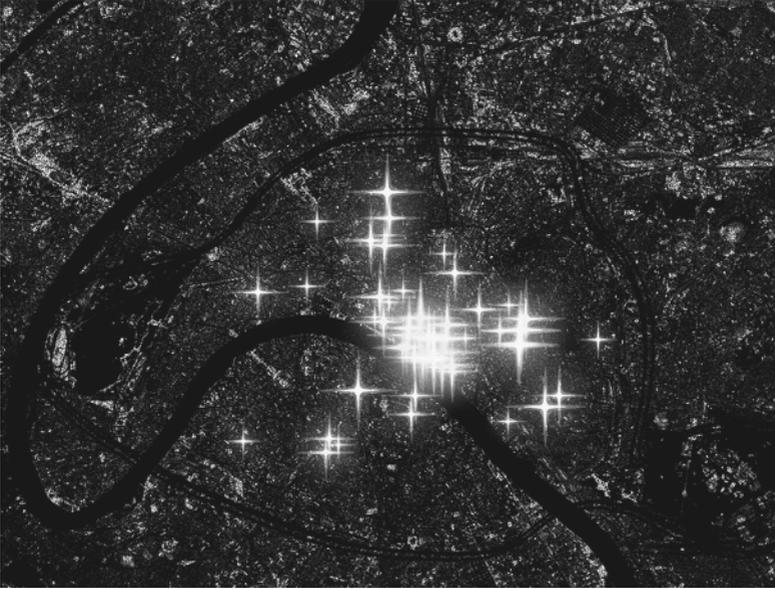
À Paris, la plupart des bars, cafés, restaurants et clubs LGBTQI+ qui ont pu être recensés se situent sur la rive droite de la Seine, en grande partie dans le 4^{ème} arrondissement de Paris. Les concentrations sont les plus denses aux alentours de la rue Sainte-Croix de la Bretonnerie et ses rues perpendiculaires. Cette concentration s'étend légèrement à l'ouest vers la rue des Lombards, puis au nord-est non loin de la rue Michel-le-Comte, ou encore à l'est, rue des Écouffes. Si les limites d'un « quartier gay » restent difficiles à définir dans le centre de Paris, et que celui ci est en pleine mutation, un triangle se dessine plus ou moins précisément

⁴ MELBIN Murray, « Night as frontier », in *American Sociological Review*, vol. 43, n°1, 1978, p. 3-22

⁵ [traduction libre] « *sociology also considers night as a "specific" territory* » GAISSAD Laurent, « The moral territory: sexual frontiers and identities in urban/rural historiography », in *Frontiers and identities: cities in regions and nations*, KLUSÁKOVÁ Lud'a et TEULIÈRES Laure (sous la direction de), Pise, Plus-Pisa University Press, 2008, p. 39

⁶ En référence au titre de PETITJEAN Anaïs, MACHADO Ulisses, GUÉGUEN Manon, *Hacking space - Acting Queer*, PFE, Paris Belleville, 2018

⁷ D'après les mots de Mélissa LAVEAUX lors de son concert au séminaire organisé par Paul B. PRECIADO « Une nouvelle histoire de la sexualité », le 18 octobre 2020 au Centre Pompidou.



Cartographie non-exhaustive des lieux de socialisation queer à Paris (bars, restaurants, clubs) d'après plusieurs cartes disponibles en ligne recensant les établissements LGBT de la ville. Illustration réalisée par l'auteur.

entre les stations de métro Saint-Paul, Louvre-Rivoli et Arts et Métiers, où la présence de ces lieux de sociabilité est la plus dense. Cette implantation actuelle est expliquée dans la thèse de doctorat de Colin Giraud, *Sociologie de la gaytrification. Identités homosexuelles et processus de gentrification à Paris et Montréal*⁸. L'auteur y décrit l'arrivée progressive des établissements dans le marais actuel au cours des années 1980, arrivée concordant avec la dépénalisation de l'homosexualité en 1981 mais aussi et surtout avec un mouvement de gentrification déjà en cours, notamment rue des Francs-bourgeois, rue Rambuteau et rue des Archives, où « *des cafés et des bars, plus grands et plus modernes, s'adressent à une nouvelle clientèle plus aisée* »⁹. Les

⁸ GIRAUD Colin, *Sociologie de la gaytrification. Identités homosexuelles et processus de gentrification à Paris et Montréal*, Thèse de doctorat de Sociologie et et d'Anthropologie sous la direction de Jean-Yves AUTHIER, Lyon, Université Lumière Lyon 2, 2010

⁹ *Ibid.* Deuxième partie, chapitre 4, 1.3.

établissements gays de l'époque profitent de ce changement de morphologie urbaine pour s'y implanter. Jusque là et ailleurs qu'au Marais, les lieux d'occupation gay - la plupart du temps - se trouvait rue Sainte-Anne, vers Saint-Germain des Prés ou encore à Pigalle (on retrouve d'ailleurs aujourd'hui des traces de quelques uns de ces lieux, toujours ouverts). La popularité des bars et restaurants « maraisiens », pour reprendre Giraud, est en partie due à leurs ouvertures diurnes et non seulement nocturnes, qui accompagnent donc les nouveaux rythmes de vies de l'époque.

« Dans une géographie relativement équilibrée, le secteur Sainte-Anne apparaît encore comme le secteur phare du commerce gay : il regroupe les alentours de Sainte-Anne mais aussi le nouveau secteur des Halles où plusieurs établissements de la nuit gay parisienne se rapprochent alors du Marais. [...] Si Sainte-Anne, puis les Halles, tiennent encore le haut du pavé, le Marais constitue une terre d'accueil nouvelle et significative du commerce gay parisien. Nouvelle parce qu'en quelques années, une trentaine d'établissements y ouvre dans un espace restreint (surtout dans l'actuel Marais gay du 4^{ème} arrondissement), significative car elle est toute récente et que s'y jouent des transformations spécifiques pour ce type de lieux. »¹⁰

COLIN GIRAUD

Ces établissements parfois vieux de 40 ans ont alors pris leur place au fil des années entre les Halles et le Marais, qui prend alors son image de « quartier gay ». À noter ici l'invisibilisation qui est faite vis à vis

¹⁰ *Ibid.* Deuxième partie, chapitre 4, 1.1.

des personnes queer n'étant pas des hommes cisgenres homosexuels. L'appellation commune de « quartier gay » fait en effet référence à la part écrasante qu'occupaient et qu'occupent les hommes cis gays dans le Marais, et les établissements qui leurs sont dédiés. Le statut privilégié de l'homme¹¹ face au statut de la femme dans l'Histoire patriarcale qui est la nôtre n'est en effet pas mis sur pause en traversant la sphère queer. L'Histoire de la séparation sphère publique pour les hommes / sphère privée pour les femmes¹² en est donc un facteur, et cette histoire se lit aujourd'hui dans la place majoritaire que prennent les hommes dans l'espace public. Les bars et clubs lesbiens existent pourtant bien mais sont simplement moins mis en avant et moins connus du grand public. En Europe, des initiatives locales, comme à Bruxelles, par exemple, proposent de faire revivre une histoire méconnue en organisant des visites urbaines sous le prisme lesbien¹³. Une nouvelle façon de légitimer les identités queer et leurs histoires et de lever le voile sur des inégalités sociales.

OCCUPATION QUEER

Aujourd'hui à Paris, dans cet amas d'établissements LGBTQI+, l'occupation queer prend différentes formes selon les heures et les endroits. Ces échelles, temporelles et spatiales, distinguent les lieux en leur associant souvent des étiquettes spécifiques.

Certains ne sont fréquentés quasiment que par des personnes queer et sont dits « gays » lorsque les concentrations sont davantage

¹¹ Privilégié en ce sens qu'il ne subit pas les discriminations vécues par les personnes perçues comme femmes.

¹² Voir FEDERICI Silvia, *Le capitalisme patriarcal*, Paris, La fabrique éditions, 2019

¹³ « Jusque dans les années 80, des lieux dits lesbiens étaient beaucoup plus présents et communs. Pour reconnaître et connaître cette histoire de Bruxelles lesbien, il faut connaître les personnes, et surtout les femmes*, qui ont participé à cette histoire - notamment Marian Lens - qui la racontent et la font revivre lors de visites dans Bruxelles. » KERVELLA Camille, *Sex in the city. Le queer en architecture comme outil de déconstruction des systèmes normatifs dans les sociétés édifiées*, Mémoire, Université catholique de Louvain, 2020, p.35, évoquant le L-Tour et les visites guidées féministes de l'Architecture qui dégenre

masculines (le Freedj, le RAIDD ou le COX, par exemple) ou « lesbiens » lorsqu'elles sont plutôt féminines (le 3W Kafé, le So What, la Mutinerie). Ces étiquettes circulent au sein du « *réseau d'interconnaissance du monde gai et de ses établissements* »¹⁴ et les réputations des uns et des autres font très rapidement le tour du réseau. On constate que la plupart des établissements gays se retrouvent au coeur du triangle énoncé plus haut, alors que les lieux lesbiens sont rassemblés pour trois d'entre eux autour du même angle de la rue des Écouffes et de la rue du Roi de Sicile, et les autres sont dispersés, seuls, dans la ville. La Mutinerie reste un des seuls bars à occupation plutôt féminine au coeur du Marais. Anciennement bar lesbien nommé Unity Bar, ce bar aujourd'hui féministe et militant reste un pilier de la scène LGBTQI+ parisienne, à côté de Beaubourg. Tous les autres bars, clubs, cafés et restaurants ponctuent divers quartiers parisiens, passant par Pigalle, Montparnasse, ou République.

D'autres occupations queer plus éphémères peuvent prendre place dans certaines enseignes, qu'elles se trouvent au coeur du Marais ou non, qu'elles se décrivent comme queer ou non. Le Gibus, club de la rue du Faubourg du Temple à République, accueille ainsi plusieurs fois par semaines des soirées LGBTQI+, ce qui en fait un lieu d'occupation queer uniquement durant quelques heures. Le Wanderlust Paris, quai d'Austerlitz, en organise également hebdomadairement l'été. Ces deux exemples montrent l'amplitude des espaces de sociabilités qui est offerte aux personnes queer. Là encore cependant, ces exemples doivent être pris avec des pincettes tant leur population reste majoritairement masculine, homosexuelle et cisgenre.

L'occupation queer peut donc varier d'un lieu à l'autre, offrant des refuges pérennes ou éphémères aux populations LGBTQI+. Elle peut être cependant récupérée à des fins politiques, ou capitalistes, pour dorer une image et/ou générer du profit.

¹⁴ GAISSAD Laurent, *Hommes en chasse. Chroniques territoriales d'une sexualité secrète*, Paris, PU Paris Nanterre, 2020, p.93



ÉTIQUETAGE ET POLITIQUE DE LA VILLE

« [Certaines soirées] viennent se greffer sur des lieux existants. C'est que pour faire de la thune. Aucune offre, bière dégueulasse, mais ça cartonne... »¹

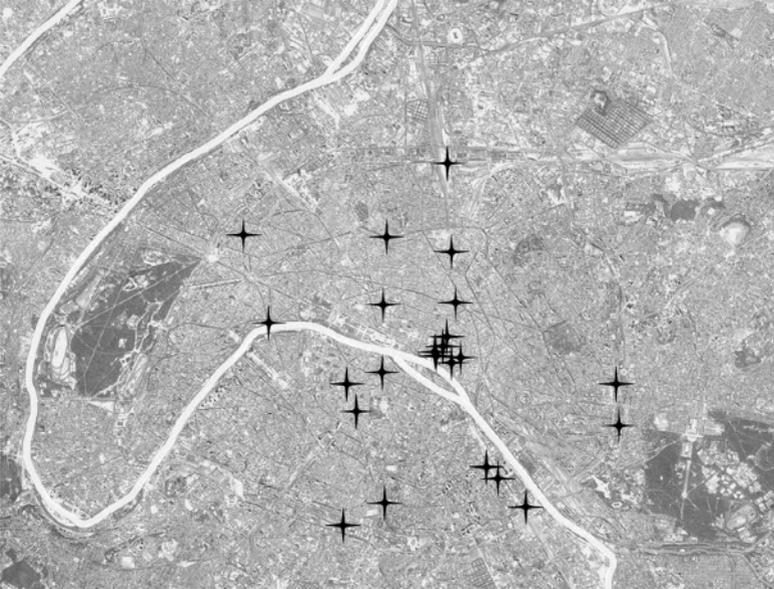
La visibilité accordée à certains lieux LGBTQI+ ne correspond pas toujours, voire rarement, à la qualité de leurs occupations. Parmi le réseau d'interconnaissance des établissements du milieu queer parisien, il y en a certains où l'occupation LGBTQI+ est régulière, et d'autres où l'offre de sociabilité n'est pas celle qui prime. Quand certains proposent des prix abordables et des entrées gratuites, d'autres ne se privent pas pour se faire du bénéfice sur le dos d'une quête de lien social. Résultat de la flambée des loyers du Marais ou simple cupidité, ce sont également des soirées à destination du public LGBTQI+ qui n'hésitent pas à proposer des entrées à 10€ ou 15€ minimum, dans des lieux qui n'ont pas toujours de lien connu avec la culture queer. La Purple aux terrasses du Trocadéro de l'Aquarium de Paris (16^{ème} arrondissement) ou bien la Lolita au Maxim's de Paris (8^{ème} arrondissement), sont des exemples de la capitalisation d'une sous-culture festive présente au sein de la culture queer et de l'image tolérante qu'un lieu peut se donner en accueillant de telles soirées.

Lorsque l'offre relative au lien de sociabilité n'est pas celle mise en avant, c'est une véritable vitrine d'un certain « mode de vie gay »² qui est affiché. Cette vitrine se retrouve parmi tous les bars et clubs du Marais dressant notamment leurs drapeaux arc-en-ciel fièrement en façade - drapeaux représentant la communauté LGBTQI+. Qu'ils le fassent par revendication ou attraction, ces pignons sur rue créent une scénographie

¹ Extrait d'entretien, Paris, février 2020

² SAUVAGE Laurent, « Portraits de gays en gentrifieurs », in *Métropolitiques*, 2015, p. 3 [en ligne]

unique dans les rues de Paris qu'ils décorent. C'est ainsi qu'en se promenant rue des Archives, on peut observer toiles tendues et parapluies dressés aux couleurs de l'arc-en-ciel par dessus les terrasses et, un îlot plus loin, des drapeaux et des néons en vitrine éclairant de la même palette multicolore la rue du Temple. Si les initiatives privées sont à l'origine d'une telle théâtralité, c'est aux croisements de la rue Sainte-Croix de la Bretonnerie et des rues du Temple d'un côté et des Archives de l'autre que la ville apporte son grain de sel. Les huit bandes arc-en-ciel permanentes qui enserrent les quatre passages piétons de chaque angle sont une des actions de la mairie de Paris pour lutter contre l'homophobie dans la ville³,



Ci-dessus : Cartographie des 25 nouvelles dénominations de voies, places et espaces publics en l'honneur de personnalités LGBTQI+, ajoutées en 2019. Illustration réalisée par l'auteur.

À droite : Collage de quelques de ces nouvelles plaques. Réalisé par l'auteur.

³ *Contre l'homophobie, Paris va pérenniser les passages piétons aux couleurs de l'arc-en-ciel*, Le Monde, 29 juin 2018, https://www.lemonde.fr/societe/article/2018/06/28/contre-l-homophobie-paris-va-perenniser-les-passages-pietons-aux-couleurs-lgbt_5322617_3224.html

à l’instar des affiches « Paris est fièr·e » diffusées un peu partout lors du mois des fiertés LGBTQI+. Lorsqu’elle ajoute simplement des couleurs rouges, oranges, jaunes, vertes, bleues et violettes sur ces passages piétons, sans entreprendre grand chose de plus pour les luttes des droits LGBTQI+, la municipalité fait ce qu’on appelle du pinkwashing. Ces dispositifs qui masquent parfois de réelles avancées politiques font de l’ombre à une lutte qui a l’air de passer en second plan, et mettent davantage en lumière une soi-disant tolérance de la ville plus qu’ils ne permettent aux personnes LGBTQI+ de vivre plus décemment.

Parmi ces autres dispositifs qui prennent place dans l’espace public, nous pouvons aussi citer la recommandation numéro 44 du rapport *Paris, ville phare de l’inclusion et de la diversité. 52 recommandations pour faire de Paris la capitale des droits LGBTQI et du tourisme « LGBTQI-Friendly » dans le monde* de Jean-Luc Romero-Michel, adjoint à la Maire de Paris, du 13 juin 2017. Menée à bout en juin 2019 à l’occasion des 50 ans des luttes de Stonewall, cette recommandation - à but symbolique - a permis de nommer ou renommer 25 rues, places, équipements ou même parcs de Paris en l’honneur de certaines personnalités LGBTQI+, portant le nombre total à plus de 40. Au sein de ces nouvelles nomenclatures, des couples ont été salués. La place Louise Catherine Breslau & Madeleine Zillhardt, l’une peintre, l’autre écrivaine, a ainsi pu voir le jour à Saint-Germain des Prés, et les allées Evelyne Garnier et Andrée Jacob, toutes deux résistantes en 1940, occupent le square Louvois, à proximité de la rue Sainte-Anne. Certains militants de la cause homosexuelle ont aussi pris place à la nomenclature parisienne : la place Harvey Milk, le jardin Mark Ashton, ou la promenade Clewys Vellay. Un quart de ces nouveaux noms a été posé au coeur du Marais. Le reste, quasiment à part égale entre rive gauche et rive droite.

À eux-seuls, les dispositifs mis en place dans l’espace public que nous venons de voir permettent au quartier d’être immédiatement



identifié comme « LGBT-friendly » à son abord. Une des importances majeures de l'image d'un tel secteur, d'un ghetto⁴ dit-on parfois, est de créer un repère dans la ville. Ainsi, tout le monde peut savoir qu'aux alentours de ces rues colorées se trouve une certaine atmosphère urbaine, accompagnée d'un certain climat de sécurité - ou pas, nous le verrons postérieurement - mais aussi et surtout d'une série d'établissements où le « mode de vie gay » est actif. Chacun-e peut savoir qu'aux alentours de la rue du Temple se trouveront par exemple quelques bars gays, sans en avoir forcément eu connaissance au préalable. Cette appropriation visible et prônée de l'espace public par la population LGBTQI+ distingue le Marais de tout autre quartier où ce type de lieu queer existe. Ces quartiers ponctuent de nombreux coeurs de métropoles : le Village à Montréal, Soho à Londres, Greenwich Village à New-York, Chueca à Madrid, etc. Propices au tourisme rose, tourisme capitalisant sur les demandes d'une clientèle LGBTQI+, ces quartiers permettent une reconnaissance directe des secteurs d'activités économiques liés à la culture queer. C'est donc en partie pourquoi Paris a mis en place tous ces dispositifs urbains, afin d'intensifier l'expérience d'un « marais gay » et offrir une vitrine relative à l'acceptation des personnes LGBTQI+ dans la ville. Vitrine bienveillante ou vitrine commerciale, celle-ci permet d'attirer également les riverain-e-s et touristes non-queer en quête d'exotisme, dans un quartier finalement « disneylandisé », soit transformé et décoré dans l'unique but de divertir un large public⁵. Et dans un quartier où les loyers ne cessent d'augmenter⁶, les établissements locaux ne peuvent que monter à leur tour leurs prix, filtrant alors immédiatement la population qui les occupe. Ainsi, parmi les personnes queer ciblées, ce sont majoritairement des hommes cisgenres homosexuels (et blancs et valides), aux revenus aisés, qui fréquentent ces coins baignés de couleurs. Une première scission se

⁴ DUPERRAY Pierre, *Ghettos du Marais, idées reçues, images reçues*, Mémoire, ENSA Paris Est, 2013

⁵ « *Disneylandiser un lieu, c'est en mettre en scène les singularités locales, exacerbées de façon à les rendre uniques et inoubliables.* » dans BRUNEL Sylvie, « Une planète disneylandisée ? » in Sciences Humaines, n°240, 2012, p. 13 [en ligne]

⁶ BAVEREL Philippe, *Paris : la librairie gay du Marais ne peut plus assumer son loyer*, Le Parisien, 30 décembre 2019, <https://www.leparisien.fr/paris-75/paris-le-sos-de-la-librairie-les-mots-a-la-bouche-30-12-2019-8226165.php>

fait ressentir entre cette population et le reste de la communauté LGBTQI+, à cause donc de la mise en avant plus prononcée de l'offre gay, au détriment d'une sociabilité plus compliquée pour toutes autres personnes ne s'y retrouvant pas.



Arc-en-ciel encadrant les passages piétons du croisement rue du Temple / rue de Sainte-Croix de la Bretonnerie. Photographie de l'auteur. Juin 2018.

Si la sociabilité proposée par les établissements de ces rues colorées du Marais est en réalité beaucoup plus *gay* que *queer*, c'est qu'elle met aussi en avant une sexualité décomplexée uniquement masculine. Pas de meilleur exemple que le RAIDD Bar, rue du Temple, et ses « shower shows » réguliers qui lui valent le statut de « *spot incontournable du Marais LGBT, connu pour ses barmans torse nu, tout droit sortis d'une agence de mannequins, et pour son show de gogo dancers bodybuildés en boxer plein de mousse*

savonneuse sous les douches encastrées de la devanture du bar (seulement en été) »⁷.

Le reste de l'année, c'est bien à l'intérieur du bar et dans le mur de droite, une fois rentré, que les barmans se prêtent à ce numéro. Une cabine de douche y a en effet été incrustée, tapissée d'une mosaïque de carreaux argentés réfléchissants. Comme transportés au milieu d'une boule disco, les employés se succèdent tour à tour à l'intérieur de cette alcôve étanche à la vitre embuée pour s'y frotter le corps avec une quantité plus ou moins excessive de gel douche. Quand les caleçons tombent parfois sous la serviette, il est rare que les spectateurs (et spectatrices parfois) décrochent leurs yeux de ce pan de vitre. Renouvelant le spectacle toutes les demi-heures, le temps de finir son verre et d'en recommander un, l'établissement garantit un divertissement toute la nuit, jusqu'à 4h du matin. Depuis la rue, il est difficile d'apercevoir tout ce qui se passe à l'intérieur, quand bien même des bouts de chairs peuvent faire leur



Show de gogo dancer au RAID Bar.
Photographie de l'auteur. Juin 2015.

apparition derrière les vitres camouflées par les client·e·s occupant la terrasse. Si ce lieu suscite curiosité et attraction cosmopolite, il fait partie de ces lieux qui donnent au Marais son caractère de vitrine d'une sexualité décomplexée - même si le bar prohibe toute activité sexuelle en son coeur malgré son sous-sol et ses canapés en velours. Au sein des lieux de sociabilité n'appliquant pas les mêmes restrictions, d'autres bars et clubs

⁷ Raidd Bar, Time Out, C.G. (auteur), 30 octobre 2015, <https://www.timeout.fr/paris/bars/raidd-bar>

qui possèdent des back room⁸ (le Dépôt, par exemple) autorisent une consommation sexuelle locale et raffermissent l'image d'un Marais où l'on *consomme son identité gay*. Consommation sexuelle, consommation commerciale et consommation visuelle, toutes suivent et nourrissent des rouages spatialement localisés d'un quartier arc-en-ciel cher à la ville de Paris, mais propre qu'à une partie spécifique de la communauté LGBTQI+. A noter cependant qu'au sein de cette dernière, la nature des offres se multiplie encore en fonction des caractéristiques physiques, des affinités, ou bien des pratiques de chacun. Le Bear's Den, par exemple, est un bar de la rue des Lombards assimilé à « *une tanière à "ours", cette tribu de la communauté gay qui aime le gras et le poil, et le revendique* » et où donc « *on est bien obligé de se frotter à ses voisins, dodus, poilus, barbues et moustachus, et on aime ça* »⁹. Ce genre d'étiquetage des lieux de sociabilité LGBTQI+ subdivise cette partie de la population, en foules plus ou moins homogènes, qui finit par occuper spécifiquement certains lieux ou certaines parties de l'espace public. Relativisant et approfondissant ces phénomènes d'occupation spatiale, l'anthropologie contemporaine a encore tout un monde à découvrir.

Si les motivations de certains lieux et de certain·e·s élu·e·s servent alors un agenda économique ou politique, le but premier de ces lieux est d'offrir une réelle plateforme où un lien social est possible pour des identités anormalisées. Tantôt blessées chez les générations ayant connues le début de l'épidémie du VIH / SIDA et ses drames, tantôt célébrées par des jeunes générations militantes en quête identitaire, ces identités restent toujours fragiles. L'anormalité dans laquelle ont été positionnées les identités du spectre LGBTQI+ rend compliqué le quotidien de plus de 11 millions de français·e·s¹⁰ ne s'identifiant pas comme hétérosexuel·le·s exclusif·ve·s. Et avec 33% de la population

⁸ Arrière-salles de bars ou de boîtes de nuit où la pratique sexuelle est possible en intimité.

⁹ Le Bear's Den, Time Out, 18 avril 2013, <https://www.timeout.fr/paris/bar/le-bears-den>

¹⁰ IFOP, « Observatoire des LGBTphobies. Le regard des français sur l'homosexualité et la place des LGBT dans la société », 24 juin 2019 [Rapport d'enquête], récupéré à partir de https://www.ifop.com/wp-content/uploads/2019/06/116079_ifop_FJR_2019.06.24.pdf

trouvant choquant qu'un couple homosexuel s'embrasse dans un lieu public¹¹ ou 27% se sentant mal à l'aise en la présence de personnes transgenres¹², les lieux de sociabilité entre personnes LGBTQI+ sont toujours essentiels. Ces derniers, parce qu'ils offrent un refuge et un climat non-hostile, peuvent être l'occasion de trouver un soutien ô combien précieux, et de se sentir, une fois n'est pas coutume, simplement normal·e.

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.*

Interlude

constellation

*Together things can only get better
Having by your side a sister
Holding on so tight
A shoulder left to cry*

*Without her you'd be left alone
A mother takes away the wrong
Believer looking at the sky
A new family, bright*

*It's been hard for you tryna find a way out
Of the darkness the others wanted you to drown in
Now you've found your place up above in the sky
You'll only kiss them one by one goodbye*

*And you'll shine
Connected all to each other
It's time to breathe in and breathe out
Alive, unapologetically loud
You're free now
Constellation's the only way out*





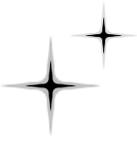
*Stronger, designing a billboard
For the ones who've not left the people
Beginner, follow the spotlight
You can't survive without*

*It's been a lonely road trynna find your own kind
Of people you wanna care and stick around
You know Pandora cursed you more that night
So grab your faith and prove them who's really right*

*And you'll shine
Connected all to each other
It's time to breathe in and breathe out
Alive, unapologetically loud
You're free now
Constellation's the only way out*

*Out of space
Out of time
For finding a home, be proud
Some spend their lives
Running around
Cold-hearted they don't care to know why
Why your life is a political matter
But a child shouldn't have to grow faster
And that's why they decide to look at the sky*

Constellation's their only way out



COMMUNAUTÉ ET BIENVEILLANCE

Les lieux de sociabilité queer permettent ce lien que l'on dit communautaire ou identitaire. Cette notion de communauté élève beaucoup les voix tant elle est connotée péjorativement dans les débats publics. Ici, elle ne prend pourtant source que dans le statut hors norme qui a été attribué aux individus qu'elle regroupe. Si les personnes queer, rejetées dans l'ombre et invisibilisées, souhaitent retrouver ce lien communautaire, c'est bien parce qu'elles ont le point commun d'avoir toutes été discriminées en raison de leur seule appartenance à une identité de genre ou à une orientation sexuelle hors des normes sociales attendues. Et pour lutter contre ces discriminations et inégalités, il est nécessaire de faire corps. Faire corps pour revendiquer des droits communs, mais aussi pour avoir la possibilité de se retrouver simplement ensemble, face à des individus qui nous sont semblables, dans des lieux permettant une inclusion qui n'existe pas ou peu dans « *l'espace réel* »¹. Ainsi, les lieux de sociabilité queer représentent un pilier essentiel au développement social des personnes LGBTQI+, qui n'ont pas l'habitude d'en rencontrer d'autres dans les établissements considérés « normaux », là où la fréquentation est majoritairement hétérosexuelle. Il est important de rappeler que « *“l'injonction à l'hétérosexualité” [Bourdieu, 1998] induit une invisibilisation des pratiques qui contreviennent à la norme* »² et, qu'alors, l'une des alternatives pour déroger à cette norme librement se trouve bien au sein de ces lieux dédiés spécifiquement aux personnes queer, là où les codes sont bousculés et renversés.

¹ FOUCAULT Michel, « Des espaces autres » (1967), in *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, 1984

² BLIDON Marianne, « La casuistique du baiser », in *EchoGéo*, n°5, 2008 [en ligne]

Parmi ces lieux, le Freedj, dans le Marais, bar gay que j'ai pu fréquenter plusieurs fois par semaine, entre début janvier et mi-mars 2020. En tant qu'homme homosexuel cisgenre, qui plus est blanc et en bonne santé, je me suis pleinement retrouvé dans la fréquentation du lieu, d'autant plus que mes goûts en matière d'ambiance et de musique correspondaient à l'établissement en question. Sur le même principe des potentiels d'affordance, mon déplacement vers ce lieu a été comme instinctif et quasiment autoguidé. Emprunté à la psychologie, la notion d'affordance implique l'usage de sa cognition autant que celle de sa perception, et désigne notamment la « *caractéristique d'un environnement qui indique l'utilisation de celui-ci* »³. Plus précisément, l'affordance fait entendre que des potentialités en puissance sont présentes au sein d'un environnement, et que celles-ci peuvent être plus ou moins conscientisées. L'utilisation qui dans notre cas est celle de la ville pourrait donc être expliquée via cette notion. Ainsi, de par mon identité, mon mode de vie et mes fréquentations, j'ai fini par occuper ce lieu, où j'y ai trouvé mon compte. Il me correspondait comme je lui correspondais, nous nous attirions l'un l'autre.

C'est une analyse a posteriori que nous faisons ici, d'une expérience où j'ai été on ne peut plus affecté⁴. Sur une plage horaire allant de 23h à 3h du matin, je me suis retrouvé au Freedj chaque dimanche pendant presque trois mois, accompagné de quelques amis. Au sein des 3 étages du petit bar de la rue Sainte-Croix de la Bretonnerie, à deux pas de la nouvelle place des Émeutes de Stonewall, un lien très fort s'est installé entre ses murs de pierre baignés de lumière rose et les identités que ceux-ci abritaient. Ce lien est à l'origine d'une atmosphère bienveillante qui règne en ces lieux, possible grâce à cet *entre-soi* localisé.

³ Définition d'affordance de Wikipedia, 2020, <https://fr.wiktionary.org/wiki/affordance>

⁴ FAVRET-SAADA Jeanne, « Être affecté », in *Désorceler*, Paris, Éditions de l'Olivier, p. 145-162, 2009

« La notion d'entre-soi désigne le regroupement de personnes aux caractéristiques communes, que ce soit dans un quartier, une assemblée politique, ou encore un lieu culturel. Elle sous-entend l'exclusion, plus ou moins active et consciente, des autres. Cette mise à distance d'autrui peut être revendiquée au nom de la supériorité d'un groupe : les Blancs d'une société ségréguée, les nobles ou grands bourgeois d'un club fermé. À l'inverse elle est parfois le mot d'ordre des groupes opprimés : les femmes ou les personnes racisées revendiquant la non mixité des luttes, les gays et les lesbiennes créant des espaces protégés dans la ville. »⁵

SYLVIE TISSOT

Cette stratégie de regroupement est ici mise à profit d'une émancipation sans jugement. Se retrouver entre personnes qui partagent un même vécu discriminé permet de se sentir compris, voir de se sentir augmenté. Avoir un vécu commun est en effet ce qui rassemble ; mais le rassemblement fait dépasser le vécu commun. Dès lors, c'est comme si celui-ci n'existait plus. On n'existe plus en tant que personne LGBTQI+, on existe, tout court. Pour prendre un autre exemple, si des personnes blanches se côtoient entre elles, ce n'est qu'à la rencontre de personnes non-blanches que la couleur de peau va devenir un sujet, car une différence dans le groupe sera apparue. Le reste du temps, la blancheur de ces personnes n'est pas un sujet, car elle est commune à toutes et tous, la différence n'existe pas. Ici alors, la question d'une certaine anormalité par rapport à une cishétéronormativité n'existe plus, et il n'en est plus question pendant un instant, bref, mais festif.

⁵ TISSOT Sylvie, « Entre soi et les autres », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°204, 2014, p. 4-9 [en ligne]

Cette fête commune a lieu au rez-de-chaussée et au sous-sol du Freedj. En entrant dans le bar, quelques mètres carrés font face au plus petit bras du comptoir en L. En se glissant sur la droite, le long bras du comptoir file en parallèle de la file d'attente pour les vestiaires, pour se terminer face à une première estrade de DJ-ette. Portant son regard à gauche, on entrevoit le fumoir en fond de perspective derrière une séparation vitrée du sol au plafond, au tier central opaque. Plus proche de nous, un babyfoot prend pied au centre des quatre mètres de large maximum de l'angle investi. Pour danser, c'est au sous-sol où il faut se rendre, en empruntant l'escalier en colimaçon près de l'entrée. Une fois que l'on s'y est immiscé après avoir frôlé Yann, qui récupère les vestiaires des client·e·s, et lui avoir fait la bise au passage, on peut donc s'enterrer un peu plus profondément au coeur des corps désinhibés, dans les fumées rosées d'un *safe space* alors institué.

« Pour moi, le Freedj est un lieu accueillant, chaleureux, dansant, oui, mais pas que. C'est un lieu où l'on peut aussi bien se retrouver en afterwork pour parler de nos vies qu'en pleine nuit pour danser comme des fous. Il représente pour moi un paradis, un lieu qui me coupe du reste du monde et où l'on peut être qui on est, être libre, s'amuser et oublier nos problèmes. »⁶

LUCAS, USAGER DU FREEDJ

Un lieu « safe », soit littéralement « sauf, hors de danger », décrit la qualité sécuritaire de l'endroit, permettant à la population occupant les lieux d'être pleinement à l'aise. Cette aise est instaurée par l'entre-soi communautaire dont nous avons parlé précédemment, et crée une sorte

⁶ Extrait d'entretien, février 2021

de bulle où - *a priori* - aucun jugement, aucun traitement de valeur et aucune malveillance n'ont généralement lieu. Une population LGBTQI+ peut alors s'y sentir épanouie, car coupée spatialement, temporellement et socialement de toute la malveillance extérieure. Un tel espace n'est alors pas sans rappeler les espaces *autres* de Michel Foucault, les fameuses hétérotopies⁷. Lâcher prise, insouciance, aise, sont ici les maîtres mots de ce type de lieu. « *[Se mettant] à fonctionner à plein lorsque les hommes se trouvent dans une sorte de rupture avec leur temps traditionnel* »⁸, le Freedj et les autres lieux *safe* de sociabilité queer constituent ces (im)perméables bulles socio-spatio-temporelles. Parmi les grands principes de tels espaces, celui d'une prise de conscience des normes extérieures, principe qui résonne ici aussi fort que les 128 battements par minutes propulsés parfois par les enceintes de cette chapelle électrique du Marais.



Sous-sol sous confettis du Freedj.
Photographie de l'auteur. Février 2020.

⁷ FOUCAULT Michel, « Des espaces autres » (1967), in *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, 1984

⁸ *Ibid.*

« Sixième principe. Le dernier trait des hétérotopies, c'est qu'elles ont, par rapport à l'espace restant, une fonction. Celle-ci se déploie entre deux pôles extrêmes. Ou bien elles ont pour rôle de créer un espace d'illusion qui dénonce comme plus illusoire encore tout l'espace réel, tous les emplacements à l'intérieur desquels la vie humaine est cloisonnée. [...] Ou bien, au contraire, créant un autre espace, un autre espace réel, aussi parfait, méticuleux, aussi bien arrangé que le nôtre est désordonné, mal agencé et brouillon. Ça serait l'hétérotopie non pas d'illusion mais de compensation. »⁹

MICHEL FOUCAULT

Si l'organisation interne de la foule dansante du Freedj n'apparaît pas si bien arrangée, elle compense cependant le manque d'inclusion sociale de l'espace réel, en adoptant une négligence volontaire envers toutes normes hétéronormatives qui apparaissent alors futiles et illusoire. Constituées d'un poids sans masse, ces normes se dissolvent à mesure que nos coeurs s'échauffent, et leurs injonctions sociales s'essoufflent parmi la fumée au dessus de nos têtes. Lorsque mes amis et moi déhanchions nos corps au gré des percussions de *Physical* de Dua Lipa ou de *Sorry* de Madonna, nous le faisons cachés, en sous-sol, entourés de murs en pierres épaisses à la texture froide et rugueuse. À eux seuls, ils nous séparaient d'un espace public où notre simple orientation sexuelle pose débat. À cet instant précis, aucune norme venant de l'extérieur n'avait l'air d'exister, aucun comportement jugé déviant en public ne l'était *a priori* ici (Goffman nous aidera à préciser cela en dernière partie de ce mémoire). À cet instant précis, tout ce qui était en périphérie de la

⁹ *Ibid.*

petite trentaine de mètres carrés enterrée et propice à l'insouciance n'existait pas. Malgré l'étroitesse des locaux, les liens qui se créent dans ce type de lieu de sociabilité queer peuvent être indéniablement étendus.



Extrait de notes de terrain. Septembre 2020.

J’ai eu la chance de découvrir le Freedj grâce à des amis qui connaissaient déjà bien les lieux. Ils m’ont introduit à Yann, colocataire d’un de mes amis, qui s’occupait ici de temps en temps des vestiaires, et à Loë, la DJette de la Mess, la soirée du dimanche soir. Vêtue parfois de son costume de bonne soeur - thématique oblige - elle se tenait face à nous, sur son estrade, au fond de la salle du sous-sol. Toujours souriante et à l’écoute de nos recommandations musicales, Loë participait pleinement à la scénographie vivante de ce bar ; et l’expérience humaine dont j’ai pu être le témoin faisait écho à une expérience spatialisée du lieu. Au fur et à mesure de mes venues, j’ai pu me rendre compte de la complicité qui s’était installée entre cette femme musicienne de plus de 40 ans et des jeunes coiffeurs de moins de 25 ans, ayant pour seul point commun identitaire leur homosexualité, vécue ouvertement (en plus d’autres affinités relatives à des goûts musicaux unanimes). Dès l’arrivée dans le Freedj, le premier réflexe après avoir fait un tour aux toilettes au premier étage était de parcourir les quelques mètres nous séparant de la DJette pour la rejoindre au sous-sol, au plus près de son estrade, voire *sur* son

estrade. Comme si une proximité sociale équivalait à une proximité spatiale. Rester proches, au sens propre comme figuré, permettait la création d'une encore plus petite sphère *safe* au sein même de celle fournie par le bar. D'autres interactions humaines (qui sont, j'imagine, aussi propres à d'autres bars) venaient nourrir certaines scénographies spécifiques de celui-ci. On retrouvait ainsi régulièrement cette vieille dame seule dans le fumoir à la recherche d'un briquet, cet ancien ami croisé en soirées qui apparaissait de temps à autres sur la piste de danse, et puis surtout René, à proximité de l'entrée, s'occupant de gérer les entrées et sorties du bar. Tel des décors de théâtre où chacun·e a sa place propre et son interaction précise avec la spatialité dans laquelle il ou elle opère, ces pièces simultanées battaient leur plein chaque nuit.

Pour la population queer, les relations qui se créent entre toutes ces personnes, à l'instar de celles entre mes amis et moi, peuvent s'apparenter à celle d'une nouvelle famille de coeur. Deux de mes amis se sont par exemple auto-proclamés mes pères, un autre mon frère, et la famille continue de s'élargir au fil des rencontres. Partant d'une simple blague, cette appropriation des termes de la vie de famille peut être pourtant signe de l'héritage d'une histoire des luttes LGBTQI+ et particulièrement d'une sous-culture : celle de la *ball culture* des Etats-Unis des années 1980. « *Les maisons (house) sont un système communautaire d'entraide, qui servent de familles alternatives principalement constituées de jeunes noirs et latinos queer, et sont supposées offrir des espaces sécurisants (safe space). Les maisons sont dirigées par des "mères" et des "pères", qui procurent généralement du soutien et des conseils aux "enfants".* »¹⁰ Cette culture, notamment documentée par le film documentaire *Paris Is Burning*¹¹ ou la série *Pose*¹², crée un réseau de bienveillance, qu'une famille biologique n'offre pas toujours, permettant l'entraide entre les un·e·s et les autres face à une société aux normes telles qu'elles les éloignent d'un certain idéal familial à

¹⁰ Ball culture, Wikipedia, 2021, https://fr.wikipedia.org/wiki/Ball_culture

¹¹ LIVINGSTON Jennie, *Paris Is Burning* [film documentaire], 1991, 1h11min

¹² MURPHY Ryan, FALCHUK Brad, CANALS Steven, *Pose* [série télévisée], depuis 2018, 18 épisodes

atteindre. Comme un pied de nez à une vie impossible à obtenir, les mots « maisons », « famille », « mère », « père » et autres ont été réappropriés pour former ces nouvelles communautés d'entre-soi, au sein de maisons alternatives. Celles-ci se retrouvaient alors dans des *ball room*¹³, qui devinrent des foyers sécurisants le temps de l'occupation par ces populations. Ces lieux de sociabilité d'un autre genre permettaient donc elles-aussi la formalisation d'hétérotopies foucaaldiennes.

L'entre-soi appliqué dans ces hétérotopies est un mécanisme de survie et de défense, pour assurer un climat bienveillant, un *safe space*. Cependant, et Maé Cordier-Jouanne nous le rappelle dans son mémoire *Queer(ing) architecture : de l'espace queer à la queerisation de l'espace*, écrit en 2019 à l'ENSA Paris Malaquais, il est nécessaire de distinguer différents phénomènes qu'évoquent la notion de *safe space*. « Être safe est à la fois se sentir à l'aise et en confiance dans un espace ou avec des personnes, mais aussi se sentir en sécurité et/ou protégé-e-s physiquement et psychologiquement par rapport à des oppressions et/ou agressions. »¹⁴ Plus donc que de créer un environnement où l'un-e peut reposer son corps et son esprit et retrouver ses semblables, ce qui est recherché avec le *safe space* peut avoir une portée davantage militante. La non-mixité entre alors en compte, pour assurer la possibilité de s'exprimer librement, pour non pas se divertir et se vider la tête, mais bien pour « faire ensemble » et « mettre en place des rapports de confiance qui font que la confrontation et les conflits sont possibles plutôt que d'être dans des situations où tout semble bien se passer parce que personne n'ose parler de ce qui pourrait être conflictuel »¹⁵. Ainsi, la non-mixité est simplement un but, et non une fin en soi, utilisée notamment par les collectifs et associations, pour chercher ensemble à créer un futur où le principe même de non-mixité serait désuet. La non-mixité cherche à s'auto-détruire. Car dans un espace réel

¹³ Littéralement « salles de bal », il s'y déroulait des compétitions entre familles (*house*) où les trophées récompensaient les meilleures performances artistiques et/ou physiques (danse, beauté, tenue, imitation d'un genre, etc).

¹⁴ CORDIER-JOUANNE Maé, *Queer(ing) architecture : de l'espace queer à la queerisation de l'espace*, PFE, ENSA Paris Malaquais, 2019, p. 38-41

¹⁵ ANONYME, *Les « espaces safe » nous font violence ?*, brochure militante, Grenoble, 2011

où les normes sociales n'existeraient plus et où chacun·e serait mis·e sur un même pied d'égalité sans distinction de genre ou d'orientation sexuelle (voire de couleur de peau ou de classe sociale pour prendre d'autres exemples), la non-mixité n'aurait plus lieu d'être, car elle aurait atteint son objectif. Malheureusement, la dissolution d'une telle organisation sociale et du climat hostile qui en découle ne sont pas à l'ordre du jour. Si ces lieux de sociabilité permettent en effet une totale insouciance en interne, la problématique est toute autre dans l'espace public, à compter même de la porte de sortie de ces lieux.



ASSIGNATION SPATIALE : MALAISE ET DANGER

Les lieux de sociabilité queer sont créateurs d'hétérotopies ponctuellement localisées. Dans le Marais parisien nocturne, elles forment un réseau de par leur proximité. Ensemble, les limites de ces hétérotopies peuvent venir rencontrer celles de l'espace public, pour former des espaces où un certain paradoxe règne.

« La nuit, comme espace de relâchement des règles sociales, offre un refuge à la frontière des représentations entre insécurité et liberté. »¹

MARIANNE BLIDON

La nuit permet d'abord de s'affranchir des codes sociaux en place la journée, pour autoriser des pratiques qui ne voient le jour que la nuit. « *L'appropriation de l'espace public devient alors possible, d'autant plus quand les espaces sont faiblement éclairés* », analyse Marianne Blidon, géographe, après une enquête sur les marques publiques d'affection réalisée en 2007 sur des personnes homosexuelles ou bisexuelles². Ces marques sont, selon elle, « *un révélateur de ce qui est socialement faisable ou pas et de ce qui est publiquement montrable ou pas* ». La nuit, cette frontière, comme nous avons vu précédemment, est ainsi catalyseur d'une démonstration affective plus accrue pour les couples perçus comme homosexuels. Qui plus est lorsque celle-ci a lieu dans le Marais, « *lieu gay* » qui à son tour « *met en suspens les rapports de domination*. » Cette double caractéristique conférée à ce quartier

¹ BLIDON Marianne, « La casuistique du baiser », in *EchoGéo*, n°5, 2008 [en ligne]

² *Ibid.*

nocturne fait de lui un espace de liberté où, *a priori*, être queer ou agir de manière queer est moins un danger.

D'un autre côté, l'étiquetage de ce Marais comme « quartier gay » expose la population qui l'occupe - surtout la nuit - à une assignation identitaire. Si les pratiques perçues comme hors norme y sont possibles, c'est toutefois l'unique présence d'une personne dans ces rues qui peut induire une assignation. Un homme se retrouvant à proximité d'un des établissements gays la nuit peut ainsi être pris lui-même pour homosexuel par des passant·e·s, car il n'y aurait pas d'autre raison *a priori* d'être dans le quartier à cet instant là. Voici le revers de la médaille de ce regroupement des lieux de refuges en un seul centre commun. Pour les personnes LGBTQI+, le contraste est brutal entre l'intérieur du lieu où s'opère une augmentation d'identité grâce à cet entre-soi (dont on a parlé plus haut) et l'extérieur du lieu où l'extrême contraire s'opère : une réduction totale d'identité est enclenchée, dès la sortie sur l'espace public. Ces personnes sont réduites instantanément à leur *queerness*, soit leur appartenance à une population dans la marge, dans l'anormalité. Rien d'autre n'a d'importance, toute la richesse de l'identité humaine est oubliée au profit d'une stigmatisation *a priori*. Problème de ghettoïsation ou d'éducation, cette assignation sociale et spatiale induit sentiments de malaise, de peur et de vulnérabilité chez celles et ceux qui occupent ces lieux de sociabilité queer du Marais, lorsqu'iels³ en sont aux alentours la nuit.

Le sentiment de vulnérabilité s'explique par un climat hostile du monde réel vis à vis des personnes LGBTQI+. Ainsi, 72% des français·e·s LGBTI évitent toujours ou souvent de tenir la main en public à leur partenaire de peur d'être agressé·e·s, menacé·e·s ou harcelé·e·s⁴. Et parmi les 237 agressions physiques déclarées à SOS Homophobie en 2019 (sur les 2 400 témoignages reçus), quasiment la moitié d'entre elles ont eu lieu

³ Forme inclusive de « ils et elles », comme « iel » est celle de « il et elle ».

⁴ A long way to go for LGBTI equality, FRA, EU-LGBTI II, 2020, https://fra.europa.eu/sites/default/files/fra_uploads/fra-2020-lgbti-equality-1_en.pdf, figure 7 p. 26

dans l'espace public⁵. Les articles de presses⁶ et témoignages sur les réseaux sociaux ne manquent pas pour faire l'état d'une situation toujours aussi critique, voire qui s'aggrave⁷, pour les personnes LGBTQI+ en France, notamment à Paris. Dans un tel contexte social et urbain qui plane au dessus de la communauté queer, chaque pas franchi hors du seuil de ces lieux de sociabilité est un pari risqué.



Devanture du Freedj. Photographie de l'auteur. Janvier 2021.

Au Freedj, par exemple, la transition entre privé et public est abrupte. Avec une unique porte d'entrée d'un seul battant donnant sur la rue Sainte-Croix de la Bretonnerie, le lieu ne dispose ni de terrasse ni de fumeur extérieur. Ainsi, la gestion du lieu s'arrête dès le seuil franchi. De

⁵ *Rapport sur les LGBTphobies 2020*, SOS Homophobie, 18 mai 2020, https://www.sos-homophobie.org/sites/default/files/rapport_homophobie_2020_interactif.pdf

⁶ Paris : « Ils ont terminé en sang pour le simple fait d'être homosexuels », *Le Parisien*, Celine Carez (autrice), 31 juillet 2020, <https://www.leparisien.fr/paris-75/paris-ils-ont-terme-en-sang-sur-le-simple-fait-d-etre-homosexuels-31-07-2020-8361594.php>

⁷ *Les actes LGBTphobes ont augmenté de 36 % en 2019, d'après les forces de l'ordre*, Têtu, Timothée de Rauglaudre (auteur), 18 mai 2020 <https://tetu.com/2020/05/18/les-actes-lgbtphobes-ont-augmente-de-36-en-2019-dapres-les-forces-de-lordre/>

ouest de la rue Sainte-Croix de la Bretonnerie. La seule présence d'un videur devant la porte de l'ex-hétérotopie suffisait cependant à nous rassurer. Son absence occasionnelle, cela dit, nous amenait à ne pas traîner pour commander nos VTC avec les quelques pourcentages de batterie qui restaient dans nos téléphones portables. La situation peut être totalement différente d'un bar à l'autre, notamment en fonction de la taille de la rue dans laquelle se trouve celui-ci, et de son affluence, sa longueur, ou son exposition. La présence de terrasses ou fumoirs extérieurs permet aussi à des groupes de personnes occupant le lieu de « traîner » devant en fin de soirée, et cette présence devient alors sécurisante⁸ et essentielle pour empêcher un sentiment de vulnérabilité.

Le moment de s'éloigner du bar est souvent celui rendant le plus vulnérable. Des déplacements plus ou moins longs peuvent être source de craintes. Souhaitant se rendre au CUD, bar gay situé à 500 mètres du Freedj, j'ai pu entendre les mots « *J'espère que je vais pas me faire agresser et que j'arriverai en vie...* » de la part de cet homme d'une vingtaine d'année, maquillé en drag queen pour l'occasion. Le CUD ouvrant ses salles jusqu'à 6h du matin, il est coutume qu'une fois les bars fermés (le Raidd à 4h ou le Freedj à 3h), certains se dirigent vers celui-ci pour terminer la soirée. Le trajet pour s'y rendre depuis la rue Sainte-Croix de la Bretonnerie fait longer soit la rue des Archives, soit la rue du Temple. Un tel trajet banal en journée peut s'avérer d'une toute autre nature en pleine nuit. Si « *le temps nocturne [...] autorise l'envergure de ses déplacements [et] étend le territoire et ses possibles* »⁹, il rallonge également le territoire lui-même. Cinq cents mètres peuvent en paraître un millier, et six minutes de marche peuvent en paraître vingt. Tel un champ miné où chaque coin de rue aveugle est une occasion de ravalier sa salive, ces morceaux d'espace public se travestissent en désert urbain.

⁸ La notion de présence sécurisante est développée dans une enquête relatée dans GILOW Marie et LANNON Pierre, « L'anxiété urbaine et ses espaces. Expériences de femmes bruxelloises », in *Les Annales de la recherche urbaine*, n°112, 2017, Le genre urbain, p. 36-47

⁹ GAISSAD Laurent, *Hommes en chasse. Chroniques territoriales d'une sexualité secrète*, Paris, PU Paris Nanterre, 2020, p. 103

Le désert urbain est une des différentes typologies morphologiques d'un espace public angoissant qui ont pu être catégorisées et détaillées par Marie Gilow et Pierre Lannoy, après une enquête décrite dans l'article « L'anxiété urbaine et ses espaces. Expériences de femmes bruxelloises » publié dans *Les Annales de la recherche urbaine* n°112 en 2017, Le genre urbain. Bien que l'enquête se base sur des vécus féminins et que l'un des dangers les plus redoutés soit celui d'une agression « *clairement genrée, celle de la violence sexuelle* », les auteur-riche-s évoquent une « *agressivité physique vue comme apanage masculin* » en crainte principale, valable aussi pour la communauté LGBTQI+ et, dans notre cas précis, des hommes homosexuels majoritairement cisgenres. À partir de leur dizaine de témoignages, iels expliquent que le sentiment d'anxiété urbaine est liée à de multiples facteurs sensoriels et sociaux, tous complémentaires, parmi lesquels « *la perception sensorielle des espaces [qui] prend sens parce qu'elle s'associe avec des figures sociales particulières* ». Une faible luminosité, des bruits inqualifiables ou des odeurs dérangeantes ne suffiraient pas à eux seuls pour déterminer une angoisse, mais c'est bien l'ajout de la potentielle rencontre avec une figure sociale insécurisante qui provoquerait cette dernière. La figure sociale insécurisante se construit en opposition à la figure sécurisante, laquelle, grâce à son apparence « *normalité* », serait « *[considérée] comme potentiellement [garante] du respect des normes sociales (Goffman, 1973)* » et dont la présence rassurerait. Paradoxe quand on transpose cette peur de l'anormalité, de l'hors norme, quand les personnes LGBTQI+ font elles aussi déjà partie de l'hors norme. Finalement, les témoignages décrivant cette anxiété urbaine amènent à craindre certains espaces plus que d'autres, et certaines typologies d'espaces publics (voir le tableau extrait de l'article) :

« Le résultat de notre analyse [...] consiste à croiser deux axes génératifs de l'angoisse : l'un oppose les présences sécurisantes et insécurisantes, et l'autre oppose des qualités d'espace matériel (ouverture/fermeture, et étroitesse/étendue). Ce serait alors l'articulation, toujours située, des différentes modalités possibles de ces deux axes qui dessinerait des configurations socio-spatiales anxiogènes distinctes. Par cette expression, nous entendons donc la combinaison de formes spatiales et de composants

humains d'un espace prenant valeur d'indice d'un risque perçu, provoquant un sentiment d'anxiété plus ou moins intense. Ainsi, sur la base de ces critères, nous pouvons identifier quatre types de configurations urbaines génératrices d'inconfort et d'insécurité féminine : le couloir, le labyrinthe, la ruelle et le désert »¹⁰

Typologie des configurations urbaines de l'angoisse féminine

		Rapport sociospatial avec les présences insécurisantes	
		Étroitesse et longueur du lieu générant le sentiment d'impossibilité de fuite ou d'évitement	Étendue et complexité du lieu générant le sentiment d'être exposée et perdue d'avance
Rapport sociospatial avec les présences sécurisantes	Fermeture de l'espace générant le sentiment d'un isolement social	Couloir	Labyrinthe
	Ouverture de l'espace générant le sentiment d'un abandon social	Ruelle	Désert

Ne rien entendre, ne pas (pré)voir, ne pas avoir la possibilité de se faire entendre, ou ne pas avoir la possibilité de se faire voir, voilà multiples caractéristiques de ces typologies définies. Elles mettent en lumière des spécificités bel et bien urbaines voire architecturales, telles que le « *manque de visibilité et l'absence de voie de fuite* » dans le cas du couloir, la « *complexité [d'un espace] qui empêche une bonne visibilité et une bonne lecture, et donc qui [semble] offrir des caches idéales pour des agresseurs potentiels* » dans le cas du labyrinthe, l'impossibilité d'échapper à « *une proximité avec les présences insécurisantes* » pour les ruelles étroites, et « *l'absence de repaires identifiables* » pour le désert urbain. Ces constats d'une anxiété urbaine liée à des dispositifs spatiaux sont toutefois à prendre délicatement et les auteur-riche-s nous le font savoir en citant Augoyard et Leroux (1992) : « *la perception et l'interprétation des lieux urbains "ne sont réductibles ni à une donnée exclusivement objective, ni à une donnée exclusivement subjective. [Elles] désignent l'interaction entre l'environnement physique, "objectif", le milieu social, culturel, technique et le paysage interne à chaque individu".* » Dans ce paysage interne : une vulnérabilité intériorisée de l'identité des anxieux-euses potentiel-le-s, propre à leur appartenance à un groupe social non dominant. Ainsi donc, ces lieux d'angoisses finissent par « *[matérialiser] concrètement un aspect du*

¹⁰ GILOW Marie et LANNON Pierre, « L'anxiété urbaine et ses espaces. Expériences de femmes bruxelloises », in *Les Annales de la recherche urbaine*, n°112, 2017, Le genre urbain, p. 42

rapport de domination entre les genres », rapport que nous pouvons rapprocher aux problématiques LGBTQI+.

Ce qui est cependant spécifique aux personnes ne faisant pas partie d'un groupe dominant, c'est ce que Meyer appelle en 2003 le stress minoritaire. Ici, ce stress présuppose que certains troubles mentaux des personnes LGBTQI+ pourraient venir de la stigmatisation et la discrimination qu'elles endurent. « *La stigmatisation perturbe les processus cognitifs, affectifs, interpersonnels et physiologiques qui influencent la santé des jeunes LGBT.* »¹¹ Ainsi, cela peut engendrer une homophobie intériorisée, une anticipation du rejet induisant une haute vigilance à son environnement, et la dissimulation de son orientation sexuelle, induisant une haute conscience de soi et de son comportement¹². Cette stratégie d'évitement qu'est la dissimulation peut être opportune pour « passer » en tant qu'hétérosexuel-le, et éviter certains conflits liés à des facteurs de stress. Adapter son comportement, c'est en effet ce qui attendu des personnes LGBTQI+ si elles ne souhaitent pas attirer l'attention en public.

*« Si je décide d'embrasser ma partenaire dans la rue, je ne fais pas qu'embrasser une fille qui me plaît. Je déclare, de manière publique, mon homosexualité, et ce baiser prend instantanément une dimension politique. Là est la différence entre le territoire hétéronormé et le territoire queer. »*¹³

CAMILLE KERVELLA

¹¹ HATZENBUEHLER Mark L. et PACHANKIS John E., « Stigma and Minority Stress as Social Determinants of Health Among Lesbian, Gay, Bisexual, and Transgender Youth: Research Evidence and Clinical Implications », in *Pediatric Clinics of North America*, vol. 63, issue 6, 2016, p. 985-997 [en ligne]

¹² FEINSTEIN Brian A., « Anxiety », in *The SAGE Encyclopedia of LGBTQ Studies*, GOLDBERG Abbie E. (sous la direction de), SAGE Publications, Inc., 2016, p. 88-91

¹³ KERVELLA Camille, *Sex in the city. Le queer en architecture comme outil de déconstruction des systèmes normatifs dans les sociétés édifiées*, Mémoire, Université catholique de Louvain, 2020, p. 33

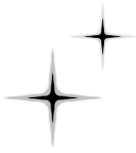
Malgré elles, les personnes LGBTQI+ revendiquent quelque chose sur la place publique dès lors qu'elles laissent apparaître un comportement queer. Un acte banal pour des personnes hétérosexuelles et cisgenres devient un acte réfléchi, anticipé, pensé, réfléchi, pour les personnes hors de cette norme. « *“Un baiser n'est pas juste un baiser” quand il s'agit de couples de même sexe, il répond à casuistique, révélatrice des normes à l'oeuvre dans l'espace public* »¹⁴, développe Marianne Blidon. « *Se tenir par la main, et a fortiori s'embrasser [...] c'est sortir de son statut d'individu “discréditable” (Goffman, 1975) et prendre le risque d'être “discrédité”. C'est donc s'exposer.* » L'exposition n'est évidemment pas applicable de façon équivalente à toutes les personnes issues de la communauté LGBTQI+. Une personne transgenre hétérosexuelle n'encourt par exemple pas grand risque à embrasser son ou sa partenaire dans l'espace public, si tant est qu'elle soit perçue comme (ou qu'elle « passe » en tant que) homme embrassant une femme ou femme embrassant un homme. Il n'est question que d'apparence et de perception par autrui, soit de *passing*. Ainsi, l'apparence physique, issue de la performance plus ou moins fidèle au modèle préconçu de ce à quoi doivent ressembler un homme ou une femme¹⁵, prime sur l'identification propre. Aussi, un point soulevé par l'auteurice de l'article concerne les femmes lesbiennes et les marques d'affection en public qu'elles peuvent avoir. En effet, de par la performance qu'être une femme suggère en France, la proximité entre deux femmes ne laisse pas forcément supposer une relation homosexuelle, mais est « *fréquemment interprétée comme une relation amicale ou familiale* ». Ce « *déni d'existence publique du lesbianisme* » permet, dans tout ce qu'il empêche, aux femmes en relation avec d'autres femmes de s'adonner à certaines marques - seulement - d'affection en public (se donner la main, par exemple).

¹⁴ BLIDON Marianne, « La casuistique du baiser », in *EchoGéo*, n°5, 2008, p. 14 [en ligne]

¹⁵ Judith BUTLER décrit le genre comme une performance dans son livre *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, (traduit de l'américain par KRAUS Cynthia), 2005

Les comportements queer prennent le plus souvent place dans le cadre restreint des espaces privés, où un *safe space* est instauré, comme les lieux de sociabilité que nous avons étudiés. Les actes queer sont stigmatisés lorsqu'ils ont lieu dans un espace public ouvert à tou-te-s, espace de la cishétéronormativité, mais peuvent de temps à autre avoir lieu en public lorsque les codes sociaux de cette norme sont renversés. Si tel est le cas régulièrement ou occasionnellement dans les lieux de sociabilité queer, il en est de plus en plus le cas ailleurs. L'acceptation des personnes LGBTQI+ dans la société et la lutte pour leur reconnaissance avancent doucement. Sortant d'un monde nocturne pour cesser de devoir se cacher ou sortant du quartier du Marais pour s'approprier davantage la ville, la population queer disperse de plus en plus sa sociabilité et sa place dans l'espace public. Quête de légitimité ou secousse d'un corps communautaire impossible à unifier, des glissements queer spatiaux et temporels sont en cours dans la ville de Paris.

QUAND
L'ALTERNATIF
RECRÉE
LA
NORME



LÉGITIMITÉ ET ÊTRES VISIBLES

Les questions de légitimité et de visibilité sont importantes au sein de la population queer pour revendiquer sa place dans la société. Pour sortir peu à peu de la catégorie hors norme qui lui a été attribuée - si tant est qu'elle veuille s'en sortir - il faut commencer par sortir des sous-sols du Marais. Des déplacements progressifs se font ressentir dans un monde nocturne et diurne, mettant en lumière l'évolution des moeurs et des revendications LGBTQI+.

Au sein du Marais d'abord, il est possible d'observer une occupation queer qui dépasse les locaux cloisonnés des lieux de sociabilité du 4ème. Des êtres visibles, reconnaissables au premier abord, font partie de cette grande famille queer de Paris et participent à sa visibilité : les Soeurs de la Perpétuelle Indulgence. Né à San Francisco en 1979 et importé en France une dizaine d'années plus tard, ce mouvement constitué d'hommes et de femmes se travestissant en bonne soeur milite pour une meilleure inclusion des personnes LGBTQI+. Parmi leurs voeux : *« la promotion de la joie multiverselle, l'expiation de la honte et de la culpabilité stigmatisante, la paix et le dialogue entre communautés, la charité, l'information et la prévention du VIH et des IST, le droit et le devoir de mémoire »*¹. Habillé·e·s de leurs fameuses cornettes, les membres du Couvent de Paris s'adonnent à des évènements ici et là, dans des lieux comme le Freedj - où j'ai pu les rencontrer pour la première fois - ou dans l'espace public, généralement dans le Marais. Il leur est par ailleurs arrivé d'organiser des voyages plus lointains, comme quelques jours en Aquitaine avec une trentaine d'adolescent·e·s, où des modules éducatifs sur le genre et l'expression étaient proposés. Ce travail d'éducation se retrouve à travers toutes leurs

¹ Couvent de Paris des Soeurs de la Perpétuelle Indulgence, <https://www.lessoeurs.org>

démarches. Leur rôle est de questionner le genre et ainsi le pouvoir : « *mettre une perruque sur la tête c'est être politique.* »² Leurs apparitions suscitent curiosité pour celles et ceux qui ne les connaissent pas, ou réconfort et sécurité pour celles et ceux qui sont déjà familièr·e·s avec leurs activités. À l'instar des figures sécurisantes vues précédemment, la présence des Soeurs dans l'espace public parisien est indicateur d'une certaine ambiance urbaine, ici rassurante et instantanément queer.



Carte de visite des Soeurs. Recto.
Récupérée en septembre 2020.

Voir les Soeurs, c'est aussi pouvoir parler aux Soeurs. Pandora, membre du couvent depuis 2007, fait part d'un « *manque de parole et d'interlocuteur* » et ajoute que « *les gens ont besoin de parler* »³. Leur pôle confession alors ouvert, il permet à quiconque de venir s'exprimer librement. « *Nos cornettes, c'est des grandes oreilles* » conclut-elle. Tels des confessionnaires ambulants localisés aléatoirement dans un Marais nocturne ou diurne, les Soeurs, se déplaçant toujours à deux ou trois minimum, pallient un manque de soutien envers la population queer. Elles restent à l'écoute, « *sans avoir forcément besoin de répondre* » et sans jugement de valeur. Avoir une telle responsabilité peut parfois paraître épuisant,

² Extrait d'entretien avec Pandora, membre des Soeurs de la Perpétuelle Indulgence, novembre 2020

³ *Ibid.*

mais les Soeurs restent « *indulgentes envers [elles-mêmes]* » et « *peuvent se reposer les unes sur les autres* ». Ce soucis de bienveillance leur est cher. Et si chacune d'entre elles a sa propre raison de rejoindre le couvent, Pandora l'a fait « *d'abord pour [elle]* ». Je cite : « *parce que ça me fait du bien à moi, donc ça permet d'en transmettre à d'autres* ». Une telle transmission passe par des appropriations de l'espace public par les Soeurs, qui ont cependant dû être stoppées l'an dernier suite à la pandémie du Covid-19. Malgré des alternatives en ligne, comme leur rendez-vous en chat video sur Zoom « Un samedi soir avec les Soeurs » où il était même possible pour celles et ceux qui le souhaitaient de s'entretenir en privé avec des Soeurs, Pandora admet le « *besoin d'être en contact avec des gens, de les prendre dans [les] bras* ». Prendre soin d'une communauté blessée, faire du bien autour de soi, voilà le rôle et l'importance des Soeurs de la Perpétuelle Indulgence.



Carte de visite des Soeurs. Verso.
Récupérée en septembre 2020.

Ces figures sécurisantes ponctuelles et ambulantes sont un premier exemple de cette appropriation progressive d'un territoire autre que celui des bars sombres. L'occasion existe ailleurs pour la population queer de trouver des points d'ancrage éphémères dans des lieux normés, pour en permettre l'occupation hors-norme, l'occupation queer. Loin du Marais, ce fut le cas lors d'un marché en plein air un dimanche de

septembre 2020, dans le 13^{ème} arrondissement : le « Marché Drag & Queer ». En contrebas de la Bibliothèque Nationale de France et en face de Bercy, des drag queens ont posé leur talons sur les quais du port de la Gare pour un après-midi. Des artisan·e·s queer proposaient leurs dessins ou leurs perruques à la vente, tandis que des colloques et des performances prenaient place sur l'estrade aménagée pour l'occasion. Le soleil estival paraissait presque de trop face aux manteaux de fourrures disposés sur les portants, ce qui n'empêchait pas certain·e·s d'enchaîner les essayages. Les bacs débordant de foulards fleuris aux teintes multiples faisaient face aux autres stands du marché, hébergés eux par Le Petit Bain, équipement culturel flottant. Sur sa terrasse couverte, d'autres stands d'artisans mais également un stand d'association : celui d'Acceptess-T, défendant les droits des personnes transgenres et leur inclusion dans la société. Si ces luttes ne prennent que rarement place dans l'espace public, la solidarité entre membres de la communauté LGBTQI+ a ici permis une visibilité vers un public plus large et moins enclin à connaître l'activité d'une telle association. Car si l'évènement réunit une majorité de personnes queer, sa situation fut telle qu'un·e passant·e non-averti·e ne pouvait pas ne pas porter son attention envers le lip-sync⁴ en cours sur le



Marché Drag & Queer sur les quais de Seine.
Photographie de l'auteur. Septembre 2020.

⁴ Le lip-sync, partie intégrante des performances de drag queen, consiste à chanter en playback en synchronisant ses lèvres aux paroles chantées d'une musique.

quai. Par ailleurs, au bas des marches de la Bibliothèque François Mitterrand, une brocante de quartier était en cours le même dimanche. Ainsi, depuis les vieux posters de plans architecturaux posés sur les tables en bois dépliantes des exposant-e-s, et entre les buissons de la chaussée opposée, était visible notre marché « drag & queer ». Une telle visibilité, si éloignée du Marais et de son occupation nocturne, est inédite. « *Il y a 5 ans, on n'aurait jamais fait ça !* » a-t-on pu entendre au cours d'un des colloques de la part d'une des drag queens participantes. La sortie de l'ombre passe ici par une réappropriation de l'espace public au sein d'un territoire qui n'a d'habitude rien de queer. Le lieu investi par son occupation temporairement queer permet alors une visibilité qui dépasse l'unique centre maraisien, et qui étend dans la ville la légitimité des personnes LGBTQI+ à prendre place dans l'espace public.

Un des moments où le territoire parisien est donné plus librement à une population queer, c'est évidemment lors de la Marche des Fiertés annuelle. La Pride, comme elle peut être appelée, ou « *gay pride* », appellation considérablement réductrice vis à vis de l'ampleur des identités qu'elle est censée célébrer et défendre, permet une appropriation queer de l'espace public diurne pendant quelques heures. Temporairement, donc, il est *autorisé* à une population LGBTQI+ de se retrouver dans le territoire de la cishétéronormativité et d'y marcher. La Pride permet cette hétérotopie éphémère et mouvante, ce *safe space* urbain, où les corps queer sont visibles au grand jour, et identifiés pour ce qu'ils sont : queer. Ce sont alors une réduction et une augmentation d'identité, comme nous l'avons décrit précédemment, qui s'opèrent en même temps. Réduction car assignation, augmentation car différence effacée dans la foule. Par ailleurs, la Marche des Fiertés permet une visibilité accrue des identités LGBTQI+ grâce, notamment, à la communication qui en est faite dans les médias. Presse, télévision, radio ou réseaux sociaux, la représentation en aval et en amont de la manifestation participe à étendre son impact. Les sens propres et figurés que l'action de *prendre place* implique sont alors mobilisés. La Pride, c'est cette « *occasion de se*

réapproprié des pratiques publiques souvent bannies le reste de l'année »⁵, de la même manière que le Marais, de par son étiquetage de « quartier gay », autorise ces pratiques la plupart du temps.

Plus encore qu'une pratique queer tolérée, cette marche a pour principal but de revendiquer des droits. Pourtant, la portée politique de la Pride a peu à peu été effacée jusqu'à ce qu'on en oublie parfois les raisons de la persistance de son existence, voire qu'on en vienne à se demander pourquoi une « straight pride » n'existe pas⁶. Nullement l'envie de réitérer le fil de ces dernières pages, nous nous suffirons de ces quelques mots de Marina Rollman : « *Je suis fatiguée qu'on doive encore expliquer aujourd'hui que oui, c'est une réalité, le monde est fait pour les personnes hétéro cis et blanches. Ça ne veut pas dire que si vous êtes tout ça vous avez une vie facile, ça veut juste dire que ces caractéristiques là ne s'ajoutent pas comme un fardeau supplémentaire.* »⁷ S'il est donc toujours d'actualité de devoir lutter pour les droits des personnes LGBTQI+, l'effacement de la portée politique de la Marche des Fiertés est tel que, en 2020, différentes marches ont eu lieu dans Paris, dans des localisations bien différentes. La marche officielle, organisée par l'Inter-LGBT⁸ et soutenue par la ville de Paris, devait se dérouler en juin et partir du Jardin du Luxembourg, rive gauche, pour rejoindre République, rive droite, comme à l'accoutumée. À cause de la pandémie du Covid-19, elle avait finalement été décalée à novembre, pour finalement se transformer en tables rondes diffusées en ligne⁹. En réponse, diverses associations LGBTQI+ ont organisé un rassemblement « *plus politique que festif* »¹⁰ début juillet, partant de Pigalle et rejoignant République, refusant « *que [leurs]*

⁵ BLIDON Marianne, « La casuistique du baiser », in *EchoGéo*, n°5, 2008, p. 7 [en ligne]

⁶ ROLLMAN Marina, Straight Pride - La drôle d'humeur de Marina Rollman [émission de radio], France Inter, 13 juin 2019, 6min01sec. (Disponible sur <https://www.youtube.com/watch?v=wwK8c2cUHXw>)

⁷ *Ibid.*

⁸ Fédération regroupant une soixante d'associations LGBTQI+ françaises.

⁹ *Marche des fiertés 2020*, Que faire à Paris ?, novembre 2020, <https://quefaire.paris.fr/113099/marche-des-fiertés-2020>

¹⁰ *Des milliers de manifestants à Paris pour une Gay Pride impromptue et « politique »*, France 24, 4 juillet 2020, <https://www.france24.com/fr/20200704-des-milliers-de-manifestants-à-paris-pour-une-gay-pride-impromptue-et-politique>



Collages aux alentours du Bassin de la Villette.
Photographie de l'auteur. Juin 2020.

corps soient invisibilisés »¹¹ davantage à cause de la pandémie. Ce glissement spatial vers Pigalle fait écho à un précédent déplacement qui a lui aussi eu lieu en réponse à l'annulation de la marche officielle. Le jour même où cette dernière devait défiler fin juin, c'est au bassin de la Villette qu'un plus modeste rassemblement a eu lieu, initié cette fois par l'équipe de footballeuses lesbiennes et transgenres Les Dégommeuses. Rejointes par les associations Acceptess-T et Lesbians Beyond Borders, un « *défilé naval* »¹² prit place sur un morceau du bassin, et des groupes de personnes LGBTQI+ se sont rassemblés en un corps manifestant sur la rive du quai de la Loire. Les espaces publics alentours ont été utilisés pour afficher messages et slogans militants : collés sur l'extérieur nord de la passerelle du bassin de la Villette, frôlant l'eau sur les rebords des quais, ou bien sur les murs d'immeubles voisins. À marche alternative, appropriation de l'espace alternative.

Le poids qu'une Marche des Fiertés contient a récemment incité d'autres territoires à se prêter au jeu, et c'est à Saint-Denis où a eu lieu pour la première fois en 2019 une marche en banlieue parisienne. Évènement historique à l'initiative de quatre étudiant-e-s, sa mise en place a été documentée et filmée pendant plusieurs mois¹³. Il démontre par sa seule existence une considération des problématiques LGBTQI+ de plus en plus visible dans des territoires franciliens éloignés d'un centre parisien. En résumé, les Marches des Fiertés de ces deux dernières années montrent à elles-seules des dynamiques de glissement spatial inédites pour un défilé n'ayant jamais dépassé le cercle formé par le diamètre Montparnasse - République. Pride à Pigalle, Pride à la Villette, Pride à Saint-Denis et même Pride dans l'espace public dématérialisé qu'est internet, elles témoignent toutes d'une histoire récente voire très récente des déplacements de l'occupation queer.

¹¹ *Ibid.* Propos de l'association Acceptess-T.

¹² Photo : avec les Dégommeuses, la Pride n'est pas tombée à l'eau, Komitid, 29 juin 2020, <https://www.komitid.fr/2020/06/29/photos-avec-les-degommeuses-la-pride-nest-pas-tombée-a-leau/>

¹³ ATOUI Hakim et ETCHEGARAY Baptiste, *La Première Marche* [film documentaire], 2020, 1h04min

La réappropriation de l'espace public lors des marches, qu'elle soit festive, militante ou les deux à la fois, reste éphémère. Bien qu'elle offre une visibilité parfois nationale à la population queer, d'autres phénomènes urbains entrent en scène pour pérenniser sa légitimité à prendre place. Parmi eux, un établissement LGBTQI+ existant depuis les années 80 déjà, et offrant refuge de sociabilité malgré lui : la librairie Les Mots à la Bouche. Ce symbole de la scène queer parisienne est un des tout premiers commerces gays à s'être implantés dans le Marais. Pilier du réseau d'interconnaissance des établissements queer, cette librairie LGBTQI et généraliste prit son empreinte rue Sainte-Croix de la Bretonnerie pendant presque une quarantaine d'année. Aujourd'hui localisée dans le 11ème arrondissement, c'est avant tout son statut qui nous intéresse ici. Une librairie est un lieu ouvert en journée, diffusant une culture, et parfois une mémoire, écrite. Le symbole que cela représentait pour la population LGBTQI+ à l'époque de son ouverture était massif. Frédéric Nicod, 54 ans et gérant d'un bar du 11ème, affirme : « à 20 ans, j'y allais tout le temps ! »¹⁴ Si un grand nombre de personnes



Façade de l'ancienne enseigne des Mots à la Bouche.
Archives INA, *Gay Bizness*. Janvier 1986.

¹⁴ Extrait d'entretien, février 2021

issues de la communauté LGBTQTI+, et surtout des hommes homosexuels d'une même tranche d'âge, pourrait dire la même chose, c'est que cette librairie représentait et représente encore un lieu phare dans la ville, où l'accès à une culture littéraire queer est facilité. Entre ces murs, un *safe space* est garanti, en complément des lieux de sociabilité habituels du monde de la nuit et de la fête. Cette appropriation d'un monde diurne confirme l'étalement des occupations queer de la ville via des territoires autres que ceux de la vie nocturne et de la fête. La librairie prend place dans la ville de façon « normale » tout en revendiquant son statut relevant de l'hors norme. Elle le fait en partageant une culture queer via les livres qu'elle met en vitrine, culture ô combien riche et trop rarement mise en avant. Voilà pourquoi le fait que ce soit une librairie qui ait vu le jour ici et non un banal magasin de chaussures rend la revendication dans la sphère publique encore plus puissante. La culture et l'art font partie prenante d'une société, et prendre place dans une société passe par prendre place dans sa culture. Dans sa culture mais aussi son Histoire. Car si dire et écrire une Histoire permet de laisser une trace et, ainsi, de créer une importance, un poids, une légitimité à celle-ci, celle des luttes LGBTQTI+ est encore en chantier. Après avoir apparu et disparu des ambitions politiques de la ville de Paris pendant de nombreuses d'années¹⁵, le projet d'un centre d'archives LGBTQTI+ a finalement été acté début février 2021¹⁶. Le projet fera certainement parler de lui dans les mois et années à venir, et ne sera pas un long fleuve tranquille, mais il promet une visibilité symbolique et physique dans la ville de Paris ou ses alentours (toutes les pistes sont envisagées) pour la communauté queer et sa légitimité.

L'occupation de la ville par les personnes queer dépasse ainsi les seuls cadres des lieux de sociabilité du Marais, et commencent peu à peu à se défaire d'une image figée centrée autour du seul « mode de vie gay »

¹⁵ *Le centre d'archives LGBT+ de Paris n'attendra pas vingt années supplémentaires*, Slate, Didier Lestrade (auteur), 11 juin 2019, <http://www.slate.fr/story/178173/centre-archives-lgbt-mairie-paris>

¹⁶ *Paris : la création d'un centre d'archives LGBTQI bientôt actée ?*, Libération, Florian Bardou (auteur), 4 février 2021, https://www.liberation.fr/societe/sexualite-et-genres/paris-la-creation-dun-centre-darchives-lgbtqi-bientot-acte-20210203_L2V6KPKQS35EOXHKKI5C3Q6LUA/

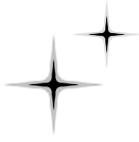
visibilisé. Qu'elle soit éphémère ou régulière, en journée comme au beau milieu de la nuit, cette occupation à l'origine de la sociabilité des personnes LGBTQI+ s'éloigne bel et bien du cœur de Paris, pour chercher quelque chose de nouveau et de frais, au sein d'une population qui revendique de plus en plus une visibilité élargie des membres de sa communauté. Quand Pandora des Soeurs de la Perpétuelle Indulgence associait la sortie des limites du Marais à une expédition « *en Mongolie-Extérieure* »¹⁷, elle reconnaît aujourd'hui que « ça éclate en ce moment », tout comme Frédéric Nicod, à son tour, observe que « *tout le monde se casse...* »¹⁸ Si de tels changements morphologiques de la ville sont en cours dans Paris et que l'astre central que forme le Marais est en cours d'ébullition, nous allons maintenant tenter de comprendre les raisons de cette implosion imminente.

¹⁷ Extrait d'entretien, novembre 2020

¹⁸ Extrait d'entretien, février 2021



Mort d'une étoile en nébuleuse planétaire.
NGC 2440, photographiée par le télescope Hubble de la NASA. Juin 2015.



GAYTRIFICATION ET HOMOGÉNÉISATION

« L'espérance de vie d'une étoile est limitée par sa masse : plus l'étoile est grosse, plus sa durée de vie est courte. »¹

Le Marais brille de sa réputation de « quartier gay » depuis maintenant quarante ans, mais perd aujourd'hui corps peu à peu. Deux dynamiques sont à relever pour comprendre les changements morphologiques de ce quartier historique de Paris, en relation à la sociabilité queer qu'il propose. D'une part, il est victime d'une gentrification de masse qui amène à l'exclusion et l'uniformisation de son occupation queer. D'autre part, il subit l'essor d'internet et le pouvoir d'influence que celui-ci a sur l'occupation de l'espace public par les plus jeunes générations. À eux deux, ils font s'écrouler un quartier finalement trop lumineux par rapport à la masse queer qu'il contient.

En premier lieu, l'occupation du Marais par les populations queer est arrivée en parallèle d'un processus de gentrification déjà en marche. Cette appropriation du quartier a entraîné l'implantation d'établissements spécifiquement dédiés aux personnes LGBTQI+, et a atteint son âge d'or au cours des années 1990 avec deux fois plus d'offres qu'aujourd'hui². Elle s'est également réalisée via l'installation dans le quartier d'une population majoritairement masculine, homosexuelle et cisgenre. Ces déplacements

¹ *Qu'est ce que mourir pour un astre ?*, Science & Vie, Karine Jacquet (autrice), 31 mai 2017, <https://www.science-et-vie.com/ciel-et-espace/qu-est-ce-que-mourir-pour-un-astre-8669>

² D'après un extrait d'entretien avec Frédéric Nicod, février 2021.

sont à la source de ce que Colin Giraud nomme dans sa thèse³ une « *gaytrification* », soit une « *gentrification impliquant spécifiquement les populations homosexuelles masculines* »⁴. Le « mode de vie gay » dont nous avons parlé précédemment s'est ainsi diffusé dans le Marais, au profit d'un nouveau marché financier.

*« Dans les pays occidentaux, à mesure que les modes de vies LGBTQ sont sortis de la marginalité, les lieux historiques d'émancipation queer ont perdu leur rôle de refuge et sont devenus des espaces prisés pour l'investissement immobilier. »*⁵

JAQUE ANDRÉS

La consommation de l'identité gay, comme nous l'avons vu précédemment, a encouragé l'arrivée d'un grand nombre d'établissements LGBTQI+ dans le Marais, qui n'ont eu de cesse d'augmenter leurs prix face à une gentrification progressive de ce dernier. En parallèle, l'offre proposée pour la population queer s'est réduite à une offre majoritairement gay, réduisant ainsi la visibilité de toute la communauté à une seule identité presque unanimement masculine, blanche et cisgenre. Cette identité a par la suite fait elle-même le fruit d'une réduction et d'un lissage de par la popularisation progressive de ce « mode de vie gay ». Sortant peu à peu de son statut d'hors norme, et s'appropriant de plus en plus un territoire de l'espace réel et public, c'est toute une partie de la

³ GIRAUD Colin, *Sociologie de la gaytrification. Identités homosexuelles et processus de gentrification à Paris et Montréal*, Thèse de doctorat de Sociologie et et d'Anthropologie sous la direction de Jean-Yves AUTHIER, Lyon, Université Lumière Lyon 2, 2010

⁴ SAUVAGE Laurent, « Portraits de gays en gentrifieurs », in *Métropolitiques*, 2015 [en ligne]

⁵ [traduction libre] « *Due to the growing normalization of LGBTQ lifestyles in Western countries, historical sites of queer empowerment have lost their role of accommodating the marginal and have become spaces of aspirational real-estate investment.* » JAQUE Andrés, « Grindr archiurbanism », in *Log 41*, 2017, p. 75-84

population gay qui finit par être rattrapée par la cishétéronormativité et ses codes. Ainsi, une performance fidèle et codifiée du genre masculin est attendue et valorisée, comme chez les hommes hétérosexuels. Elle peut même l'être davantage pour les hommes homosexuels qui ne souhaitent pas déroger davantage à la norme et, inconsciemment ou pas, se rattachent à un certain physique et un certain comportement pour être accepté dans une société normée⁶. Il arrive donc qu'un excès de virilité, ou un refus de féminité, s'installe, et que certains profils y correspondant prennent davantage de place dans la sphère publique que la diversité des autres profils visibles sur les pavés maraisiens. Si Colin Giraud explique que « *le quartier gay est bien plus un espace de côtoiement des homosexualités qu'un territoire identitaire approprié par une improbable communauté gay* »⁷, il n'en reste pas moins que pour être estimé au sein d'une population cisgenre et hétérosexuelle, il faut ressembler à certains canons prédéfinis par la norme et/ou portés par une culture queer *mainstream* (populaire et dominante), où la représentation semble toutefois se diversifier peu à peu. De ce fait, sont créés des avatars de ce à quoi l'homme homosexuel consommant son identité dans le Marais devrait ressembler. Si, *a priori*, ces avatars ne paraissent pas tisser de lien avec une morphologie urbaine en mouvement, un point commun les réunit pourtant : l'homogénéisation. La gentrification du Marais entraîne la disparition de tous les comportements véritablement queer et hors norme de la ville pour capitaliser sur un « mode de vie gay » encadré et porté par des avatars idéalisés. Un quartier « disneylandisé » nécessite bien son décor et ses figurants.

La popularisation et la capitalisation des modes de vies queer ont effacé les réalités de ce que signifie être une personne LGBTQI+ en 2021, au profit d'un divertissement urbain dont profitent même les personnes hétérosexuelles et cisgenres, par loisir. Le Marais est ainsi en passe de

⁶ Laurent Gaissad parle « d'un désir d'équilibre d'autant plus fort qu'on s'écarte des normes » dans Laurent Gaissad : « *La drague et la sexualité gays sont masculines avant d'être homos* », Libération, Thibaut Sardier (auteur), 3 août 2018, https://www.liberation.fr/debats/2018/08/03/laurent-gaissad-la-drague-et-la-sexualite-gays-sont-masculines-avant-d-etre-homos_1670688/

⁷ GIRAUD Colin, *Quartiers gays*, Paris, PU de France, 2014, p. 132

s'éteindre, telle une vitrine énergivore, laissée illuminée toute la nuit pour séduire quelques passant-e-s en soif de distraction. Ses établissements LGBTQI+ se retirent peu à peu, suite à un désistement de la population queer et à des loyers devenus impayables⁸. Le meilleur exemple pour illustrer la perte du corps queer maraisien est bel et bien le déménagement en 2020 de la librairie Les Mots à la Bouche, jusqu'alors symbole d'un Marais étincelant. Les Mots à la Bouche avaient leur pignon sur rue Sainte-Croix de la Bretonnerie pendant une quarantaine d'années. Suite à une montée en flèche des loyers et à une histoire foncière floue dont les longs fils sont encore à tisser, ils ont dû céder leur local du Marais pour s'installer rue Sainte-Ambroise, dans l'est parisien. Partir d'un quartier si central de Paris et y laisser des dizaines d'années de souvenirs peut être douloureux, mais après avoir vu un à un les commerces LGBTQI+ fermer leurs portes ou en trouver d'autres ailleurs, les Mots s'attendaient à un sort similaire. Leur devanture bleue électrique a alors élu domicile dans le 11^{ème} arrondissement, nouvelle famille d'accueil de cette librairie iconique. Pour comprendre le territoire que le commerce quittait, mais surtout celui qu'il rencontrait et ce que séparait ces deux-là, il a fallu appréhender le quartier, et marcher. C'est alors une marche urbaine un mercredi midi d'octobre, faite à l'aveugle sans internet, qui prit son point de départ à l'ancienne adresse des Mots à la Bouche dans le 4^{ème} arrondissement, et son point d'arrivée à la nouvelle adresse du 11^{ème}. Entre les deux : tout un monde.

00min00sec

J'entre dans le magasin en face de l'ancienne adresse de la librairie, rue Sainte-Croix de la Bretonnerie.

⁸ LESCURIEUX Romain, « Paris : Le Marais LGBT+ se meurt-il ? », in *20 Minutes*, 2020 [en ligne]

« - (moi) Bonjour, est-ce que vous sauriez où est passée la librairie Les Mots à la Bouche qui était en face ?

- (commerçante) Ça fait trop longtemps !

- Oui je sais, mais je ne sais plus où elle a déménagé...

- C'est dans le 11ème arrondissement.

- Ok. Merci. »

Ok on va au 11ème. Je passe rue vieille du Temple. Rue des Rosiers ? Allez, c'est mignon. Je n'ai même pas demandé à Dr. Martens. J'aurais dû. Je passe entre deux femmes qui discutent entre elles, l'une à la fenêtre d'un immeuble, l'autre dans la rue.

« - ... si t'es confinée tu vas rester là bas ?

- J'en ai rien à foutre, je sortirai quand même ! »

Il y a de l'ambiance dans les rosiers. (...) *vent* *roulettes sur les pavés* La boutique en face de l'ancienne librairie, une boutique de chemise, m'a dit « dans le 11ème ». Une fois que je serai dans le 11ème, je demanderai à quelqu'un d'autre. Je ne sais pas à qui. Je ne sais pas s'il y a aussi une vie de quartier là bas ou pas. Je ne me rends pas compte si d'autres commerces sauront où est la librairie vu qu'elle vient juste de s'implanter.⁹

⁹ Extrait d'enregistrement de terrain, octobre 2020. Des descriptions *a posteriori* ont été rajoutées en gris pour contextualiser les descriptions et les *bruits* enregistrés.



Trajet de la marche urbaine effectuée en octobre 2020 reliant l'ancienne enseigne de la librairie Les Mots à la Bouche rue Sainte Croix de la Bretonnerie (étoile du bas) à la nouvelle rue Sainte-Ambroise (étoile du haut). Illustration de l'auteur.

La Marais continue d'être un quartier dynamique malgré la disparition progressive de ses commerces de proximité pour des enseignes de grandes marques. Les riverain-e-s se mêlent ainsi avec les touristes parisien-ne-s et étrangèr-e-s et continuent à remplir les rues. Les services de restauration à même la rue côtoient les boutiques de luxe, garantissant une occupation régulière propice à la flânerie parisienne. Un peu plus à l'est de l'ancienne enseigne de la librairie : rue des Rosiers. Un peu plus loin : la place des Vosges.

05min23sec

vent En tout cas, forcément, Dr. Martens s'inscrit bien : il n'y a que des boutiques de fringues, de marques. C'est un peu triste mais il y a toujours quelques mini-commerces, très petits. Vers la librairie que j'avais vu. Chez nos amis ? Chez les bons amis ? Le Rendez-vous des amis, voilà. C'est mignon. Ça a l'air d'être un vieux truc. J'ai vu deux / trois autres librairies. Ça a l'air d'être juste la littérature qui survit, là dedans. Le reste, je ne suis pas convaincu. (...)



Devanture du magasin Dr. Martens dans l'ancien local de la librairie. Photographie de l'auteur. Octobre 2020.

07min22sec

Je suis dans le 3ème. Ah mais je suis place des Vosges. Qu'est ce que je fous place des Vosges ? Très beau cela dit cette place des Vosges. J'observe les vitrines qui me sont adjacentes. Lucani ? Luciani ? Il n'y a qu'un « c ». Je ne parle pas italien. C'est beau. Salon de thé. Soupe à l'oignon à dix euros cinquante. On sait où on est.

« (voix au loin) *Biquette ? Biquette !* »

Biquette... Les gens me font tellement rire. C'est mignon ça, un petit truc de jus, bio. Ok, on traverse rue de Bearn. *vent* École des Francs Bourgeois. *vent* Rue du Foin, c'est la première fois que je vois cette rue. *silence* Je traverse rue Roger Verlomme. C'est mignon, ça doit coûter cher ici. Mais bon il n'y a pas grand chose. Enfin si, mais j'ai pas vu un seul Franprix depuis que je suis parti.¹⁰

Si les 3ème et 4ème arrondissements dans lesquels les Mots à la Bouche prenaient place regorgent de petites allées et de rues étroites faisant leur charme, ils ne fournissent que très peu de commerces de proximité propice à une « petite vie de quartier » comme on pourrait l'entendre. Une librairie de quartier n'avait plus grand chose à faire dans ces rues. L'arrivée vers un 11ème arrondissement voisin commence à offrir

¹⁰ *Ibid.*

davantage de commerces utiles et moins de marques, mais elle contraste avec une ambiance psychosensorielle plutôt douce jusque là qui s'agit à l'abord du boulevard Beaumarchais.

10min44sec

passage de moto Ok, ça monte, je monte. Tournelles / Saint-Gilles. *passage de voitures crescendo* (...) Si je traverse, je passe dans le 11ème. Je suis boulevard Beaumarchais. Oui c'est ça. Chemin Vert. Ok, je suis à Chemin Vert. Voilà. Maintenant il faut que je trouve la librairie. Mais bon je vais pas demander à LCL... *sirène de police et passage de voitures* Oh c'est bruyant... La transition Marais-11ème est *badass*. Tu es dans une toute petite rue trop mignonne et là boom, vingt mètres, boulevard Beaumarchais, et clac. Le bruit, le passage, les gens, pire que Rivoli.

Une fois le boulevard Beaumarchais traversé et les pieds posés dans le 11ème arrondissement, de nouvelles typologies de commerces de proximité apparaissent et les rues semblent se resserrer. Cependant, toujours pas d'offre de sociabilité (restaurant, bar, café) à l'horizon. L'arrivée sur le boulevard Richard-Lenoir réitère le contraste perçu aux abords du boulevard Beaumarchais. La largeur de l'axe et l'intensité du bruit routier semblent ne former qu'un espace de passage, malgré les grosses enseignes présentes (bricolage, santé, alimentaire, etc).

14min01sec

Il y a une vieille dame qui regarde par la fenêtre, qui voit des vélos, ça la choque. Son pull est assorti à la couleur de la brique de l'immeuble. Je ne vais pas prendre en photo, mais j'aime beaucoup. Il n'y a rien à dire, c'est une toute petite rue mais c'est bruyant. Oh, une agence d'archi, de design. On dirait, en tout cas. Il y a pas mal d'agences. Le 11ème, on y arrive. Rue Clotilde de Vaux. J'arrive à l'EPHAD Mutualiste Bastille. (...) Je longe l'EPHAD. Je continue rue du Chemin Vert.

15min19sec

Un Franprix. (...) Coiffeur, magasin de chaussures, un Picard, un Office Dépôt pas loin. *silence, légère sirène de pompier au loin* (...) *passage de véhicules* Richard-Lenoir, je suis à Richard Lenoir. Ok. Je traverse le boulevard. J'arrive à l'Office Dépôt. Un Casino, une Maison de la Literie, un laboratoire d'analyse. Il y a un passage piéton, parfait, c'est ce que je voulais. *klaxon, passage de vélos, passages de voitures* Il y a des voitures. Bon. On passe d'un petit quartier avec des petites rues à des grandes séparations. Déjà il y a eu le boulevard Beaumarchais, je crois, qui séparait le 4ème du 11ème qui était assez lourd comme différence. Là, Richard-Lenoir, avec cette bande végétale au milieu, elle est énorme. Ça fait gros changement. Je pourrais passer du 11ème à un autre arrondissement ça

ne m'étonnerait pas. Mais je suis encore dans le 11ème. Je m'y enfonce. Rue du Chemin Vert. Je ne sais plus l'adresse de la librairie... Je ne sais pas du tout à qui demander parce que c'est des gros commerces. Casino, Franprix, Office Dépôt, tout ça. Ce ne sont pas des tout petits commerçants qui peuvent se connaître entre eux. Peut-être que c'est parce que je suis dans la transition. Peut-être que quand je serai davantage vers la librairie, j'imagine que là il y aura ces petits commerces mignons. Encore faut-il que je les trouve.

Après la traversée du boulevard Richard-Lenoir, l'apparition progressive de commerces indépendants et de lieux de sociabilité font signe d'une nouvelle « vie de quartier » avoisinante. Plus on s'enfonce dans cet est parisien, puis l'implantation choisie de la nouvelle librairie des Mots fait sens, jusqu'à la retrouver rue Sainte-Ambroise.

19min05sec

Rue Moufle. Un petit collage de Collages Féminicides sur les murs : l'accent asiatique n'existe pas, stop au racisme. Merci. Alors, un petit truc un peu bobo, What The Flower. Plant Shop. Je marche. Aujourd'hui. Ça a l'air bon ça. Cantine, coffee shop, brunch, fait-maison. Ça a l'air bobo, je vais aller voir. C'est blindé. C'est mignon. (Je leur ai demandé le chemin, mais la librairie leur était inconnue. Un des serveurs a regardé sur son téléphone malgré ma contrindication, et m'a dicté le chemin.)

23min00sec

Je revois des petits trucs bobos. Style des brunchs, les plantes de tout à l'heure, des petits restaurants. « Intersectionnalité » écrit sur les murs par Collages Féminicides encore. Boulevard Voltaire. *roues de skateboard ou de rollers* On avait dit rue Sainte-Ambroise, c'est là bas, c'est à gauche. Est-ce que je continue tout droit ? Non, je traverse d'abord. Boulevard Voltaire. Pareil, petit boulevard. Plus petit qu'en arrivant dans le 11, je crois. Les herbes hautes. (...) Le Pop Up. Petite cuisine. C'est mignon, cela dit. Bleu Simone. J'adore. Boutique associative de créateurs, créatrices. Oh j'adore. C'est tout mignon. *vent*

27min52sec

Il y a une librairie. Ça sent bon. École de commerce ESG. *talons sur les pavés* « Mon corps mes choix ». Encore un collage féminicide. Il y a plein de trucs mignons. Des petites terrasses en bois, des petits cafés. Ça redevient petite vie de quartier mignonne. Rue du Général Guilhem. C'est beau ça. Je ne sais pas comment ça s'appelle, il n'y a pas de nom. Ah mais si c'est écrit en gros. Well-Nest. Librairie Les Mots à la Bouche. Je l'ai ! D'accord. Elle est là, ok. Pourquoi pas. Mais à côté d'un gros immeuble de logements comme ça ? C'est très bizarre. Mais j'y suis. (...) A côté de la rue on a un barbier, évidemment. Deux / trois cafés bobos. Une terrasse à palette. On



Nouvelle devanture de la librairie. Photographie de l'auteur.
Octobre 2020.

s'inscrit vite fait dans le quartier. Par contre la rue est très passante. Ça peut être calme mais c'est pas dingo dingo. (...) Je monte un peu. Une mercerie, une laverie. Ça l'air un peu plus mignon. J'arrive rue Saint-Maur, et rue Saint-Maur, forcément... À mon avis c'est que je ne suis pas arrivé du bon côté. Ah bah voilà. Rue Saint-Maur, c'est mignon, très très mignon. Un petit café, un petit tabac. Ça fait beaucoup plus vie de quartier que l'autre donc c'est cool. Je prends quelques photos. Je retourne vers la librairie. J'entre.

D'un Marais super-gentrifié, la librairie Les Mots à la Bouche retrouve un nouveau corps vivant au sein des rues du 11^{ème} arrondissement, dans lequel elle s'inscrit bien plus naturellement qu'elle ne le faisait ces dernières années dans le Marais. Les restaurants, bars et cafés alentours ont accueilli à bras ouvert leur nouvelle voisine. Depuis son insertion, le commerce LGBTQI+ retrouve une clientèle queer fidèle au rendez-vous, qui pour une partie habitait même déjà le quartier. La librairie ne serait-elle pas en retard par rapport à des glissements déjà effectués ? En tout cas, une nouvelle clientèle s'installe aussi peu à peu. Des riverain·e·s, car les Mots veulent être aussi une librairie de quartier, mais aussi une jeune clientèle queer qui ne les connaissait pas car elle n'allait pas dans le Marais. Si le corps queer est désormais moins centralisé, son réseau d'interconnaissance continue lui de bien fonctionner.



PERTE D'UN CORPS EN LIGNE

En parallèle des dynamiques de gentrification du Marais, une autre dynamique peut être désignée comme responsable de la diminution du corps queer qui l'occupait. Dans son article « Portraits de gays en gentrificateurs », Laurent Sauvage s'interroge sur « *le rôle des réseaux sociaux, qui peuvent se substituer à certaines fonctions du quartier gay (comme lieu facilitant les rencontres)* »¹ et à raison. Internet, et notamment les réseaux sociaux, a joué un rôle majeur dans nos changements de comportements sociaux et donc dans nos rapports à la sociabilité. Internet a donné accès à tout, à tou-te-s. Utilisé de manière fluide et quotidienne par les jeunes générations mais pas que, il permet la diffusion globale des cultures subalternes² comme il permet de tisser des liens de sociabilité avec des personnes venant de l'autre bout du globe. Immédiatement approprié par une population queer, il favorise la création de milliers de *safe space* accessibles directement depuis un lit d'adolescent-e. En tant que jeune queer, l'accès à la rencontre d'autres jeunes queer restait très compliqué voire inexistant, particulièrement dans les territoires hors-métropoles, jusqu'à l'arrivée d'internet. Les réseaux sociaux Tumblr ou Twitter ont alors connu une « occupation en ligne » par des personnes LGBTQI+, surtout jeunes, en quête identitaire et de lien social. A priori, il a donc permis à toutes et à tous une sociabilité facilitée, qui plus est égale.

L'âge d'or d'un entre-soi en ligne dans les années 2010 a cependant été de courte durée, à cause d'un phénomène semblable à celui du Marais : sa popularisation, et donc sa capitalisation. Le grand public qui ne cherchait, lui, pas de refuge particulier sur internet s'est approprié ce territoire digital, pour le rendre tel que nous le connaissons aujourd'hui.

¹ SAUVAGE Laurent, « Portraits de gays en gentrificateurs », in *Métropolitiques*, 2015, p. 4 [en ligne]

² Le compte Instagram de l'association Pia Pia publie notamment chaque semaine des contenus relatifs à l'Histoire et la culture queer, sous des semaines thématiques spécifiques. Voir [instagram.com/piapia.asso.media](https://www.instagram.com/piapia.asso.media)

Comme le Marais, internet offrait des lieux *safe* pour une population hors-norme. Comme le Marais, internet était le lieu où des personnes homosexuelles, bisexuelles ou transgenres ont pu découvrir leur identité et rencontrer des personnes aux parcours similaires. Comme le Marais, internet recueillait une population mise à l'écart quand les moeurs n'étaient pas prêtes à le faire. Comme le Marais, internet mériterait d'être étudié telle une hétérotopie foucauldienne en ligne, tant il en partage tous les principes. Car comme le Marais, internet embrassait le queer pour lui permettre son expression. Mais comme le Marais, internet s'est vu perdre le corps queer qu'il recueillait. Ou plus exactement, le corps queer s'est retrouvé noyé dans un millier d'autres corps plongeant à leur tour dans la toile, l'invisibilisant.

En parallèle, la popularisation des réseaux sociaux parmi la population LGBTQI+ elle-même a enclenché un processus similaire que l'on retrouve au sein de l'occupation queer du Marais, pour ne pas encore dire qu'elle l'a renforcé : la mise en avant d'un mode de vie type, porté par des avatars idéalisés. L'arrivée d'Instagram et des applications de rencontres ont bouleversé nos manières de vivre, de voir, de capturer l'instant, d'anticiper l'instant, et donc de penser l'instant. Tel un prisme de vision fonctionnant à l'opposé du queer, elles ont apporté de nouvelles oeillères avec lesquelles observer les choses. Parmi les utilisateur-ice-s, une nouvelle soif de performance s'est installée, une nouvelle course à la conformité d'un modèle unique. Toujours dans l'idée de vouloir se rattacher à une norme, pour conforter son esprit et ne pas détonner, les réseaux sociaux sont de nouveaux outils qui permettent une expression de soi, certes encouragée, mais qui tend à la théâtralisation et à l'uniformisation. Instagram est en effet parmi les réseaux sociaux les plus néfastes pour la santé mentale³, favorisant l'expression de soi et le sentiment d'appartenance à une communauté, mais provoquant anxiété, dépression, solitude et une mauvaise perception de son corps. Toutefois, et

³ #StatusOnMind. *Social media and young people's mental health and wellbeing*, Royal Society for Public Health, mai 2017, <https://www.rsph.org.uk/static/uploaded/d125b27c-0b62-41c5-a2c0155a8887cd01.pdf>

en laissant le champ des études sur les réseaux sociaux et leurs effets sur notre corps et notre esprit de côté, c'est bien la mise en place d'un mode de vie queer en ligne qui questionne ici, et son avatar correspondant, car ils sont à l'origine d'un changement d'utilisation de l'espace et de la ville.

Les hommes homosexuels consomment le plus leur identité parmi la population LGBTQI+, comme nous l'avons vu. L'offre qui leur est proposée est en effet plus large que celle proposée à toutes les autres identités queer, et cette hiérarchie s'est propagée en ligne, pour offrir de nouveaux moyens de toujours plus consommer son identité. L'application de rencontre Grindr, la plus connue du réseau d'interconnaissance queer, permet la mise en réseau d'hommes homosexuels en soif de lien social, plus ou moins physique. Utilisé par les jeunes générations comme les plus vieilles, Grindr permet une consommation sexuelle facile, rapide, et près de chez soi, grâce à une interface indiquant la géolocalisation des utilisateurs connectés dans les alentours. Les critères de sélection peuvent être uniquement esthétiques, même parfois explicitement répertoriés dans le profil des concernés : « no fat », « no asian », « pas de folle », etc.



Biographie d'un utilisateur de Grindr, partagée par le compte Instagram @gros_vs_grindr. Capture d'écran. Décembre 2019.

Racisme, grossophobie ou homophobie intériorisée peuvent ainsi faire leur apparition. De ce fait, la compétition est rude, et une masculinité plus ou moins toxique peut surgir. Cet excès de masculinité et cet effacement des diversités, comme on le retrouve parfois dans le Marais, homogénéise les hommes utilisant l'application, qui cherchent alors à se rapprocher de certains canons de beauté, soit un modèle unique à atteindre. Ces canons esthétiques éloignant une certaine partie de la communauté homosexuelle du réseau mobile, une gentrification 2.0 serait-elle à prévoir ? Quoi qu'il en soit, l'application de rencontre a eu pour effet une modification de l'appréhension de l'espace, en plus de l'éloignement de la population homosexuelle masculine des lieux de sociabilité physique.

Directement depuis son domicile, confiné, le premier contact social entre deux utilisateurs de Grindr se fait via message privé, jusqu'à ce que l'un invite l'autre chez lui. « Tu bouges ou tu reçois ? », voilà qui pose habituellement le terrain. Une fois la localisation partagée, il ne suffit que d'un rapide aller-retour chez l'heureux élu pour se rencontrer et partager un moment de sociabilité. L'espace domestique devient ainsi le lieu de la sociabilité. La chambre devient la *back room*. Le privé devient public. Ce retournement de situation n'est pas inédit, et la fluidité avec laquelle le privé se convertit en public se retrouve foncièrement dans l'analyse de Playboy écrite par Paul B. Preciado, dans son livre *Pornotopie. Playboy et l'invention de la sexualité multimédia*, paru en 2011 aux éditions Flammarion, collection « Climats ». Le théoricien y présente comment « Playboy invente la première utopie érotique de l'ère de la communication de masse : un bordel multimédia »⁴. Inscrivant l'arrivée du magazine et de ses branches en plein essor des moyens de télécommunication, il décrit l'appartement type conceptualisé par Playboy pour capitaliser sur le plaisir masculin : le penthouse. Studio du célibataire divorcé, le penthouse masculinise la sphère domestique jusque là appropriée par les femmes, via des équipements à la pointe de la technologie, où la cuisine devient par

⁴ PRECIADO Paul B., *Pornotopie : Playboy et l'invention de la sexualité multimédia*, Paris, Flammarion, « Climats », 2011, quatrième de couverture

exemple le « *théâtre de la masculinité* »⁵. Origine de l'image du Don Juan des temps modernes ou du James Bond immaculé, le play-boy enchaîne les conquêtes dans un espace domestique immaculé à son tour, où il y travaille le reste du temps. Ergonomie, modularité et retournement sont les maîtres mots. En un tour de main, certains meubles sont rangés, d'autres apparaissent, pour jongler d'un type d'activité à l'autre (plaisir privé, travail public), et tous sont connectés. Car si le play-boy reste chez lui, il reste plus connecté que jamais avec le monde extérieur et la sphère publique. Ici, soit Hugh Hefner (fondateur de Playboy) soit Paul B. Preciado, est visionnaire. Anticipant l'arrivée d'internet, des smartphones, des réseaux sociaux, et même du télétravail à l'heure du Covid-19, les sphères privées et publiques sont aujourd'hui plus entremêlées qu'elles ne l'ont jamais été.

Là rentre en considération le mode de vie queer en ligne dont nous avons parlé précédemment. Tel un play-boy contemporain, l'homme homosexuel masculin enchaîne les conquêtes qu'il contacte depuis son lit grâce à la technologie contemporaine que sont les applications de rencontre, dans un espace privé qu'il met en scène sur les réseaux sociaux pour en doré l'image publique. Plus besoin de lieu de sociabilité réel, tout est accessible depuis son téléphone, et par extension chez soi. Une telle relation à l'espace change l'appréhension même de cet espace. L'espace public n'est d'une part plus utilisé que pour des déplacements, et l'espace privé d'autre part devient une scène où s'enchaînent les seconds rôles. Un décor spécifique doit alors être pensé pour de tels accueils, retournant la façon dont les espaces intérieurs sont eux-mêmes appréhendés. Caitlin Blanchfield et Farzin Lofti-Jam évoquent, dans un article intitulé « *The bedroom of things* » publié en 2017, la capacité qu'ont des objets de l'espace domestique à devenir eux-même queer⁶. Par leur retournement d'usage, leur façon d'être plus que ce qu'ils ne sont vraiment, c'est à dire utilisés d'une autre façon que leur utilité première, ils deviennent queer, dans le

⁵ *Ibid.* p. 96

⁶ BLANCHFIELD Caitlin et LOFTI-JAM Farzin, « The bedroom of things », in *Log* 41, 2017, p. 129-134

sens du subversif. Nous assistons alors dans la théâtralisation de nos espaces intérieurs à une *queerisation* de ceux-ci, qui servent un espace privé comme un espace public (la mise en scène de nos intérieurs sur les réseaux sociaux participant à leur *queerisation*). Pour approfondir les thématiques générales sur l'espace queer et l'architecture queer de manière plus globale, nous pourrions nous rediriger vers les travaux écrits de Maé Cordier-Jouanne et Jean Makhoulta.

La façon d'aborder et d'utiliser l'espace est également modifiée par les réseaux sociaux eux-mêmes. Parmi eux, Facebook indique les lieux des meilleurs soirées, Twitter est utilisé comme un blog pour faire part des lieux où un *safe space* est possible ou pas, et Instagram permet la géolocalisation de ses publications. De ce fait, tout un réseau d'interconnaissance queer se fait aujourd'hui grâce à ces plateformes sociales digitales. Il n'est donc plus question de traîner dans un quartier aux abords multicolores jusqu'à espérer trouver un établissement LGBTQI+ ouvert, mais de prendre son téléphone portable pour trouver l'endroit le plus partagé en story Instagram, parfois le plus en vogue, parfois celui que l'on pense nous correspondre le mieux. Il est ainsi question de l'accès à la localisation d'une occupation queer et du réseau que ces localisations forment au sein d'un espace digital, pérenne et éphémère à la fois. Cette hétérotopie digitale mériterait encore une fois une étude plus approfondie pour en déceler les us et coutumes, d'autant plus qu'elle touche une population bien plus large que la seule communauté LGBTQI+.

UNE SOCIABILITÉ À RÉINVENTER

Le Marais est ainsi déserté par des jeunes générations qui n'ont finalement même pas eu le temps de l'occuper, tant celui-ci perdait déjà son corps. Frédéric Nicod observe : « *les offres qui existaient avant dans le Marais étaient plus pour une clientèle vieillissante, donc la demande n'est plus là,*

elle disparaît. [...] Faut arrêter de pleurer sur le Marais. Ça n'existe plus. »⁷ La gentrification, les réseaux sociaux, et leur homogénéisation des modes de vie ont ainsi sonné le glas d'un Marais en phase de s'éteindre, s'il n'est pas déjà éteint. La question se pose alors : où sont-ils toustes désormais ? Car si les réseaux sociaux, recopiant peu à peu les méfaits du Marais, ne se substituent pas aux lieux de sociabilité physique, où est donc passé ce corps queer parisien ? Frédéric Nicod reconnaît des nouvelles générations toujours aussi gourmandes de sociabilité localisée ; nous allons donc partir à la recherche de certaines d'entre elles. Loin des normes cishétéronormatives, et loin des normes queer popularisées et capitalisées, nous allons aller à la rencontre des oublié·e·s de la communauté LGBTQI+.

⁷ Extrait d'entretien, février 2021

Interlude

monster's out



*I'd rather save my sanity
Than my money for entering the club
Cause dancing is not gonna cure me forever
And I don't want my pain back when the night's over*

*So you can all go to hell cause no one understands how I feel
And no one should really care cause if you don't know how to fight
You can't help me win*

*So why am I still envious ?
The short-term remedy doesn't work like a drug to me
So why am I still so jealous ?
I wanna know how it feels to sway your demons away*

*But I'm dealing with mines on my own right now in a long-lasting plan
And even if I start to feel what it's like to be safe and confident
I still feel like I am missing something out
And I wanna believe that I'll still have some time
To make my feet bleed till my monster's out*

*I've been looking at you all in the ballroom
Looking all like you've been there all your life
And even when I'm sweatier than those on the stage, I stand back
What does it take to be part of the team ?*

*I've started learning for the good of me, my sanity and I, it's alright
Cause I know it's not really silly to offset my sanity against that will of belonging*

*But why am I still envious ?
The short-term remedy doesn't work like a drug to me
So why am I still so jealous ?
I wanna know how it feels to sway your demons away*

*But I'm dealing with mine on my own right now in a way better plan
And even if I start to feel what it's like to be safe and confident
I still feel like I'm missing something out
And I wanna believe that I'll still have some time
To make my feet bleed till my monster's out*

*The difference between you and me
Is that I healed where you just filled a hole
But gimme the password, gimme the code
I gotta get in, I can't stand watching
Am I knocking at the wrong door ?*

*So why am I still envious ?
The short-term remedy doesn't work like a drug to me
So why am I still so jealous ?
I wanna know how it feels to sway your demons away*

*But I'm dealing with mine on my own right now in a way better plan
And even if I start to feel what it's like to be safe and confident
I still feel like I'm missing something out
And I wanna believe that I'll still have some time
To make my feet bleed till my monster's out*





PLUS DE FLUIDITÉ, MOINS D'EXCLUSION

« Le corps 'juste' qui occupe de plein droit l'espace public est le corps de l'homme blanc, occidental, jeune et sain : tous ceux qui sortent de ces paramètres sont d'emblée classés dans l'a-normalité. Ce processus se reflète sur l'organisation des espaces publics, en particulier urbains, qui deviennent le cadre d'une supposée 'normalité', c'est ainsi qu'un espace considéré comme 'neutre' devient extrêmement violent dès lors qu'il exclut les sujets 'anormaux'. »¹

RACHELE BORGHI

La partie invisibilisée de la communauté LGBTQI+ ne l'est pas par hasard. Le queer, s'il se situe dans l'anormalité, n'échappe pas aux dynamiques hiérarchiques en place dans la société de manière générale. Le sexisme et le racisme systémiques opèrent même au sein de la communauté LGBTQI+, en plus d'autres oppressions relatives au validisme² ou à la grossophobie. Après tout, les populations queer ne sont hors que d'une norme hétéronormative. Toute autre norme effective dans le système patriarcal et capitaliste qu'est le nôtre s'applique. Ainsi, ces normes sont mises à l'oeuvre pour mettre au second rang les populations LGBTQI+ les plus subalternes. Parmi ces subalternes des subalternes, nous retrouvons les corps non blancs, non masculins, non cisgenres, non

¹ BORGHI Rachele, « De l'espace genré à l'espace "queerisé". Quelques réflexions sur le concept de performance et sur son usage en géographie », in *Espaces et sociétés*, n°33, 2012, p. 109-116

² Forme de discrimination envers les personnes non valides.

valides, et aux revenus qui ne permettent pas la poursuite d'un « mode de vie gay » comme décrit dans les pages précédentes. Cette population invisibilisée au sein d'une communauté déjà invisibilisée pourrait correspondre à ce que Paul B. Preciado nomme les corps révolutionnaires³. Hors norme, ces corps sont politiques à leur insu. À l'instar du baiser homosexuel qui en prenant place dans l'espace public revendique quelque chose malgré lui, l'existence même de ces individus sur la scène publique est politique. Rejeté·e·s dans l'ombre, ils et elles doivent se battre deux fois plus pour prendre place dans un espace public aux normes définies. Et lorsqu'ils accèdent aux lieux de sociabilité LGBTQI+ de Paris, il n'est pas rare qu'ils puissent être témoins ou victimes d'actes sexistes, racistes ou transphobes. Si un tel climat se présente parfois, c'est que vivre une oppression spécifique n'agit pas forcément comme révélateur de toutes les autres oppressions existantes. De même, elle ne donne pas de joker. Par exemple, être homosexuel ne dédouane pas d'un comportement sexiste ou d'une négligence dans le recueil du consentement d'un partenaire. La notion de consentement au sein de la population LGBTQI+, en particulier chez les hommes homosexuels cisgenres, reste en effet bancal et est sujette à de nombreux tabous. Ce n'est que très récemment, en février 2021, qu'un mouvement #MeTooGay a vu le jour sur les réseaux sociaux, soit quatre ans après #MeToo. Si les témoignages sont situés dans l'espace privé comme public, la question au sein des « lieux gays » se pose depuis plus longtemps⁴. Les lendemains de certaines soirées queer parisiennes, il peut arriver de lire sur les réseaux sociaux divers récits de lieux n'inspirant rien de *safe*. Un homme en état d'ébriété qui en embrasse d'autres de force, ou un agent de sécurité qui mégenre des participant·e·s, il est difficile d'instaurer un climat de *safe space* dans certains lieux LGBTQI+, encore plus quand il s'agit d'une soirée organisée dans un lieu n'ayant pas de

³ Dans un séminaire organisé par Paul B. PRECIADO « Une nouvelle histoire de la sexualité », les 15-19 octobre 2020 au Centre Pompidou.

⁴ #MeToo : « Dans certains lieux gays, l'humanité peut être sordide et belle en même temps », Libération, Mathieu Nocent (auteur), 12 février 2018, https://www.liberation.fr/france/2018/02/12/metoo-dans-certains-lieux-gays-l-humanite-peut-etre-sordide-et-belle-en-meme-temps_1629223/?xtor=rss-450

relation avec la communauté queer (et où ce sont des prestataires extérieurs qui effectuent les services de surveillance). L'étiquetage de certains lieux, qui, sous couvert d'une occupation queer, capitalise sur ce terme pour attirer ladite population, ne garantit pas le climat non hostile et bienveillant pourtant recherché. De telles stratégies peuvent relever du pinkwashing : capitaliser sur une esthétique, car elle devient populaire et attractive, sans s'intéresser à la vérité des vécus des personnes sur lesquelles on capitalise. Voilà le danger d'esthétiser une identité. L'alternatif finit par recréer la norme.

DES LIEUX POUR DU LIEN

« Il ne faut pas qu'on construise sur des ruines, il faut construire autre chose, sur des choses vivantes, multiples. Pas que des mecs, mon Dieu ! La clientèle LGBT jeune de 18/30 ans veut ça, absolument. En soirée queer, il y a des hétéro, des gays, des trans, des drag, etc. Ils sont vachement plus exigeants en terme de musique aussi. C'est tout bénéf. »⁵

FRÉDÉRIC NICOD

« Les jeunes aiment bien se retrouver en bande et se mélangent. Homo, bi, pan, non-binaire, ils s'en foutent. »⁶

PANDORA

⁵ Extrait d'entretien, février 2021

⁶ Extrait d'entretien, novembre 2020

Les nouvelles sociabilités queer sont portées par des nouvelles générations qui souhaitent se mélanger davantage. Si l'entre-soi se fluidifie et s'ouvre, nous pourrions l'expliquer via les écrits de Donna Haraway : la seule question de l'identité ne suffit plus, car elle n'est pas à même de créer un corps suffisamment unifié. « *Il n'y a rien dans le fait d'être femme qui puisse créer un lien naturel entre les femmes.* »⁷ La définition de ces identités sociales et politiques (et non naturelles ou essentialistes) s'est imposée pour comprendre les cartes qu'un système patriarcal, capitaliste et colonial a mis dans les mains de tou-te-s. Une fois ces cartes lues et comprises, il faut maintenant jouer en équipe. « *Une autre possibilité de réponse à ces crises [d'identités politiques] s'est imposée : la coalition - l'affinité, plutôt que l'identité. [...] Cette nouvelle identité délimite un espace délibérément construit où pouvoir agir ne dépend d'aucune identification "naturelle", mais d'un*



Collage de l'association Les Dégommeuses. Photographie de l'association, récupérée sur <http://lesdegommeuses.org/pas-de-racisme-dans-nos-fiertés/>. Juin 2020.

⁷ HARAWAY Donna, *Manifeste cyborg et autres essais*, Paris, Exils éditeur, (anthologie établie par ALLARD Laurence, GARDEY Delphine, MAGNAN Nathalie), 2007, p. 39

désir de coalition, d'affinités, ou de parenté politique. »⁸ Ainsi, en s'alliant les un·e·s aux autres, les jeunes générations queer ne se soucient pas tant de l'identité de chacun·e que de comment la dépasser pour imposer sa place de subalterne (imposée par ladite identité) dans l'espace public.

Les sociabilités queer émergentes prennent pied à différentes échelles. Internet reste le lieu réunissant le plus de personnes queer en un seul endroit, servant de *safe space* en ligne mais aussi de vecteur territorial permettant la diffusion d'un réseau de lieux où aller se socialiser. Parmi eux, les soirées organisées dans des espaces plus ou moins bâtis peuvent réunir une partie de la population queer. Ces sociabilités queer se lient de plus en plus aux sociabilités « normales » d'une jeune génération qui, comme vu à l'instant, se retrouvent et se mélangent. Nombreux sont les collectifs organisateurs de soirées queer où l'offre s'enrichit par rapport à celle des bars du Marais, en proposant autre chose qu'une simple « *fête pure* »⁹ (même si elle fait toujours plaisir). En face d'une telle offre se trouve une génération plus exigeante souhaitant mettre la solidarité à l'épreuve de la fête. Cette solidarité passe d'abord par une diffusion de la culture queer riche et multiple, une promotion des artistes de la communauté LGBTQI+ et toute autre forme d'expression queer. Elle passe d'autre part par une « *montée du militantisme, [de] l'intersectionnalité¹⁰ [et des] solidarités entre les minorités* »¹¹ qui cherchent à lutter contre l'invisibilisation de cette population queer subalterne. Expositions éphémères, performances artistiques, décors peaufinés, tenues soignées, musiques sélectionnées, etc : les soirées queer redoublent d'efforts pour une population plus politisée, plus engagée, en soif de diversité culturelle et d'expressions variées. Ces soirées itinérantes marquent une occupation

⁸ *Ibid.* p. 39-40

⁹ Plus de bars, ni de fêtes : comment le Covid impacte-t-il la vie sociale des jeunes queers ?, Manifesto XXI, Luki Fair (autrice), 25 novembre 2020, <https://manifesto-21.com/covid-vie-sociale-queers/>

¹⁰ L'intersectionnalité désigne la combinaison de différentes discriminations vécues par une personne. L'approche intersectionnelle vise à penser simultanément ces oppressions pour mieux les combattre. Une femme noire transgenre, par exemple, subira un sexisme différent qu'une femme blanche cisgenre, car il sera couvert de racisme et de transphobie.

¹¹ *Ibid.*

queer plus dispersée, d'autant que les informations circulent majoritairement sur internet et les réseaux sociaux. La quête de lieu fixe serait-elle vaine ? Non, car il est bel et bien nécessaire de prendre appui sur la ville pour y faire valoir sa place de façon pérenne et visible. Avoir un repaire où se rencontrer, s'entraider, partager une culture, militer, festoyer ou aimer. Avoir un lieu où se retrouver : avoir un lieu pour créer du lien.



« BONJOUR M'SIEURS DAMES ! »

Parmi les quelques lieux fixes de sociabilité queer de Paris, partons dans le 11^{ème} arrondissement, où se situent d'une part le bar de Frédéric Nicod, le M'sieurs Dames, et d'autre part un bar queer culturel et militant : le Bonjour Madame.

« Quand tu as une identité queer, tu te sens souvent un peu seul-e dans ta vie parce que tu es une minorité, statistiquement. Tu as ce truc de ne pas parler. Même si toi tu es out, c'est pas évident que tout le monde le soit autour de toi. Je pense donc que le lien social physique est important parce qu'il te permet de rencontrer des gens en vrai, d'avoir des discussions en physique avec des gens qui te ressemblent. Ça fait du bien. Tu te sens moins queer, dans le vrai sens du mot, le sens premier, justement. C'est super important. »¹

HÉLÈNE JENNY

Entre Bastille et Nation, au centre de la rue de Montreuil, l'oeil averti s'attardera sur une devanture bleue minuit et sur les quelques mots inscrits sur la toile beige des stores de sa terrasse « bonjour madame · BOIRE · MANGER · DÉBATTRE · DÉSENNUYER · DÉCOUVRIR ». Une fois la curiosité éveillée, et en se rapprochant davantage, il sera possible de lire la banderole accrochée sur la partie haute de la porte d'entrée vitrée,

¹ Extrait d'entretien avec Hélène Jenny, une des gérantes du Bonjour Madame, janvier 2021

prévenant de la qualité du lieu : « ICI LIEU BIENVEILLANT ». Sous cette formule frôlant le mètre cinquante de largeur, des précisions : « pas de comportements et propos sexistes, racistes, putophobes, transphobes, homophobes, lesbophobes, validistes, islamophobes, antisémites et oppressifs ». Le décor est planté. Derrières ces mots se cache le projet de trois jeunes femmes, toutes amies et anciennes collègues de bureau. Géré par Karen Mounier et Hélène Jenny, accompagnées par leur amie Esther,



Devanture du Bonjour Madame. Photographie de l'auteur. Décembre 2020.

cet ancien bar à vin et restaurant s'est transformé en « *bar militant féministe intersectionnel queer* »² en mars 2019. Depuis, il fait office de bar dans lequel s'organisent des événements culturels et/ou militants. Exposition éphémère d'associations féministes, marché artisanal queer, drag show mettant en avant les femmes et les personnes non-binaires qui font du drag, rendez-vous mensuel autour de la transidentité avec Lexie³, rencontre littéraire avec Françoise Vergès, le lieu s'est très vite imposé comme une étoile de la scène queer diurne et nocturne.

² Description de la biographie du compte Instagram du Bonjour Madame. Voir [instagram.com/bonjourmadame.paris](https://www.instagram.com/bonjourmadame.paris).

³ Lexie est une femme transgenre réunissant une communauté de plus de 50 000 abonné-e-s sur Instagram, et notamment autrice du livre *Une histoire de genres. Guide pour comprendre et défendre les transidentités* publié chez Marabout.



Porte d'entrée du Bonjour Madame. Photographie de l'auteur. Décembre 2020.

Un peu plus au nord, avenue Parmentier, à quelques blocs seulement des Mots à la Bouche, se trouve un autre bar à la devanture plus modeste mais à la décoration soigneusement léchée : le M'sieurs Dames. Ici, un monochrome bleu outremer imprègne les murs et le plafond et s'étend jusqu'aux chaises, importées de Barcelone. Quelques surfaces et portes réveillent le lieu de leur rose bonbon. Habillé par Jérôme Galvin, céramiste, le comptoir du bar aux motifs fleuris prend place perpendiculairement à l'entrée, au centre de l'espace. Derrière, un mur d'étagères en bois clair garde les bouteilles de vin et les verres à pied aussi bien que la caisse enregistreuse. Soigné, le meuble fait face au mur opposé qui, lui, accueille un panneau du même bois naturel, où sont accrochées quelques oeuvres des artistes ayant exposé dans le bar. Car ici aussi, les évènements sont nombreux et s'enchaînent, depuis l'ouverture de



Intérieur du M'sieurs Dames. Photographie du M'sieurs Dames, postée sur la page Google du bar. Février 2017.

l'établissement début 2017. Dans ce « *bar pour personnes de bonne compagnie* » où « *les messieurs qui aiment les messieurs, les dames qui aiment les dames, mais surtout tou-te-s les autres* »⁴ sont bienvenu·e·s, Frédéric Nicod a su créer avec l'aide de Laura et Éric un lieu de sociabilité pour personnes queer à l'ambiance « *ultra familiale* »⁵.

Ces deux bars, l'un porté par un gérant d'une cinquantaine d'année, l'autre par deux gérantes d'une petite trentaine d'année chacune, sont deux exemples des nouvelles sociabilités queer parisiennes en lieu fixe. Bien qu'ils ne se connaissent pas, ils partagent de nombreux points communs parmi lesquels figurent une richesse des évènements proposés, une bienveillance imprégnée dans les murs et incarnée par les commerçant·e·s, une clientèle aux profils variés, ou encore une utilisation fluide des espaces. Ce qui saute le plus aux yeux reste évidemment le nom de ces deux établissements. *M'sieurs Dames. Bonjour Madame*. L'envie de questionner et de jouer avec la notion de genre social n'est pas inconsciente, mais elle peut s'accompagner d'une volonté claire et visible d'inclure tout le monde et surtout les femmes, loin des habituels bars aux normes implicitement excluantes. Du côté du *M'sieurs Dames*, il est question de montrer que « *tout le monde est bienvenu à partir du moment où c'est dans le respect* »⁶. Au *Bonjour Madame*, plusieurs raisons pour un tel nom. Une première symbolique : « *avant c'était un lieu de mecs et on voulait marquer que maintenant c'était un lieu de meufs.* »⁷ Soit une question de « *poser [ses] affaires sur le table* », en écho à la deuxième raison, qui fut l'importance de l'emploi du terme « *madame* » et non de « *mademoiselle* » comme elles peuvent être encore appelées malgré leur volonté. Enfin et surtout, il y avait de la part des gérantes une envie de faire réfléchir, à même la rue, un public qui ne subit aucune discrimination liée au genre :

⁴ Description du compte Facebook du *M'sieurs Dames*. Voir [facebook.com/BarMsieursDames](https://www.facebook.com/BarMsieursDames).

⁵ Extrait d'entretien, février 2021

⁶ *Ibid.*

⁷ Extrait d'entretien, janvier 2021

« Les personnes qui ne sont pas des madames et qui n'ont jamais été appelées comme ça passent devant [le bar] et font pendant une micro-seconde l'expérience de ce que c'est d'être une minorité. Il y a beaucoup beaucoup beaucoup de personnes qui nous demandent "ah mais du coup c'est que pour les madames ?". Au début on disait "bien sûr que non", on était pédagogues. Maintenant j'en peux plus. Quand t'es un bar qui s'appelle "Chez Michel" tu penses qu'il n'y a que des Michel qui peuvent rentrer ? Les gens nous demandent ça beaucoup, tout le temps, tous les jours, depuis toujours. Toute génération, tout genre, ça devient super récurrent. Maintenant, quand les gens demandent "mais du coup les mecs peuvent venir ?" on dit "oui, sauf ceux qui posent la question". C'est notre réponse type. »⁸

HÉLÈNE JENNY

UN SAFE SPACE PROGRESSIF

Si une simple sémantique pose débat dès l'espace de la rue, la description sur la banderole des comportements à ne pas avoir au sein du bar éveille aussi les esprits : « C'est très rigolo quand t'es ici et que tu vois les réactions des passants qui lisent [la banderole]. T'as différentes typologies. Il y en a qui prennent leur téléphone et qui prennent en photo, tu sens qu'ils envoient "meuf, j'ai vu un truc trop cool !", ça c'est trop drôle. Il y en a qui toquent et qui font "excusez-moi c'est quoi en fait ici ?". Il y en a qui se marrent. Il y en a qui lèvent les yeux au ciel. Il y en a qui toquent à la porte et qui font "excusez-moi, ça veut dire quoi validiste ?" »⁹ Au delà de faire réagir les passant·e·s extérieur·e·s, il est

⁸ Extrait d'entretien, janvier 2021

⁹ Ibid.

surtout question d'effectuer un « *premier filtre* »¹⁰ au sein de la clientèle pour instaurer un *safe space* à part entière. Depuis l'installation de cette banderole, les gérantes n'ont plus qu'à dire aux oppresseurs potentiels : « *C'est un espace qui est censé être accueillant. Les règles elles sont marquées sur la porte, si tu veux pas les respecter : dehors* »¹¹. Ces règles inscrites à même la façade font partie des dispositifs spatiaux mis en oeuvre pour permettre de pérenniser une ambiance non hostile et inclusive. Car si l'entre-soi des événements militants, associatifs ou queer permet temporairement une certaine aisance, il était nécessaire pour les créatrices du Bonjour Madame que celle-ci infuse l'espace quotidiennement : « *On s'est rendu compte que quand il y avait des événements, c'était clair qu'on était un lieu queer, déconstruit, etc. Mais en journée, l'après-midi, ou avec un café le mardi soir, c'est pas évident, et on voulait que ce soit clair tout le temps, que les règles soient respectées tout le temps.* » En plus de ces règles, la longue façade vitrée longeant la rue de Montreuil est à son tour ponctuée d'autres éléments faisant écho à leur volonté d'être un bar ouvert à tou-te-s, mais aussi d'être un bar culturel et militant. Sont ainsi visibles : une affiche des « 100 dates qui construisent nos luttes féministes aujourd'hui », deux pancartes d'une ancienne manifestation soutenant les droits des personnes transgenres, ou encore le nom du compte Instagram d'une artiste, écrit à même la vitre. Généralement, ce sont les client-e-s qui amènent ces visuels/ajouts et les gérantes qui proposent de les afficher. Cette utilisation de la façade permet de faire signal d'une certaine ouverture d'esprit et d'une éducation sur certains sujets, et donc d'une possible atmosphère *safe* à l'intérieur du bar.

L'instauration d'un *safe space* au sein des deux bars est essentielle. Au M'sieurs Dames comme au Bonjour Madame, les gérant-e-s doivent donc s'occuper de « *faire la police* »¹². Frédéric développe : « *Je voulais vraiment que les filles aient un lieu safe. S'il y a des hétéros, je vais dire direct aux mecs de ne pas toucher aux meufs* » tandis que Hélène ajoute : « *On a pas envie*

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.*



Fond de salle du Bonjour Madame. Marché de Noël éphémère pendant la période de fermeture des bars (à cause du Covid-19). Photographie de l'auteur. Décembre 2020.



Vue intérieure depuis le fond de salle du Bonjour Madame. Marché de Noël éphémère pendant la période de fermeture des bars (à cause du Covid-19). Photographie de l'auteur. Décembre 2020.

que ce soit un espace mal vécu par certaines personnes, ça me ferait trop mal au coeur. » La garantie d'une telle bienveillance est indispensable à un lieu de sociabilité queer s'il veut voir son occupation véritablement queer. Les informations circulant vite au sein du réseau d'interconnaissance des établissements queer, notamment grâce aux réseaux sociaux, un étiquetage se pose très vite sur ce type de lieu. Étiquetage qui fait aussi partie de la réception du lieu au sein du grand public. En effet, dès l'ouverture du Bonjour Madame, et alors que les gérantes communiquaient en n'utilisant pour description que « bar culturel tenu par deux féministes intersectionnelles », la clientèle qui avait déjà pu passer la porte commençait à parler de « bar lesbien » ou de « bar queer ». L'appropriation par une population queer et l'instauration d'un *safe space* se sont alors faites naturellement, notamment grâce à leurs nombreux événements, sans poser l'étiquette « queer » ou « safe » de prime abord comme cela peut être le cas pour certaines soirées misant sur une esthétique *mainstream*. Hélène le souligne très bien, en plus de son inquiétude : « *On a eu très peur de s'approprier quelque chose qu'on n'était pas. Comme parfois dans les films ou les séries, où t'as des personnes qui font croire [qu'elles sont queer] pour rentrer dans un club, et c'est horrible parce que c'est une vie. C'est pas un costume que tu peux endosser et mettre sur ta peau. C'est une vie.* » La gérante souligne cependant la nécessité de laisser prendre son envol à une création qui, aujourd'hui, la dépasse : « *Il y a la socialisation primaire, qui est la nôtre, celle qu'on donne. Puis il y a la socialisation secondaire : toutes les personnes qui passent la porte, qui viennent faire quelque chose ici, boire un verre, peu importe, construisent le lieu autant que nous. Comme un enfant qui n'est pas éduqué que par ses parents, mais aussi par ses profs, par la télé, par les médias, par les séries. Donc forcément, le lieu, il est pas que nous.* » La population queer s'est si bien et si vite appropriée les locaux du Bonjour Madame que, désormais, le bar se décrit comme « bar culturel militant féministe intersectionnel queer » sans aucune gêne. L'occupation du lieu en a fait son identification, pas l'inverse.

DIVERISTÉ ET FLUIDITÉ

La clientèle du Bonjour Madame se compose d'une population militante, d'une population queer, d'habitué-e-s qui gardent leurs habitudes là bas, ou encore des proches des gérantes qui ne sont pas particulièrement engagé-e-s ou familiarisé-e-s avec la culture queer. Si l'occupation diffère selon les événements, il arrive cependant que toutes ces populations mixtes se mélangent sur une même temporalité : « *Souvent, quand on ferme mais qu'on reste encore un petit peu, c'est marrant car ça ressemble à ce genre de fin de soirée chelou chez toi où t'as des gens improbables ensemble : une personne de la scène militante, une star Instagram, ce genre de personne que t'avais même pas imaginé revoir il y a 5 ans, la meuf hyper sympa qui bosse une rue plus loin, etc. Et tu vois que ça fonctionne très bien. T'as vraiment ce mix des populations.* »¹³ Cette diversité se retrouve au M'sieur Dames où « *tout le monde se mélange avec respect* »¹⁴, même si la clientèle reste majoritairement LGBTQI+ et regroupe une scène plutôt associative (de personnes transgenres, de travailleur-euse-s du sexe, de personnes séropositives, de collectifs sportifs). Frédéric parle d'une « *clientèle marginalisée* ». Les prix de ses boissons sont peu chers pour permettre à une population queer et précaire de pouvoir tout de même se sociabiliser et ne pas s'isoler davantage. Ici, le gérant voulait s'éloigner de la « *diversité zéro dans la représentation* » de certains bars du Marais où l'expression individuelle est moins permise, et permettre un lieu « *vraiment léger, [sans] masculinité toxique dont on a marre* ». Pari gagné car, aujourd'hui, « *un réseau vertueux s'est créé* » et « *plus de la moitié de la clientèle ne va que au M'sieur Dames* » grâce à l'ambiance « *particulièrement bienveillante* » qui y règne¹⁵.

Si une telle clientèle bienveillante et fidèle a pu prendre possession de chacun de ces deux lieux, la richesse des évènements qui y sont proposés y sont pour quelque chose. Au M'sieur Dames, il est possible

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Extrait d'entretien avec Frédéric Nicod, février 2021

¹⁵ *Ibid.*

en quelques jours d'affilée de jouer au loto, chanter au karaoké, se faire lire l'avenir, assister à un show de drag queen, demander des conseils sur sa sexualité, boire des shots, rencontrer l'amour, et découvrir des associations engagées. Au Bonjour Madame, de participer à un atelier broderie, d'assister à une conférence d'une autrice féministe, de jouer à un quiz sur l'actualité et la musique, de boire un verre post-manifestation avec les membres d'un collectif militant, de dessiner des modèles vivants, et de participer à un vernissage d'exposition. Une offre si diverse et si dense est explicitée de la même façon par Frédéric et Hélène. La gérante explique : « *Nous, on aimait bien aller à une conf super intéressante le lundi après-midi, quitte à pas tout comprendre, et le jeudi soir danser jusqu'au bout de la nuit sur Beyoncé. On s'est dit très vite : on est certainement pas les seules.* » Si Frédéric utilise à peu près le même exemple en remplaçant Beyoncé par Dalida, les deux évoquent un désir commun : « *On a créé le bar où on aurait aimé aller.* » Cette nouvelle typologie de lieu, où se superposent et s'enchaînent toute une série d'événements divers, n'est pas sans rappeler une nouvelle fois les hétérotopies de Michel Foucault : « *L'hétérotopie a le pouvoir de juxtaposer en un seul lieu réel plusieurs espaces, plusieurs emplacements qui sont en eux-mêmes incompatibles.* »¹⁶

L'incompatibilité des événements fait que l'espace et l'agencement intérieur des deux bars sont amenés à bouger, à ne pas rester statique. Au Bonjour Madame, par exemple, les tables en chêne brut et aux pieds en fonte sont retournées et posées les unes sur les autres puis collées au mur pour gagner de la place au centre, ou stockées dans l'ancienne cuisine qui n'est plus utilisée. Ce mobilier n'est pas des plus adéquats mais avait le mérite d'être là quand les gérantes ont récupéré le bar, et « *c'est déjà bien pratique* », même si leur envie de base était d'avoir « *un mobilier super mobile, qui se plie et tout, pour modifier le lieu en deux secondes* »¹⁷. Une estrade a également été ajoutée au fond de la salle pour les

¹⁶ FOUCAULT Michel, « Des espaces autres » (1967), in *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, 1984

¹⁷ Extrait d'entretien avec Hélène Jenny, janvier 2021

musicien-ne-s lors des soirées, et ne bouge pas. Le grand comptoir du bar peint du même bleu que la devanture est lui aussi statique et s'impose fièrement dès l'entrée. Le reste du temps, l'intérieur est digne d'un chaleureux café parisien : parquet au sol, murs et poteaux en pierre, chaises et luminaires dépareillé-e-s. Des petits dispositifs propres à l'atmosphère féministe du bar ont été ajoutés et peuvent soit faire sourire (via l'ardoise indiquant les noms révisés des cocktails : le « balance ti punch », le « sorojito », le « gin tonique le patriarcat ») soit éduquer (via la



Panier de protections menstruelles dans les toilettes.
Photographie de l'auteur. Décembre 2020.

« féministhèque » qui fonctionne comme une petite bibliothèque où l'on peut emprunter et lire des livres féministes) soit rendre service à une partie de la clientèle (via le petit panier de protections menstruelles mises à disposition dans les toilettes). Ces quelques détails, comme la mise en place au M'sieurs Dames d'accès aménagés pour les personnes à mobilité réduite, participent à la fabrique d'un lieu où tout le monde peut se sentir bienvenu.

HOSPITALITÉ QUEER

Cette ambiance bienveillante, comme une bulle dans la ville où l'on sait que l'on sera écouté-e et accueilli-e à bras ouverts, vaut au

Bonjour Madame des visites inopinées. Il est en effet arrivé que des personnes victimes de violences conjugales viennent au bar pour demander du secours ou des conseils, car elles voient le bar comme un « lieu où tu espères ne pas être jugé-e » et où « a priori, les gens vont être de ton côté »¹⁸. Si les créatrices du bar savent vers qui les diriger grâce au réseau qu'elles ont pu créer, elles soulignent la gravité de ce que cela implique : « Les gens ont raison de venir ici, il faut qu'ils le fassent, il n'y pas de problème ! Mais moi ça m'énerve. Ça m'énerve que ce soit nous qui réceptionnons ça. Tu vas dans un bar, quoi... » Ce rôle de refuge n'est qu'une des nombreuses casquettes que le Bonjour Madame doit désormais porter, comme celle de pédagogue et d'éducateur. De par l'organisation de tous leurs événements militants et culturels, le lieu est parfois perçu comme un centre de ressources et d'informations. Certain·e·s client·e·s viennent par exemple discuter au comptoir en disant s'interroger sur leur identité de genre, ou en démarrant des débats autour de sujets qui leurs sont nouveaux. Plus qu'un bar, le Bonjour Madame est devenu très vite bien plus. C'est la raison pour laquelle à l'heure du Covid-19, le soutien de la clientèle s'est immédiatement fait ressentir : « On a eu beaucoup de messages disant "s'il vous plaît, restez ouverts, surtout nous lâchez pas", et cette phrase "ne nous lâchez pas" c'est super fort. C'est wow, ok, on a un truc entre les mains. » Ce type de lieu étant si rare et si important pour une communauté queer en quête de repère/repaire de sociabilité, le soutien massif ne vient pas pas sans sa dose de responsabilité. « C'est trop beau, je suis trop contente, et en même temps je flippe trop parce que je sens que c'est super précieux pour d'autres personnes, et il faut que ça le reste. C'est pas juste notre projet. C'est aussi un lieu pour d'autres. C'est là où tu te dis que t'as une responsabilité hyper forte et c'est vachement précieux. Faut pas lâcher. »¹⁹

L'hospitalité dont font preuve le M'sieurs Dames et le Bonjour Madame rejoint à plus grand échelle celle du 11^{ème} arrondissement. Les deux bars se sont très bien inscrits dans le quartier, de même manière que

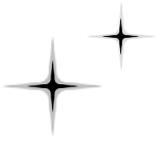
¹⁸ Ibid.

¹⁹ Ibid.

les Mots à la Bouche. L'arrivée de ces derniers en 2019 a d'ailleurs permis, selon Frédéric, de « légitimer » la présence de son bar dans le 11^{ème}. Le gérant parle aussi du nombre important de personnes gays et lesbiennes qui semblent habiter dans cet est parisien, en observant que « *de plus en plus d'homos s'installent dans le quartier* ». Cependant, Frédéric Nicod est catégorique : « *Je ne veux pas entendre "le 11ème, c'est le nouveau Marais", surtout pas !* » Sa vision, comme nous venons de le voir, est en effet bien loin des méandres maraisiens. Laurent Sauvage parlerait alors de « *territoires "post-gays" (Ghaziani, 2014) [qui autoriseraient] une mixité qui rend de plus en plus poreuses les frontières entre espaces gays et non gays* »²⁰. Loin de l'homogénéité, de la disneylandisation et du seul divertissement, les établissements queer du 11^{ème} arrondissement proposent mixité, authenticité, partage de culture et solidarité.

Ces nouveaux lieux de sociabilité queer permettent aux corps révolutionnaires (Preciado) d'obtenir leur place dans la ville et d'imposer leur légitimité, de sortir de l'ombre et d'illuminer la ville d'un rayonnement queer. Si de tels lieux offrent à une partie invisibilisée de la communauté LGBTQI+ un refuge où se retrouver et donc parler, rencontrer, débattre, découvrir, festoyer ou lutter, il existe une autre partie de la population queer qui peine à trouver le moyen de se socialiser hors d'une telle intensité sociale.

²⁰ SAUVAGE Laurent, « Portraits de gays en gentrificateurs », in *Métropolitiques*, 2015 [en ligne]



PLUS DE DOUCEUR, MOINS DE CÉLÉBRATION

Se socialiser quand on fait partie de la communauté LGBTQI+ implique souvent fête, musique, danse, foule, sueur, alcool, voire drogue et sexe. La sociabilité queer passe en effet majoritairement par une idée de « débauche », comme une sorte de relâchement et d'exutoire, au sein du monde de la nuit. La célébration nocturne ou la résistance par la fête, voilà qui est propre à la culture queer de par l'histoire de ces luttes. Se retrouver entre personnes hors normes signifiait se cacher pour porter fièrement sa différence dans l'entre-soi, et célébrer toutes les identités se tenant hors d'une cishétéronormativité. Des *ball room* de New-York aux bars gays du Marais en passant par les soirées queer du 11ème, la plupart des occasions de sociabilité entre personnes LGBTQI+ impliquent alors de faire certains pas pour sortir de son isolement solitaire privé et entrer dans une sphère « communautaire » publique. Dans ces hétérotopies foucaaldiennes où « un système d'ouverture et de fermeture [...] les isole et les rend pénétrables », « on ne peut entrer qu'avec une certaine permission et une fois qu'on a accompli un certain nombre de gestes »¹. L'accès à une telle sociabilité nécessite en effet de traverser plusieurs filets, aux mailles plus ou moins larges, identifiables plus ou moins facilement.

La nuit, d'abord, n'est pas un territoire facile d'accès. Véritable frontière, elle n'est pas apprivoisée par toutes et tous de façon égale. De la même manière que Marie Gilow et Pierre Lannoy ont parlé de l'anxiété urbaine de certaines femmes bruxelloises², Catherine Deschamps parle, elle, d'un « droit à la nuit qui n'est pas également partagé ». Cette nuit, poursuit-elle, « incarne l'imaginaire du danger et ontologise divers sentiments

¹ FOUCAULT Michel, « Des espaces autres » (1967), in *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, 1984

² GILOW Marie et LANNOY Pierre, « L'anxiété urbaine et ses espaces. Expériences de femmes bruxelloises », in *Les Annales de la recherche urbaine*, n°112, 2017, Le genre urbain

d'appartenances sociales »³. Oser s'aventurer dans ce territoire nocturne nécessite ainsi une vigilance accrue et un certain courage pour les minorités de genre et les minorités sexuelles qui, en s'exposant, se vulnérabilisent, comme nous l'avons étudié dans une des parties précédentes. Une fois les portes du monde de la nuit entrouvertes, les mailles se resserrent et, paradoxalement, deviennent beaucoup moins visibles.

*« Comme une frontière, la nuit a permis d'abriter les groupes stigmatisés et de mettre en avant de nouveaux comportements. Cependant, au fil du temps, elle a développé sa propre légitimité, ses propres ordres et ses propres normes. »*⁴

LAURENT GAISSAD

Nous avons déjà pu balayer l'étendue des normes présentes au sein du « mode de vie gay ». Telle consommation à avoir, tel bar à fréquenter, tel comportement à adopter, ou tel physique à entretenir pour recevoir « cho now ? »⁵ sur Grindr, toute une partie de la population masculine homosexuelle s'est enfermée dans un entre-soi en y fixant ses propres codes d'entrée et de sortie. De manière inconsciente ou non, elle a exclu toute autre forme d'altérité, maquillant parfois un racisme, une grossophobie ou même une homophobie intériorisée sous la notion de

³ DESCHAMPS Catherine, « Discrimination, genre et espaces public parisiens. L'effet pervers est pavé de bonne intentions » in *Journal des anthropologues*, n°150-151, 2017, p. 197-216

⁴ [traduction libre] « *As a frontier, night also seemed to shelter stigmatized groups and promote new behavioural patterns. However, over time, it developed its own specific legitimacy, orders, and norms* » in « GAISSAD Laurent, « The moral territory: sexual frontiers and identities in urban/rural historiography », in *Frontiers and identities: cities in regions and nations*, KLUSÁKOVÁ Lud'a et TEULIÈRES Laure (sous la direction de), Pise, Plus-Pisa University Press, 2008, p. 33-48

⁵ Soit « chaud maintenant ? », la formule est utilisée pour proposer une relation sexuelle dans l'instant.

préférences⁶. Si cette exclusion est accrue sur les réseaux sociaux et notamment les applications de rencontre, elle prend aussi place de façon plus implicite dans un monde de la nuit et de la fête où les sociabilités se font IRL (*In Real Life*). Quand lesdites « préférences » ne sont pas expressément inscrites dans une description de profil en ligne, des détournements de regards et de dos suffisent à comprendre. D'un territoire nocturne propice à l'inclusion, une partie de celui-ci a été récupéré par des populations excluantes aux normes bien fixées, laissant les autres formes du queer sur le bas côté.

Au delà des mailles d'un filet posé par une certaine population, le monde de la fête est bien plus vaste et diversifié. Nombreuses sont les soirées à l'ouverture d'esprit illimitée et à l'encouragement des expressions individuelles. Seulement voilà : l'heure est à la fête. Comme nous le disions un peu plus haut, fête est souvent synonyme d'abondance, et d'expériences sensorielles plus ou moins intenses. Au sein de la communauté queer, la consommation sexuelle et la consommation de stupéfiants ne sont pas des choses rares, et naviguent dans l'exubérance des moments de fête⁷. Les personnes LGBTQI+ sont ainsi incitées à faire le grand plongeon dans le fameux « milieu » pour pouvoir tirer profit de toute la sociabilité qu'il offre. Comme une injonction à l'intensité⁸, accentuée par les réseaux sociaux et l'étalage massif des péripéties nocturnes, la sociabilité queer se veut extravertie. Une telle norme de la fête incite certain·e·s à pousser leurs propres limites, pour ne pas se sentir davantage queer, au sens premier. En parallèle, une mauvaise pratique des

⁶ À noter que cette partie invisibilisée de la population LGBTQI+ est en train de réaffirmer peu à peu sa place au sein de la communauté, notamment via l'usage de l'espace public : « *Ce qui s'est passé à la Gay Pride de Paris en juin est intéressant : en tête du cortège, refusant un défilé récupéré commercialement, de nombreuses personnes ont affiché leurs corps divers, migrants, racisés, marqués par des expériences de classes sociales différentes. Cela montre que les choses bougent.* » in Laurent Gaissad : « *La drague et la sexualité gays sont masculines avant d'être homos* », Libération, Thibaut Sardier (auteur), 3 août 2018, https://www.liberation.fr/debats/2018/08/03/laurent-gaissad-la-drague-et-la-sexualite-gays-sont-masculines-avant-d-etre-homos_1670688/

⁷ Voir GAISSAD Laurent, « La Démence ou la dépense ? Le circuit festif gay entre consommation et consommation », in *Ethnologie Française*, vol. 43, 2013, p. 409-416 [en ligne]

⁸ Voir GARCIA Tristan, *La vie intense. Une obsession moderne*, Paris, Autrement, 2016

codes de la fête peut détonner au sein d'un réseau d'interconnaissance queer qui décèle et repère vite les déviant·e·s. Nous parlions dans une des premières parties du mémoire des bienfaits de se retrouver entre-soi dans des établissements queer, en disant : « À cet instant précis, aucune norme venant de l'extérieur n'avait l'air d'exister, aucun comportement jugé déviant en public ne l'était *a priori* ici. » Nous n'étions pas totalement exacts car nous n'évoquions pas les normes de la fête et de la nuit pourtant déjà mises en place. L'hors norme était devenu la nouvelle norme, la déviance s'était normalisée dans un nouveau code moral relatif à ce monde de la nuit (Goffman). Accéder à un tel milieu queer implique donc de savoir comment devoir *bien* y rentrer, car même en y entrant physiquement, on peut s'y sentir totalement absent. « *Il y a [des hétérotopies] qui [...] cachent de curieuses exclusions; tout le monde peut entrer dans ces emplacements hétérotopiques, mais, à vrai dire, ce n'est qu'une illusion : on croit pénétrer et on est, par le fait même qu'on entre, exclu.* »⁹

Pour d'autres, l'éventualité de se joindre à la fête n'est même pas envisageable. Ce trop-plein social et sensoriel peut être vécu violemment par certaines personnes LGBTQI+, et exclut directement celles qui présentent des troubles mentaux et/ou physiques rendant l'expérience de la fête laborieuse voire impossible (personnes à mobilité réduite, personnes atteintes de troubles du spectre autistique¹⁰, etc). Tout le monde n'est pas fait pour les lumières artificielles stroboscopiques, les basses répétitives des enceintes, les foules mouvantes et désinhibées, ou les odeurs du poppers¹¹ mélangées à celles de mauvaises bières. La culture queer de la fête et de la nuit ne correspond donc pas à toute la population LGBTQI+. Soit parce qu'elle est difficilement accessible, soit parce qu'elle recrée des normes excluantes, soit juste car être homosexuel·le ou bisexuel·le ou transgenre ne signifie pas automatiquement aimer danser

⁹ FOUCAULT Michel, *op. cit.*

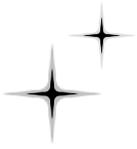
¹⁰ Pour plus d'informations sur le lien entre queer et autisme, écouter le podcast « Culture Q #1 : Etre autiste & Queer » de Lubna LE BAIL et Isabelle MORNAT du collectif Barbi(e)turix, disponible sur <https://soundcloud.com/barbieturix/culture-q-1-autisme-queer>

¹¹ Vasodilatateur inhalé de façon récréative qui provoque une brève euphorie et/ou relaxation.

toute la nuit maquillé·e de paillettes. Les plus introverti·e·s ne trouveront pas leur compte dans l'offre proposée par le monde de la fête. Pour toute cette population queer cependant en soif de lien social, il existe parmi les lieux de sociabilité queer des espaces où la possibilité de se retrouver dans un espace *safe* en entre-soi se fait loin de l'obscurité, de la musique et de la foule. Si le Bonjour Madame peut endosser ce rôle en journée, il en est un autre de taille plus modeste spécifiquement dédié aux personnes queer introverties. Brillant dans le 2ème arrondissement, partons à La Constellation.



Broderie encadrée sur un mur de La Constellation. Photographie de l'auteur. Octobre 2020.



« WHERE DO THE QUIET QUEERS GO ? »

Ici, il nous faudra chuchoter. Lumière blanche diffuse et douce, murs et plafonds peints en blanc, comptoir rectangulaire en contreplaqué clair, chaises d'école et tables aux bords arrondis, bienvenue à La Constellation. Salon de thé ouvert en juillet 2020, il se situe rue Dussoubs, dans le 2ème arrondissement de Paris, et « *se veut avant tout un lieu de convivialité LGBTQI+ »*¹. La définition qu'il se donne sur son site internet est suffisamment fidèle à la réalité pour être rapportée : « *Unique à Paris, La Constellation propose une alternative aux bars : un espace où l'on s'entend et où l'on s'écoute, un endroit où l'on n'a pas peur d'être soi et où les générations se mélangent.* » Résumant les envies de bienveillance, de *safe space*, de mixité et de calme d'une partie de la population queer, ce bar qui ne vend pas d'alcool donne le ton juste. Modestement mais fièrement, le lieu émergeant s'est créé une place pérenne au sein du réseau d'interconnaissance du milieu queer de la capitale. Déjà en contact établi avec le Bonjour Madame (11ème) et la Mutinerie (3ème), La Constellation rejoint celle des lieux de la sociabilité LGBTQI+ parisienne.

13h58 J'arrive devant la Constellation et ne vois qu'une personne assise dedans. Je rentre. On me dit de me laver les mains. Quelques « merch »² sont à disposition. Je prends une carte « Paye Moi » de @tapotepute et un café. Le vendeur/serveur/barman/caissier est grand, jeune (20/22 ans), peau noire claire.

¹ Site internet de La Constellation, <https://laconstellation.paris>

² Pour « merchandising », désigne les produits dérivés.

14h02 Une femme entre en même temps que moi avec une valise. Son amie arrive. Elles hésitent avec les quiches. L'une d'elle demande si elle peut prendre juste la salade. Elle prend finalement un jus de pomme. Les deux femmes ont 40 ans passé. Les deux sont blanches.

14h05 Deux autres femmes sont arrivées. L'une est blanche et l'autre est noire. Elles doivent avoir 25/30 ans.

14h07 Les femmes qui parlent chuchotent.

14h08 Trois jeunes femmes (~ 20 ans) arrivent. L'une est anglophone et les deux autres non. Elles parlent anglais toutes les 3.

14h09 Une femme arrive du sous-sol avec les deux assiettes de quiche pommes de terre courgettes. Ça ne sent pas vraiment. Comme si les odeurs aussi se devaient d'être discrètes.³

(...)

Une cliente demande à boire. « *Si vous comprenez pas ce que je dis n'hésitez pas à me demander de répéter !* » Elle a l'air anxieuse. Elle travaille dans la salle derrière avec son ordi. Elle est jeune (20/25 ans).⁴

³ Extrait de notes de terrain, octobre 2020

⁴ Extrait de notes de terrain, un autre jour d'octobre 2020

Vouloir du calme ou être introverti·e ne signifie pas vouloir s’abstenir de toute sociabilité. À La Constellation, la clientèle peut choisir de se poser à une table en solitaire, mais elle peut aussi venir à plusieurs. Le cas échéant, les discussions se feront à voix plutôt basse et ne briseront pas l’atmosphère tranquille qui imprègne le lieu. Seul·e·s les commerçant·e·s adoptent un ton plus habituel lorsqu’iels brisent le silence pour parler entre elleux ou avec des client·e·s. Ici, tout s’entend. Le lieu ne diffuse pas de musique, et le volume des espaces est restreint. Deux petites pièces composent le lieu en rez-de-chaussée ainsi qu’une autre en sous-sol. En entrant, quatre petites tables carrées aux bords arrondis sont disposées dans la moitié gauche de l’espace. Posés sur un parquet foncé, leurs pieds noirs centraux supportent des plateaux aux bords bleus outremer et au revêtement proche d’un Terrazzo blanc pailleté de gris. Deux vieilles chaises d’école entourent chacune de ces tables. Dans la moitié droite du salon de thé, un long comptoir rectangulaire en contreplaqué clair se divise en deux pour laisser la place au service du jour par le ou la commerçant·e. La première division du comptoir propose divers produits à acheter (cartes, tasses, crayons, carnets) et un accès en libre service aux couverts et à l’eau. Dans ses compartiments intérieurs, du stock visible. La seconde division, quant à elle, sert à la préparation des boissons. Derrière, quelques étagères et un panneau en liège qui indique les horaires et événements à venir.

Sur le mur de gauche, un projet d’un·e étudiant·e non binaire (they/iel) en L1 à l’école Estienne. Iel donne la parole à des personnes LGBTQI+ qui racontent, format A4 accroché à la punaise ou encadré en blanc pour certains, leurs histoires et témoignages quant à leurs vécus sur le fait d’être queer (non binaire, asexuel) et autiste. Papier blanc sur armature

blanche sur mur peint en blanc, ça fait beaucoup de blanc. C'est très pur.⁵

La blancheur est partout mais n'est pas éclatante. Les murs, les armatures d'accrochage, le plafond et les poutres sont tou-te-s peint-e-s du même blanc uniforme, et confèrent au lieu une temporalité ralentie. On y est apaisé-e, détendu-e. Nul besoin, dans une telle scénographie, d'user intensément de ses sens et sa cognition pour mettre des mots sur ce que l'on perçoit ou pour en apprécier l'esthétique. Les lignes sont droites, les mobiliers sont simples et déjà vus, les textures paraissent douces, les teintes restreintes (blanc dominant, bois en deuxième temps, puis des touches de bleu), et la lumière blanche est diffuse. La seule texture sortant du lot nous rappelle que le lieu se trouve dans un vieil immeuble parisien : celle des poutres en bois massif, que l'on devine sous les couches de



Intérieur de La Constellation. Photographie de l'auteur. Octobre 2020.

⁵ Extrait de notes de terrain, octobre 2020

peintures blanches. Ce blanc se poursuit dans la seconde salle du rez-de-chaussée qui se tient dans la continuité de la première, un peu plus enfoncée dans l'immeuble et donc un peu plus éloignée de la rue.

Avant de partir je suis allé aux toilettes, et suis donc passé par la petite salle de travail. Elle est toute petite, la moitié de la première salle. Il y a deux étagères avec quelques livres (des essais, des romans, en français et en anglais, voire en espagnol aussi je crois) puis une longue table en bois où 3 personnes peuvent travailler de chaque côté, à peu près. Il y a un mini frigo. On dirait un peu un studio d'étudiant·e avec les deux étagères à moitié remplies. Il y a un panneau avec des annonces qu'on peut déposer. Toutes sont posées par des jeunes personnes queer, trans, non-binaires : « cherche gens pour faire un groupe de musique » ; « pour monter Hamilton en changeant les genres des rôles » ; « cherche coloc » ; voire même juste « cherche des personnes trans sur Rennes et Nancy ». La personne présente depuis le début dans la première salle travaille sûrement ici, elle a déposé sa nourriture dans le mini frigo de la salle de travail.

(...)

14h25 Les deux femmes arrivées au début sont parties.

14h30 Une femme arrive. « *Ça va ? Ça fait une semaine, depuis l'évènement !* » Elle ne parle pas très bien français. Elle tutoie le barman. Iels rigolent.

14h33 Elle revient des toilettes. « *En fait je vais rester dedans, je pensais qu'il n'y avait pas de voiture...* » On est dans une rue très peu passante en piéton·ne et voiture, mais un seul passage dérange quand même, apparemment. Elle a dû choisir ce lieu vraiment pour son calme.⁶

Venir se poser à La Constellation pour prendre un café ou pour travailler n'est pas un choix dû à la flânerie. Situé dans une ruelle très peu passante, le salon de thé se situe le plus éloigné possible des rues les plus empruntées des alentours, soit à équidistance de la rue Étienne Marcel et de la rue Réaumur. Au nord-ouest d'un Marais voisin et dans un coeur parisien historique, sa centralité est un atout non négligeable pour attirer une population queer venant de tout horizon. Dans un quartier si animé, La Constellation a su trouver l'emplacement idéal pour l'offre qu'elle propose. La rue Dussoubs, étroite, n'est pas beaucoup empruntée, mais est facilement accessible. Pour celles et ceux qui ne sont pas dérangé·e·s par les flux potentiels, et si la météo le permet, trois tables et six chaises sont disposées devant la façade vitrée de la devanture bleue outremer (le bleu a définitivement du succès chez les queer). Cette dernière est discrète, aucun affichage particulier mis à part le nom du salon. Le sigle LGBTQI+ va bientôt y faire son apparition « *bien visiblement* »⁷.

⁶ *Ibid.*

⁷ D'après un post Instagram du 10 février 2020 de @la_constellation_paris.

Les seuls bruits que j'entends sont : des touches de clavier, des couverts, la ventilation, un portable qui se pose sur une table, une voiture qui passe de temps en temps, des bruits de pas.⁸

Si l'atmosphère reste calme et discrète, c'est aussi grâce au choix de ne pas diffuser de musique. Une pause auditive est la bienvenue lorsqu'on la compare aux bruits quotidiens de la ville. Entre la rue Montorgueil et la rue Dussoubs, déjà, un premier decrescendo auditif se fait à mesure que l'on s'éloigne de la première. Il en va de même lorsqu'on arrive de la rue Réaumur au nord ou de la rue Saint-Denis à l'est. Une fois installé·e à La Constellation, les bruits de la ville sont tous oubliés pour laisser place à de nouvelles perceptions plus fines. Ce silence, ce calme, est une des volontés premières de Laureline Levy, gérante et créatrice du salon de thé LGBTQI+. Dans un article des Inrockuptibles de juillet 2020, elle expliquait « *[s'être] surtout inspirée du modèle de Cuties, un coffee shop LGBTQ+ de Los Angeles, qui se veut accessible aux personnes neuroatypiques, en situation de handicap ou souhaitant rester sobres, dans une ambiance bienveillante, loin des espaces hétéro-cis normatifs.* »⁹ Cette accessibilité est ainsi mise en avant sur le site internet de La Constellation, où toute une page partage les dimensions des accès et des recoins du lieu, des vidéos documentant l'accès aux rampes PMR mises en place, ou encore des informations sur la luminosité et le niveau sonore dans les pièces du salon de thé. Prendre soin de tou-te-s via des dispositifs spatiaux inclusifs dont l'existence est indiquée et précisée sur internet : voilà une représentation de la bienveillance queer d'aujourd'hui.

⁸ Extrait de notes de terrain, octobre 2020

⁹ *La Constellation, ou le parti d'un bar queer sans alcool*, Les Inrockuptibles, Anne-Marie Kraus (autrice), 2 juillet 2020, <https://www.lesinrocks.com/2020/07/02/style/style/la-constellation-ou-le-pari-dun-bar-queer-sans-alcool/>

Parfois en partenariat avec Pia Pia, l'association queer dont le média partage culture et histoires queer sur Instagram, le café de la rue Dussoubs organise plusieurs événements par mois pour créer des moments de sociabilité. Des ateliers créatifs peuvent avoir lieu, comme des ateliers broderies qui ont continué en ligne pendant le deuxième confinement d'octobre, des tables rondes, ou même des séances de film. Des collectifs et associations peuvent également venir se retrouver à La Constellation pour leurs réunions, gratuitement. Ces événements se déroulent pour la plupart dans la salle du bas, à côté de la cuisine. C'est derrière la première division du comptoir qu'un escalier aux marches en bois descend vers un sous-sol tout aussi lumineux que l'étage du dessus. Ici, une demi-douzaine de tables et le double d'assises prennent place sous une voûte totalement blanche, de laquelle est suspendue une quinzaine de boules lumineuses. Telle de micro-soleils froids, les luminaires diffusent



Sous-sol de La Constellation. Photographie de l'auteur. Octobre 2020.

dans la pièce une lumière douce et homogène. Au fond, la moitié du mur - en quart de cercle - est peinte du fameux bleu outremer, ou devrions-nous dire bleu galaxie. Deux fauteuils chinés et quelques fleurs séchées colorées ravivent la pièce et lui donnent vie. C'est en remontant au rez-de-chaussée qu'on remarquera le dernier détail coloré du salon de thé : les contremarches aux couleurs de l'arc-en-ciel.



Escalier de La Constellation. Photographie de l'auteur. Octobre 2020.

Une sociabilité queer peut bel et bien exister différemment et se réalise ici dans un lieu où il est possible de participer à des ateliers en groupe en sous-sol ou d'organiser son premier rendez-vous en amoureux-euses autour d'un chocolat chaud vegan, le tout dans un espace qui nous veut du bien. La Constellation est de ces lieux où l'heure n'est pas à la fête et à l'intensité, mais au calme et à la douceur. Il est possible de s'y rendre pour lire un livre, bavarder, travailler, prendre un café, ou juste se reposer, le tout dans un cadre *safe* et bienveillant. Dans un queer hors norme où l'intensité prédomine, La Constellation propose une alternative douce, tout aussi queer. Michel Foucault dirait alors : « *Dans une société où le loisir est la règle, l'oisiveté forme une sorte de déviation.* »¹⁰ Il y aura ainsi toujours dans le queer une façon de l'être encore plus.

¹⁰ FOUCAULT Michel, « Des espaces autres » (1967), in *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, 1984



CONCLUSION

La sociabilité queer que propose Paris peut être perçue comme un système solaire en mouvement constant. En quarante ans, le Marais qui offrait refuge et famille alternative à une partie restreinte de la population LGBTQI+ s'est aussi vite essoufflé qu'il ne s'était allumé. Les établissements gays ont vu leur prospérité récupérée à des fins commerciales et politiques, jusqu'à finalement perdre leur statut d'hors norme et être occupés par une population consommant son identité. Les corps queer qui faisaient briller les pavés du Marais sont dorénavant et à leur insu au service d'un essor économique de la ville de Paris. La déviance s'étant normalisée à mesure que les mentalités ont évolué, le vrai queer, lui, s'est disséminé. Fuyant un soleil nocturne offrant tout de même encore refuge à une certaine population LGBTQI+, les autres membres de la communauté ont trouvé leurs repaires là où ils et elles le pouvaient. L'arrivée en parallèle d'internet et des réseaux sociaux a permis le glissement d'une partie de ces corps - les plus jeunes notamment - vers un espace public en ligne. Celui-ci offre, certes, des alternatives inédites à la sociabilité queer, mais permet de lire la ville et de l'appréhender de façon tout aussi neuve.

« Je pense que l'architecture a toujours 10 ou 20 ans de retard en termes de réflexion sur la manière de traduire les innovations - comme les applications de rencontre - en quelque chose qui peut être approprié et utilisé par les structures de pouvoir. »¹

AARON BETSKY

¹ [traduction libre] « I think that architecture is always 10 or 20 years behind in terms of thinking about how to translate innovations like apps into something that can be appropriated and used by power structures. » KOLB Jaffer et BETSKY Aaron, « The end of queer space ? », in *Log 41*, 2017, p. 85-88

Jouant le rôle de vecteurs territoriaux, les réseaux sociaux ont modifié les manières de se déplacer. Plus besoin de passages piétons aux couleurs de l'arc-en-ciel pour espérer pouvoir rencontrer des personnes qui nous sont semblables, il suffit d'allumer nos téléphones pour se promener entre les ruelles de Grindr ou les vitrines d'Instagram. Entremêlant espace privé et espace public, les sociabilités queer sont possibles à même son canapé. « *Si les lieux (bars, clubs, saunas, lieux de cruising) étaient autrefois ce qui produisait la scène LGBTQ, c'est désormais l'auto-construction des individus - à travers sa modification et sa diffusion en ligne - qui définit la gayness.* »² Nous faisons face à un changement épistémologique sur la manière d'aborder le queer lui-même. Les corps deviennent centraux et sont ceux autour desquels naviguent les sociabilités LGBTQI+. Est queer un comportement, une manière d'être, d'agir, ou de se mettre en scène et de se communiquer soi-même sur les réseaux sociaux. Est queer un corps, ou un regroupement de corps.

En effet, le lien physique n'est pas mort pour autant, bien au contraire. Si Internet est un outil, il sert notamment à tisser les fils d'un réseau d'interconnaissance du milieu queer de Paris. Créant une constellation de lieux pérennes ou éphémères généralement *safe* où se retrouver entre individus hors norme, Internet permet l'essor de ces nouvelles étoiles de la scène queer parisienne. Regroupant des communautés en entre-soi et parfois en non-mixité si l'heure est au militantisme, la gestion de ces lieux par des personnes faisant elles-mêmes parties d'une coalition queer est essentielle pour être gage d'une bienveillance hors norme. « *Souvent, les populations ressemblent aux personnes qui sont derrière le bar.* »³ L'illumination de nouvelles occupations queer est ainsi permise par ces hommes, ces femmes et ces autres personnes qui

² [traduction libre] « *If places (bars, clubs, saunas, cruising spots) used to be what produced LGBTQ scenes, it is now the self-construction of subjects - through online editing and circulation - that defines gayness.* » JAQUE Andrés, « Grindr archiurbanism », in *Log 41*, 2017, p. 75-84

³ Extrait d'entretien avec Hélène Jenny, janvier 2021

offrent la scène de l'énonciation⁴ à une population en quête de droit à paraître. L'invisibilisation n'est plus à l'ordre du jour et le militantisme et la lutte remplacent l'unique consommation. Comme une Histoire qui se répète, les héroïne-s sont cette-fois ci les oublié-e-s de la cause LGBTQI+ dont la place publique est en cours d'acquisition.

« Si le principe du queer a toujours été de recycler la culture, et que la culture code soudainement les aspects du queer lui-même, le queer se répète-t-il alors ? Se réitère-t-il ? D'une certaine manière, le queer se recycle lui-même. »⁵

JAFFER KOLB

Le queer, bien que sa culture ait été popularisée et capitalisée, et que la communauté qu'il désigne sort progressivement de l'ombre, sert encore d'outil. Comme un prisme de vision, il nous a servi ici à voir la ville et la lire d'une manière autre. Il peut cependant être utilisé pour lire et concevoir l'architecture elle-même, en remettant en cause les codes habituels et observant d'un point de vue critique sa propre pratique. Joel Sanders, architecte, parle de cette lunette queer : *« Les typologies ont tendance à perpétuer le statu quo, mais les architectes et les usagèr-e-s peuvent contester ces normes et les idéologies qui leurs sont associées par l'appropriation et la révision. »⁶* Le queer prend place peu à peu dans les écoles d'architecture pour

⁴ Formule empruntée à Paul B. PRECIADO dans le séminaire « Une nouvelle histoire de la sexualité », les 15-19 octobre 2020 au Centre Pompidou.

⁵ [traduction libre] « *If one project of queerness has always been to recycle culture, and culture suddenly codes aspects of queerness itself, does queerness then become iterative ? Reflexive ? In a way, queerness is starting to look at itself* » KOLB Jaffer et BETSKY Aaron, « The end of queer space ? », in *Log 41*, 2017, p. 85-88

⁶ [traduction libre] « *Typologies tend to perpetuate the status quo, but architects and users can contest these norms and their attending ideologies through appropriation and revision.* » SANDERS Joel, « From Stud to Stalled! Architecture in transition », in *Log 41*, 2017, p. 145-154

concevoir d'une manière autre, pour concevoir en prenant soin et pour concevoir en s'auto-critiquant, pour ne jamais se satisfaire d'un modèle préétabli. Au delà du queer, la simple question du genre est prise en considération au niveau mondial dans certain·e·s agences, écoles, architectes, étudiant·e·s, associations, ou collectifs. Des mémoires sont écrits⁷, des revues sont publiées⁸, des collectifs et associations sont créé·e·s⁹, des intensifs ont lieu dans les écoles d'architecture¹⁰, bref : la question est contemporaine et mérite d'être étudiée. Le queer est par exemple au centre de mon travail de PFE à venir, utilisé comme prisme pour analyser la ville et penser le projet de manière adaptée et inclusive. Il a déjà servi pour observer la violence psychosensorielle de mon site de projet, et - dans la continuité de La Constellation - servira comme guide pour concevoir une architecture prenant soin des usagè·e·s aux sensibilités les plus élevées.

Aujourd'hui, le queer occupe les lieux que nous avons vu tout au long de ce travail par la population qu'il représente. Cette dernière étant de moins en moins identifiée comme hors norme et prenant de plus en plus place dans la ville, nous pouvons nous poser les questions suivantes : si ces nouveaux lieux queer servent à la communauté LGBTQI+ en partie à se retrouver entre-soi pour se découvrir soi-même et militer pour ses droits, qu'en sera-t-il à terme ? Quand les luttes n'auront plus lieu d'être ? Quand être LGBTQI+ ne sera plus synonyme de queer, au sens premier, et quand toutes les identités de genres et d'orientations sexuelles seront sur

⁷ MAKHLOUTA Jean, *Queeriser l'espace domestique à l'ère numérique*, Mémoire, ENSA Paris Malaquais, 2020 ; CORDIER-JOUANNE Maé, *Queer(ing) architecture : de l'espace queer à la queerisation de l'espace*, PFE, ENSA Paris Malaquais, 2019 ; KERVILLA Camille, *Sex in the city. Le queer en architecture comme outil de déconstruction des systèmes normatifs dans les sociétés édifiées*, Mémoire, Université catholique de Louvain, 2020

⁸ DADOUR Stéphanie (sous la direction de), *Re-vue Malaquais n°6 : « Des féminismes en architecture »*, Ensa Paris-Malaquais, Beaux-Arts de Paris, 2020

⁹ Notamment DRAG lab qui est un groupe de l'EPFL promouvant la parité et la diversité en école d'architecture, ou Claming*Spaces qui est un collectif indépendant féministe intersectionnel d'architecture et d'aménagement du territoire

¹⁰ Un intensif intitulé « Révéler le genre dans l'espace - L'architecture à l'épreuve du féminisme et de la théorie queer » a eu lieu à l'ENSA Paris Malaquais en 2020.

un pied d'égalité ? Selon Aaron Betsky, architecte et auteur de *Queer Space* en 1997, ces espaces queers sont voués à disparaître : « *Je pense que beaucoup de ces autres espaces, les espaces de l'altérité, les lieux physiques où les hommes et les femmes queer devaient aller pour se définir, ne sont plus nécessaires désormais.* »¹¹ Pessimiste ou optimiste - cela dépend de votre façon de voir les choses - il est tout de même aujourd'hui encore compliqué de sortir de la solitude en tant que personne LGBTQI+, et l'égalité sociale n'est pas encore acquise. Pour avoir l'opportunité de rencontrer d'autres personnes hors de la cishétéronormativité, des lieux physiques dans la ville sont essentiels pour sentir que l'on est accepté-e et accueilli-e dans celle-ci. Plus encore, pour sentir que l'on est reconnu-e et que notre émancipation n'est pas négligé-e ou négligeable. Par exemple, j'ai eu la chance d'avoir pu trouver les lieux où mon émancipation était réalisable, et de goûter à une sociabilité qui me correspondait. J'ai intégré non sans mal un milieu qui répondait à mes attentes et qui m'acceptait, parce que je lui ressemblais et cochais les bonnes cases. Ce n'est cependant pas le cas de tou-te-s, car beaucoup n'ont pas accès à de tels endroits où rencontrer des personnes qui leurs sont semblables. Et même lorsque cela est possible, nous avons vu qu'il est parfois difficile de se sentir vraiment à sa place. Il est compliqué de se construire en tant que personne LGBTQI+ et de savoir qui on est, qui on aime, avec qui on se sent bien, à quelle fréquence, etc, mais il est d'autant plus compliqué de se poser ces questions quand on ne sait tout simplement pas où aller se les poser ou même si ce où existe réellement.

¹¹ [traduction libre] « *My sense is a lot of these other spaces, the spaces of otherness, the physical places where queer men and women had to go to define themselves, aren't necessary anymore.* » KOLB Jaffer et BETSKY Aaron, « The end of queer space ? », in *Log* 41, 2017, p. 85-88



ANNEXES



MARCHE URBAINE : LES MOTS À LA BOUCHE

Retranscription complète de la marche urbaine effectuée en octobre 2020, partant de l'ancienne localisation de la librairie Les Mots à la Bouche dans le Marais jusqu'à leur nouvelle adresse dans le 11ème arrondissement.

Départ : 6 rue Sainte-Croix de la Bretonnerie 75004

Arrivée : 37 rue Sainte-Ambroise, 75011

Le texte en **gras** indique la temporalité de la marche ; le texte en noir correspond à l'enregistrement retranscrit à l'écrit ; le texte en *italique* correspond aux conversations avec les personnes croisées ou à celles juste entendues durant la marche ; le texte en **gris** a été ajouté *a posteriori* pour contextualiser les propos recueillis ; le texte *gris* entre * correspond aux bruits entendus.

00min00sec

J'entre dans le magasin en face de l'ancienne adresse de la librairie, rue Sainte-Croix de la Bretonnerie.

« - (*moi*) *Bonjour, est-ce que vous sauriez où est passée la librairie Les Mots à la Bouche qui était en face ?*

- (*commerçante*) *Ça fait trop longtemps !*

- *Oui je sais, mais je ne sais plus où elle a déménagé...*

- *C'est dans le 11ème arrondissement.*

- *Ok. Merci. »*

Ok on va au 11ème. Je passe rue vieille du Temple. Rue des Rosiers ? Allez, c'est mignon. Je n'ai même pas demandé à Dr. Martens. J'aurais dû. Je passe entre deux femmes qui discutent entre elles, l'une d'une fenêtre d'immeuble, l'autre dans la rue.

« ... si t'es confinée tu vas rester là bas ?

- J'en ai rien à foutre, je sortirai quand même ! »

Il y a de l'ambiance dans les rosiers. Ma méthode : je pars de l'ancienne librairie, j'essaie d'aller à la nouvelle juste en demandant à des gens. La boutique en face de l'ancienne, une boutique de chemise, m'a dit « dans le 11ème », donc une fois que je serai dans le 11ème, je demanderai à quelqu'un d'autre. *vent* *roulettes sur les pavés* Je ne sais pas à qui. Je ne sais pas s'il y a aussi une vie de quartier ou pas, là bas. Je ne me rends pas compte si d'autres commerces sauront où est la librairie vu qu'elle vient de s'implanter.

03min08sec

Ça va être sympa. C'est grand le 11ème, quand même. Google disait 26 minutes à pied je crois. Je suis parti à midi pile, on verra à quelle heure j'arrive. On va remonter par là, tiens. Mes seuls repères sont : j'avais regardé, une

fois, l'itinéraire entre l'ancienne adresse et la nouvelle, donc je visualise un peu le trajet, avec le Nord au Nord... en 2D.... Evidemment sur place, c'est différent, mais je sais lire un plan, ça devrait aller. C'est beau ça. Ça aussi. C'est beau le Marais. Rue Pavée. Je suis rue pavée, dans le 4ème, toujours. Je longe... les archives, je pense ? Je lis « Bibliothèque Historique de la Ville de Paris » Oui c'est les archives, si je dis pas de bêtise (... et si). Je vais arriver rue des Francs Bourgeois, que je traverse ou pas, je ne sais pas. Musée Carnavalet. Place des Vosges. Je vois un panneau, je vais le prendre en photo. Voilà. Je suis rue des Francs Bourgeois. Ah c'était le musée Carnavalet, je pensais que c'était les archives. (toujours faux...)

05min09sec

vent J'aurai dû parlé à plus de gens, demandé à tout le monde. Et voir sur tous les commerces, combien savent où est la nouvelle librairie. Savoir si elle leur manque. La nostalgie qu'ils et elles ont. En tout cas forcément Dr. Martens s'inscrit bien, il n'y a que des boutiques de fringues, de marques. C'est un peu triste mais il y a toujours quelques mini commerces - très petits. Vers la librairie que j'avais vu, Chez Nos Amis, ou Chez les Bons Amis... le Rendez-Vous des Amis, c'est mignon. Ça a l'air d'être un vieux truc. J'ai vu deux / trois autres librairies. Ça a

l'air d'être que la littérature qui survit là dedans. Le reste, je ne suis pas convaincu.

06min21sec

Où est-ce que j'arrive ? *bruit de travaux style scierie* J'arrive à un croisement. Rue de Turenne. *bruit de klaxon* Traversons rue de Turenne. Je suis toujours le 4ème arrondissement. Est-ce que je continue tout droit ? Oui, allez. 3ème, merde, qu'est ce que j'ai fait ? *rire* Merde, c'est plus haut du coup ? Ah, je vois un arrêt de bus. Je regarde. Bastille... Je suis paumé. Ok je vais tout droit puis après je remonterai un peu. Je suis dans le 3, ça ne va pas du tout.

07min22sec

Ah mais je suis place des Vosges, qu'est ce que je fous place des Vosges ? Très beau cela dit cette place des Vosges. Lucani ? Luciani ? il n'y a qu'un « c ». C'est beau. Je ne parle pas italien. Salon de thé. Soupe à l'oignon à dix euros cinquante. On sait où on est.

« - (voix au loin) *Biquette ? Biquette !* »

Biquette... Les gens me font tellement rire. C'est mignon ça, un petit truc de jus, bio. Ok, on traverse rue de Bearn. *vent*

08min22sec

Ecole des Francs Bourgeois. *vent* Rue du Foin, c'est la première fois que je vois cette rue. *silence* Je monte tout en haut de la rue de Bea.. ah non je vais traverser là c'est mignon. Je traverse rue Roger Verlomme. Où est ce que je suis là ? C'est mignon, ça doit coûter cher ici. Mais bon il n'y a pas grand chose. Enfin si, mais j'ai pas vu un Franprix depuis que je suis parti. Rondes et comptines, trop mignon.

09min59sec

Harley Davidson. *aboitement* Je suis actuellement rue des Tournelles. Et je monte. Je suis dans le 3ème, toujours. Je suis déjà allé par là... Y'a pas un centre d'analyse médical ? Qu'est ce que c'est ce truc ? Qu'est ce que c'est que ça ? C'est tellement beau. C'est tellement propre surtout, c'est rare. Qu'est ce que c'est... Allée Arnaud Beltrame. On dirait un centre de police, de pompier, ou une résidence privée mais stylée. Non, il y a l'air d'avoir des boutiques et on peut traverser, c'est une cour publique. C'est très beau. Rue Saint-Gilles, ça me dit un truc.

10min44sec

passage de moto Ok, ça monte, je monte. Tournelles / Saint-Gilles. *passage de voitures crescendo* Je traverse et je demande à

quelqu'un parce qu'après je suis paumé. Dès que je suis dans le 11ème, j'y suis pas encore. Mais je pense que si je traverse... quand je traverse je passe dans le 11ème. Je suis boulevard Beaumarchais, oui c'est ça. Allez ! Chemin Vert, ok, je suis à Chemin Vert. Voilà. Maintenant il faut que je trouve la librairie. Mais bon je vais pas demander à LCL... *sirène de police et passage de voitures* Oh c'est bruyant olala. Alors par contre la transition Marais - 11ème est badass. Tu es dans une toute petite rue trop mignonne et là boom, vingt mètres, boulevard Beaumarchais, et clac. Le bruit, le passage, les gens, pire que Rivoli.

11min58sec

Je traverse. J'ai mis mon premier pied dans le 11ème, super. Où je vais ? Est-ce que je vais plus bas ou plus haut ? Plus bas ça me paraît plus mignon. Je sais pas du tout si la librairie est plus haute ou pas. Je sais pas du tout où je vais... Allez je continue à monter un peu le boulevard. Je suis au 60. *passage de voitures* Alors, truc de véhicule, un truc de moto. Moto-école. C'est la rue des motos ! C'est... C'est pas Lacoste, quoi. C'est pas mal. Mais c'est pas non plus... C'est pas Dior. Mais y'a pas Dior dans le Marais.

13min01sec

J'arrive rue Scarron, je peux traverser ou pas ? Parce que je vais pas monter tout le

boulevard... Je traverse. Je passe rue Amelot. God knows où je vais atterrir. C'est mignon, un petit collage. Je vais le prendre en photo. Non, flemme... Si, c'est mignon. Je crois que j'ai triché. En prenant la photo j'ai vue vite fait le plan sur mon téléphone et je crois que je suis trop haut. On va dire que je sais pas où je suis. Qu'est ce que c'est là bas ? Je sais pas. Où est ce que je vais...? Il faut que je demande, je suis paumé. Je descends du coup. *passage de moto* Bikers, Uzbekistan, mais où est ce que je suis ? Ça me paraît bizarre qu'elle soit si basse, à mon avis je dois continuer à gauche. *passage de voiture* Je suis à la limite du 11ème mais je suis pas exactement dans le 11ème. J'en suis à treize minute à pied donc je dois être à mi-chemin. Il y a une vieille dame qui regarde par la fenêtre, qui voit des vélos, ça la choque. Son pull est assorti à la couleur de la brique de l'immeuble. Je ne vais pas prendre en photos, mais j'aime beaucoup. Il n'y a rien à dire, c'est une toute petite rue mais c'est bruyant.

14min22sec

Oh, une agence d'archi, de design. On dirait, en tout cas. Il y a pas mal d'agences. Le 11ème, on y arrive. Rue Clotilde de Vaux. Je suis monté pour redescendre, super. J'arrive à l'EPHAD Mutualiste Bastille. J'arrive vers Bastille. Ah ! C'est l'Opéra Bastille que je vois là-bas ? *passage de voiture* Mais c'est beaucoup plus haut que Bastille, alors où est

ce que je vais ? Je me perds un peu. Je me donnerais un indice à partir d'un moment parce que là... Je longe l'EPHAD. Je continue rue du Chemin Vert.

15min19sec

Un Franprix. On est dans un endroit un peu plus... Pas résidentiel parce que l'autre l'était aussi, mais quand même. Je passe près d'une femme au téléphone.

« - Si y'a au moins un chef de bureau à l'agence...
- Oh, pardon. »

Coiffeur, magasin de chaussures, un Picard, un Office Dépôt pas loin. *silence, légère sirène de pompier au loin* Moxy ? Ça existe encore ? Ah, mais où est-ce que je suis ? Je sais pas mais il y a une grande place là bas, et un arrêt de métro. *passage de véhicules* Je n'y vais pas parce que ça ne m'attire pas. Petit truc d'archi pas mal, je vais prendre en photo. *passage de véhicules*

16min33sec

silence, puis passage de véhicules Richard-Lenoir, je suis à Richard Lenoir. Ok. Je suis là, là ? C'est où par rapport à là ? C'est encore après, non ? Je traverse le boulevard. J'arrive à l'Office Dépôt. Un Casino, une Maison de la Literie, un laboratoire d'analyse. Il y a un passage piéton, parfait, c'est ce que je voulais.

klaxon *passage de vélos* *passages de voitures* Il y a des voitures. Bon. On passe d'un petit quartier avec des petites rues à des grandes séparations. Déjà il y a eu le boulevard Beaumarchais, je crois, qui séparait le 4ème du 11ème qui était assez lourd comme différence. Là, Richard-Lenoir, avec cette bande végétale au milieu, elle est énorme. Ça fait gros changement. Je pourrais passer du 11ème à un autre arrondissement ça ne m'étonnerais pas. Mais je suis encore dans le 11ème. Je m'y enfonce. Rue du Chemin Vert. Je ne sais plus l'adresse de la librairie...Je ne sais pas du tout à qui demander parce que c'est des gros commerces, Casino, Franprix, Office Dépôt, tout ça. Ce ne sont pas des tout petits commerçants qui peuvent se connaître entre eux. Peut-être que c'est parce que je suis dans la transition. Peut-être que quand je serais davantage vers la librairie, j'imagine que là il y aura ces petits commerces mignons. Encore faut-il que je les trouve.

19min05sec

Pépinière 27. *passage de voitures* Je ne sais pas du tout à qui demander. Rue Moufle. Je suis à dix-neuf minutes de marche. Je ne devrais pas tarder, mais je tarde. Un petit collage de Collages Féminicides sur les murs : l'accent asiatique n'existe pas. Stop au racisme. Merci. Alors, un petit truc un peu bobo, What The Flower. « Plant Shop ». Je marche. Une bonne quiche à la Constellation,

après, si c'est ouvert. Aujourd'hui. Ça a l'air bon ça. Cantine, coffee shop, brunch, fait-maison. Ça a l'air bobo, je vais aller voir. C'est blindé. C'est mignon cela dit. J'entre pour demander mon chemin.

« - (moi) Bonjour. Est ce que vous savez où est la librairie Les Mots à la Bouche ?

- (la serveuse et le serveur) Aucune idée...

- On m'a dit qu'elle était dans le 11ème.

- C'est pas écrit sur internet...?

- J'ai plus de batterie. Mais sinon c'est pas grave je vais me balader.

- Non attendez on va regarder, avec plaisir. Vous m'avez dit ?

- ... Les Mots à la Bouche. »

Bon. La triche. Mais 21ème siècle oblige, ils ont insisté pour regarder sur leurs portables. Pas mal. Magasin pour les Beaux-Arts. Boesner. C'est très beau. Mais j'ai besoin de rien. J'étais donc sur la bonne voie.

22min10sec

Forcément, j'avais pas prévu qu'en demandant à quelqu'un la personne regarderait juste sur son portable... J'aurai dû demander à des gens vieux. Puis il a dû voir mon dictaphone en énorme sur mon portable au moment où je l'ai secoué en disant que j'avais plus de batterie... Avec boom, dictaphone, enregistrement en cours. Il a rien dit, il a rien vu. J'étais bien. Rue Chemin Vert, je continue tout droit, et après rue Sainte-Ambroise gauche, et à droite. C'est

un peu un Pekin Express. C'est très mignon ici. Rue Popimcourt. C'est trop cute. J'adore.

« - (moi) Oh pardon! »

Je m'extasiais devant une rue j'ai failli me faire écraser par un vélo.

23min00sec

Je revois des petits trucs bobos. Style des brunchs, les plantes de tout à l'heure, des petits restaurants. Intersectionnalité écrit sur les murs par Collages Féminicides encore. Je ne vais pas dire « yas » mais c'est tout comme. Boulevard Voltaire. *roues de skateboard ou de rollers* On avait dit rue Sainte-Ambroise, c'est là bas, c'est à gauche. Est-ce que je continue tout droit ? Non, je traverse d'abord.

23min41sec

Je traverse et je vais à gauche. Boulevard Voltaire. Pareil, petit boulevard. Plus petit qu'en arrivant dans le 11, je crois. Les herbes hautes. Ça se boboïse. Enfin... J'utilise ce terme mais... petit brunch avec avocado toast pour jeune actif végétarien qui s'habille en frîpes. Le portrait robot du bobo. (= moi) Le Pop Up. Petite cuisine. C'est mignon, cela dit. Bleu Simone. J'adore. Boutique associative de créateurs, créatrices. Oh j'adore. C'est tout mignon. *vent* Les gens ont l'air d'avoir un niveau de vie un peu plus élevé ici, que la

transition. C'est bizarre finalement. On est plus éloigné du centre, mais on est dans un truc un peu plus vie de quartier. Cour de dessin, d'accord. Où est ce que je suis ? Qu'est ce que c'est... C'est Sainte-Ambroise ? C'est quoi cette église ? J'ai oublié la rue qu'il m'a dit. Je suis à Sainte-Ambroise, ok. Je peux longer ici. J'avais jamais vu cette église... Rue Sainte-Ambroise, parfait. Je traverse. Enfin non je ne traverse pas, je longe.

25min44sec

passages de véhicules et conversations Très gentil de m'avoir donné la direction alors qu'ils étaient en plein rush. C'était un petit resto brunch. Elle était en train de placer quelqu'un, lui à la caisse. Très gentil·le·s. Merci.

26min43sec

Secours Catholique. Â côté de l'église, ça fait sens. Avenue Parmentier. Je continue tout droit. Je traverse l'avenue, et je continue. A mon avis ça sera sur la gauche. *passages de voitures* Céder n'est pas consentir. N'est-ce pas. *passage de moto* Ça va, c'est pas trop passant. C'est fou. Toutes les grandes avenues comme ça, ce sont des commerces... pas chelou mais je ne sais pas. Pas des marques en tout cas. Pas des trucs inutiles, mais des trucs de finance, des trucs électroniques. Evidemment, je dis tout ça de mon point de

vue de petit... une librairie ! Ah elle est fermée. La bouquinerie.

27min52sec

Il y a une librairie. Ça sent bon. École de commerce ESG. *talons sur les pavés* Mon corps mes choix. Encore un collage féminicide. Il y a plein de trucs mignons. Des petites terrasses en bois, des petits cafés. Ça redevient petite vie de quartier mignonne. Rue du Général Guilhem. C'est beau ça. Je ne sais pas comment ça s'appelle, il n'y a pas de nom. Ah mais si c'est écrit en gros. Librairie Les Mots à la Bouche. Je l'ai ! Allez.

28min58sec

En face du Well-Nest, et tout. D'accord. Elle est là, ok. Pourquoi pas, mais à côté d'un gros immeuble de logements comme ça ? C'est très bizarre. Mais j'y suis.

29min15sec

C'était long, je pensais pas que serait si long. Le quartier c'est bizarre. Vous allez voir la devanture, c'est pas comme le Marais. Avec la grosse voiture en face. C'est hyper étrange. A côté de la rue on a un barbier, évidemment. Deux / trois cafés bobos. Une terrasse à palette. On s'inscrit vite fait dans le quartier. Par contre la rue est très passante. Ça peut être calme mais c'est pas dingo dingo. Je vais me balader

dans le quartier. En face on a quoi ? Cette très belle ancienne Renaud. Une boulangerie pâtisserie là bas. Je monte un peu. Une mercerie, une laverie. Ça l'air un peu plus mignon. J'arrive rue Saint-Maur, et rue Saint-Maur, forcément. À mon avis c'est que je ne suis pas arrivé du bon côté. Ah bah voilà. Rue Saint-Maur, c'est mignon, très très mignon. Un petit café, un petit tabac. Ça fait beaucoup plus vie de quartier que l'autre donc c'est cool.

31min48sec

Je prends quelques photos. J'entre.



GRILLE D'ENTRETIEN : **HÉLÈNE JENNY, GÉRANTE DU BONJOUR MADAME**

Contenu des questions posées à Hélène Jenny lors d'un entretien de janvier 2021 réalisé au Bonjour Madame.

PRÉSENTATION GÉNÉRALE

- Présentez-vous.
- Qu'est ce que le Bonjour Madame ?
- Comment vous décririez ce lieu avec vos mots ?
- Pourquoi un tel nom ?
- Comment la création s'est faite et pourquoi ces choix ?
- Pouvez-vous m'expliquer votre statut hybride ?

- Pourquoi vouloir intégrer militantisme et culture dans la création d'un bar / café ?
- Pourquoi tout dans un même lieu ? Pourquoi pas que l'un ou que l'autre ?
- Pourquoi ce lien entre militantisme et culture est-il important pour vous ?

GESTION DU BAR / ESPACE

- Comment divisez-vous le temps du bar ? Les horaires d'ouverture ? Évènements militants vs bar classique ?
- Comment divisez-vous l'espace du bar ? Comment avez-vous choisi cette configuration ?
- Parmi tout ce qu'il y a dans le bar, quels étaient les *must-have* ?
- Quelle ambiance avez-vous voulu créer ici ? Quelle image ?
- Comment utilisez-vous votre vitrine ? Votre façade ?
- Qu'en pensez-vous ?

CLIENTÈLE

- Qui fréquente ce lieu ? et pourquoi ?
- Qu'en pensez-vous ?
- Les client·e·s viennent pour le côté bar/sociabilité ou éducation/culture ? Ou les deux ?
- Expectations vs reality ?
- Comment avez-vous fédérer votre clientèle ? Comment vous êtes-vous fait connaître ?

QUARTIER

- Quelle a été votre intégration dans le quartier ?
- Avez-vous des relations avec les établissements alentours et les riverain·e·s ?
- Qu'en pensez-vous ?
- Est-ce que la localisation du Bonjour Madame était importante pour vous ?
- Est-ce que si vous aviez trouvé un bail disponible dans le 17e, par exemple, vous l'auriez pris ?

LGBTQ+

- Pourquoi revendiquer un lieu « queer » ; « féministe » ; « intersectionnel » ?
- Qu'est ce qui fait de ce lieu un lieu queer, féministe ? Qu'est ce que ça veut dire pour vous ?
- Avez-vous eu des retours des client·e·s vis à vis de votre statut de lieu de socialisation LGBTQI+ ?
- Pensez-vous que vous offrez un peu un nouveau refuge ?
- Vous sentez-vous rattaché·e·s à quelque chose ? À un quartier LGBTQI+ ? Ou à une communauté ? (Pia Pia a parlé de vous, de La Constellation et de la Mutinerie comme étant les seuls lieux queer dans Paris)

MONDE DE LA NUIT QUEER

Les offres existantes queer sont restreintes et concernent le monde de la nuit. Mais si on aime pas la fête et l'intensité, on peut se sentir à l'écart de la communauté et se renfermer davantage, car il n'y pas d'offre pour nous. Certains nouveaux lieux (ex: La Constellation) se disent être pour les « oublié·e·s » des LGBTQI+ à qui « l'offre existante ne correspond pas ».

- Quelle relation avez vous avec ce monde de la nuit et les offres existantes ?
- Est ce que vous êtes dans la même vague que la Constellation (pour les oublié·e·s) ?
- Est-ce que les gens qui viennent ici fréquentent ces lieux de la nuit ? Ou au contraire pas du tout et viennent chercher un lien « identitaire » alternatif ici ?
- Qu'en pensez-vous ?

PRENDRE PLACE / PLATEFORME BIENVEILLANTE

« Pour être entendu sur la scène hétéropatriarcale capitaliste, ce système nous demande de rejouer l'humiliation et la tête baissée. (Sinon pour être entendu, il faut être poli, être gentil etc : on parle de manière défensive, le corps replié) bref pas de parole libre. Trouver lieu où l'on peut parler sans ce rituel de l'humiliation qui verrouille la parole ou force la parole à être dans un certain cadre, trouver lieu où se retrouver hors d'une écoute malveillante » - Françoise Verges au Séminaire de Paul B. Preciado en octobre 2020 au Centre Pompidou

- Vous retrouvez-vous dans cette citation ?
- Avez-vous des retours de la clientèle sur l'importance de ce lieu pour elle ?
- Selon vous, avez-vous créé un endroit « safe » et d'écoute bienveillante ?
- Comment ? Via vos événements, votre image sur les réseaux, le bouche à oreille ?

- Y'a-t-il une recette pour un lieu safe ?
- Faut-il juste « écouter vraiment » (Preciado) et donner la parole et être bienveillant et éduquer ? (vs lieux qui se revendiquent queer friendly alors que...)
- Qu'en pensez-vous ?

INTERNET (militantisme / culture / lien social)

- Que pensez-vous de l'importance des réseaux sociaux pour le militantisme & co ?
- Se suffit à lui-même ou faut-il qu'il dépasse internet et prenne sa place en ville (ici, par exemple) ?
- Bonjour Madame = transposition IRL de ces alliances militantes rencontrées en ligne ?
- Quelle relation entre internet et la vraie vie pour : militantisme ? culture ? lien social ?
- Faut-il un lieu physique pour du lien ? (nouvelles générations sont moins attachées aux établissements publics ? plus disparates ? plus fluide ?)
- La délocalisation du quartier LGBTQI+ (Marias) va t-elle se faire en ligne plutôt que dans d'autres arrondissements ?
- Où passe ce corps queer ? Que voyez-vous ?
- Qu'en pensez-vous ?

CONCLUSION

- Comment justifieriez-vous l'existence du Bonjour Madame ?
- Pourquoi est-ce important d'avoir un vrai lieu pour 1. parler de militantisme / culture et 2. créer du lien social pour queer ?
- *What makes this place special ?*

Mille mercis à Hélène Jenny pour sa gentillesse, sa vivacité, et sa disponibilité.



BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES

BAROQUE Fray et EANELLI Tegan (textes réunis par), *Vers la plus queer des insurrections*, Paris, Éditions Libertalia, (traduit de l'américain par NIGMON Diabolo et ESPANTO Decibel), 2016

BETSKY Aaron, *Queer space : architecture and same-sex desire*, New-York, William Morrow & Co, 1997

BETSKY Aaron, *Building sex : men, women, architecture, and the construction of sexuality*, New-York, William Morrow & Co, 1995

BUTLER Judith, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, (traduit de l'américain par KRAUS Cynthia), 2005

DADOUR Stéphanie (sous la direction de), Re-vue Malaquais n°6 : « Des féminismes en architecture », Ensa Paris-Malaquais, Beaux-Arts de Paris, 2020

D'EMILIO John, « Capitalism and gay identity », in *The lesbian and gay studies reader*, ABELOVE Henry, BARALE Michèle Aina, HALPERIN David M. (sous la direction de), New-York, Routledge, 1993

FEDERICI Silvia, *Le capitalisme patriarcal*, Paris, La fabrique éditions, 2019

FEINSTEIN Brian A., « Anxiety », in *The SAGE Encyclopedia of LGBTQ Studies*, GOLDBERG Abbie E. (sous la direction de), SAGE Publications, Inc., 2016, p. 88-91

FEINSTEIN Brian A., « Minority Stress », in *The SAGE Encyclopedia of LGBTQ Studies*, GOLDBERG Abbie E. (sous la direction de), SAGE Publications, Inc., 2016, p. 781-785

GAISSAD Laurent, *Hommes en chasse. Chroniques territoriales d'une sexualité secrète*, Paris, PU Paris Nanterre, 2020

GAISSAD Laurent, « The moral territory: sexual frontiers and identities in urban/rural historiography », in *Frontiers and identities: cities in regions and nations*, KLUSÁKOVÁ Lud'a et TEULIÈRES Laure (sous la direction de), Pise, Plus-Pisa University Press, 2008, p. 33-48

GIRAUD Colin, *Quartiers gays*, Paris, PU de France, 2014

HAMMERS Corie Jo, « Queer », in *The SAGE Encyclopedia of LGBTQ Studies*, GOLDBERG Abbie E. (sous la direction de), SAGE Publications, Inc., 2016, p. 907-908

HARAWAY Donna, *Manifeste cyborg et autres essais*, Paris, Exils éditeur, (anthologie établie par ALLARD Laurence, GARDEY Delphine, MAGNAN Nathalie), 2007

D'UN MARAIS GAY À UN PARIS QUEER

INGRAM Gordon Brent, « "Open" spaces as strategic queer sites », in *Queers in space : communities, public places, sites of resistance*, INGRAM Gordon Brent, BOUTHILLETTE Anne-Marie, RETTER Yolanda (sous la direction de), Seattle, Bay Press, 1997, p. 95-127

PRECIADO Paul B., *Pornotopie : Playboy et l'invention de la sexualité multimédia*, Paris, Flammarion, « Climats », 2011

RUBIN Gayle, « Étudier les subcultures sexuelles », in *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Paris, Epel, « Les classiques de l'érotologie moderne », 2011

SANDERS Joel, *Stud : architectures of masculinity*, New-York, Princeton Architectural Press, 1996

TRONTO Joan, *Un monde vulnérable, pour une politique du care*, Paris, La Découverte, (traduit de l'anglais par Hervé Maury), 2009

VRANKEN Apolline, *Des béguinages à l'architecture féministe*, Brussels, Université des Femmes, « Agirs féministes », 2018

✦ ARTICLES SCIENTIFIQUES

BLANCHFIELD Caitlin et LOFTI-JAM Farzin, « The bedroom of things », in *Log 41*, 2017, p. 129-134

BLIDON Marianne, « La casuistique du baiser », in *EchoGéo*, n°5, 2008 [en ligne]

BORGHI Rachele, « De l'espace genré à l'espace "queerisé". Quelques réflexions sur le concept de performance et sur son usage en géographie », in *Espaces et sociétés*, n°33, 2012, p. 109-116

BRUNEL Sylvie, « Une planète disneylandisée ? » in *Sciences Humaines*, n°240, 2012, p. 13 [en ligne]

DESCHAMPS Catherine, « Discrimination, genre et espaces public parisiens. L'effet pervers est pavé de bonne intentions » in *Journal des anthropologues*, n°150-151, 2017, p. 197-216

DESCHAMPS Catherine et GAISSAD Laurent, « Pas de quartier pour le sexe ? », in *EchoGéo*, n°5, 2008 [en ligne]

FAVRET-SAADA Jeanne, « Être affecté », in *Désorceler*, Paris, Éditions de l'Olivier, p. 145-162, 2009

FOUCAULT Michel, « Des espaces autres » (1967), in *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, 1984

GAISSAD Laurent, « La Démence ou la dépense ? Le circuit festif gay entre consommation et consumption », in *Ethnologie Française*, vol. 43, 2013, p. 409-416 [en ligne]

GAMSO Nicholas, « Fascist intrigue and the homo-spatial imaginary », in *Log 41*, 2017, p. 113-122

GILLOW Marie et LANNOY Pierre, « L'anxiété urbaine et ses espaces. Expériences de femmes bruxelloises », in *Les Annales de la recherche urbaine*, n°112, 2017, Le genre urbain, p. 36-47

HATZENBUEHLER Mark L. et PACHANKIS John E., « Stigma and Minority Stress as Social Determinants of Health Among Lesbian, Gay, Bisexual, and Transgender Youth: Research Evidence and Clinical Implications », in *Pediatric Clinics of North America*, vol. 63, issue 6, 2016, p. 985-997 [en ligne]

HEAP Chad, « The city as a sexual laboratory: the queer heritage of the Chicago school », in *Qualitative Sociology*, vol. 26, n°4, 2003

JAQUE Andrés, « Grindr archiurbanism », in *Log 41*, 2017, p. 75-84

KOLB Jaffer et BETSKY Aaron, « The end of queer space ? », in *Log 41*, 2017, p. 85-88

MELBIN Murray, « Night as frontier », in *American Sociological Review*, vol. 43, n°1, 1978, p. 3-22

MUNERA Ivan L., « An organism of hedonistic pleasures: the Palladium », in *Log 41*, 2017, p. 103-112

SANDERS Joel, « From Stud to Stalled! Architecture in transition », in *Log 41*, 2017, p. 145-154

SAUVAGE Laurent, « Portraits de gays en gentrificateurs », in *Métropolitiques*, 2015 [en ligne]

TISSOT Sylvie, « Entre soi et les autres », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°204, 2014, p. 4-9 [en ligne]

VALLERAND Olivier, « Regards *queers* sur l'architecture: Une remise en question des approches identitaires de l'espace », in *Captures*, vol. 1, no 1 (mai), hors dossier, 2016

WANG Michael, « Queering the system », in *Log 41*, 2017, p. 135-140

✦ MÉMOIRES / THÈSES

CORDIER-JOUANNE Maé, *Queer(ing) architecture : de l'espace queer à la queerisation de l'espace*, PFE, ENSA Paris Malaquais, 2019

DUPERRAY Pierre, *Ghettos du Marais, idées reçues, images reçues*, Mémoire, ENSA Paris Est, 2013

D'UN MARAIS GAY À UN PARIS QUEER

GIRAUD Colin, *Sociologie de la gaytrification. Identités homosexuelles et processus de gentrification à Paris et Montréal*, Thèse de doctorat de Sociologie et de d'Anthropologie sous la direction de Jean-Yves AUTHIER, Lyon, Université Lumière Lyon 2, 2010

KERVELLA Camille, *Sex in the city. Le queer en architecture comme outil de déconstruction des systèmes normatifs dans les sociétés édifiées*, Mémoire, Université catholique de Louvain, 2020

MANISSADJIAN Laure, *La construction de la femme architecte dans un environnement d'hommes*, Mémoire, ENSA Paris Val de Seine, 2021

MARTINEAU Emilie, *Le bar lesbien : un commerce militant en voie de réapparition à Bruxelles*, Mémoire, Université catholique de Louvain, 2018

MAKHLOUTA Jean, *Queeriser l'espace domestique à l'ère numérique*, Mémoire, ENSA Paris Malaquais, 2020

PETITJEAN Anaïs, MACHADO Ulisses, GUÉGUEN Manon, *Hacking space - Acting Queer*, PFE, Paris Belleville, 2018

STAMBOLE DA SILVA Macros, *Toustes : de la réappropriation et reconversion d'une architecture symbole de pouvoir et prestige en un lieu de rassemblement, lutte, militance, formation, fête et développement ouvert à toustes*, PFE, ENSA Nantes, 2020

✦ ARTICLES DE PRESSE EN LIGNE

France 24, *Des milliers de manifestants à Paris pour une Gay Pride impromptue et « politique »*, 4 juillet 2020, <https://www.france24.com/fr/20200704-des-milliers-de-manifestants-a-paris-pour-une-gay-pride-impromptue-et-politique>

Komitid, *Photo : avec les Dégommeuses, la Pride n'est pas tombée à l'eau*, 29 juin 2020, <https://www.komitid.fr/2020/06/29/photos-avec-les-degommeuses-la-pride-nest-pas-tombec-a-leau/>

Le Parisien, *Paris : la librairie gay du Marais ne peut plus assumer son loyer*, Philippe Baverel (auteur), 30 décembre 2019, <https://www.leparisien.fr/paris-75/paris-le-sos-de-la-librairie-les-mots-a-la-bouche-30-12-2019-8226165.php>

Le Parisien, *Paris : « Ils ont terminé en sang pour le simple fait d'être homosexuels »*, Celine Carez (autrice), 31 juillet 2020, <https://www.leparisien.fr/paris-75/paris-ils-ont-termine-en-sang-sur-le-simple-fait-d-etre-homosexuels-31-07-2020-8361594.php>

Le Monde, *Contre l'homophobie, Paris va pérenniser les passages piétons aux couleurs de l'arc-en-ciel*, 29 juin 2018, https://www.lemonde.fr/societe/article/2018/06/28/contre-l-homophobie-paris-va-perenniser-les-passages-pietons-aux-couleurs-lgbt_5322617_3224.html

Les Inrockuptibles, *La Constellation, ou le parti d'un bar queer sans alcool*, Anne-Marie Kraus (autrice), 2 juillet 2020, <https://www.lesinrocks.com/2020/07/02/style/style/la-constellation-ou-le-pari-dun-bar-queer-sans-alcool/>

Libération, #MeToo : « Dans certains lieux gays, l'humanité peut être sordide et belle en même temps », Mathieu Nocent (auteur), 12 février 2018, https://www.liberation.fr/france/2018/02/12/metoo-dans-certains-lieux-gays-l-humanite-peut-etre-sordide-et-belle-en-meme-temps_1629223/?xtor=rss-450

Libération, Laurent Gaissad : « La drague et la sexualité gays sont masculines avant d'être homos », Thibaut Sardier (auteur), 3 août 2018, https://www.liberation.fr/debats/2018/08/03/laurent-gaissad-la-drague-et-la-sexualite-gays-sont-masculines-avant-d-etre-homos_1670688/

Libération, Paris : la création d'un centre d'archives LGBTQI bientôt actée ?, Florian Bardou (auteur), 4 février 2021, https://www.liberation.fr/societe/sexualite-et-genres/paris-la-creation-dun-centre-darchives-lgbtqi-bientot-acte-20210203_L2V6KPOQ35EOXHKKI5C3Q6LUA/

Manifesto XXI, *Plus de bars, ni de fêtes : comment le Covid impacte-t-il la vie sociale des jeunes queers ?*, Luki Fair (autrice), 25 novembre 2020, <https://manifesto-21.com/covid-vie-sociale-queers/>

Science & Vie, *Qu'est ce que mourir pour un astre ?*, Karine Jacquet (autrice), 31 mai 2017, <https://www.science-et-vie.com/ciel-et-espace/qu-est-ce-que-mourir-pour-un-astre-8669>

Slate, *Le centre d'archives LGBT+ de Paris n'attendra pas vingt années supplémentaires*, Didier Lestrade (auteur), 11 juin 2019, <http://www.slate.fr/story/178173/centre-archives-lgbt-mairie-paris>

Têtu, *Les actes LGBTphobes ont augmenté de 36 % en 2019, d'après les forces de l'ordre*, Timothée de Rauglaudre (auteur), 18 mai 2020, <https://tetu.com/2020/05/18/les-actes-lgbtphobes-ont-augmente-de-36-en-2019-dapres-les-forces-de-lordre/>

20 Minutes, Paris : *Le Marais LGBT+ se meurt-il ?*, Romain Lescurieux (auteur), 24 janvier 2020, <https://www.20minutes.fr/paris/2702839-20200124-paris-marais-lgbt-meurt>

✦ RAPPORTS / DOCUMENTS OFFICIELS

A long way to go for LGBTI equality, FRA, EU-LGBTI II, 2020, https://fra.europa.eu/sites/default/files/fra_uploads/fra-2020-lgbti-equality-1_en.pdf, figure 7 p. 26

Paris, ville phare de l'inclusion et de la diversité. 52 recommandations pour faire de Paris la capitale des droits LGBTIQ et du tourisme « LGBTIQ-Friendly » dans le monde, Jean-Luc Romero-Michel [rapporteur], Mairie de Paris, 13 juin 2017, <https://cdn.paris.fr/paris/2020/02/26/000cfacc96eb7338f978d1f47a4be437.ai>

D'UN MARAIS GAY À UN PARIS QUEER

Rapport sur les LGBTIphobies 2020, SOS Homophobie, 18 mai 2020, https://www.sos-homophobie.org/sites/default/files/rapport_homophobie_2020_interactif.pdf

#StatusOnMind. Social media and young people's mental health and wellbeing, Royal Society for Public Health, mai 2017, <https://www.rsph.org.uk/static/uploaded/d125b27c-0b62-41c5-a2c0155a8887cd01.pdf>

✦ TRACTS

ANONYME, *Les « espaces safe » nous font violence ?*, brochure militante, Grenoble, 2011

✦ FILMS / SÉRIES

ATOUI Hakim et ETCHEGARAY Baptiste, *La Première Marche* [film documentaire], 2020, 1h04min

LIVINGSTON Jennie, *Paris Is Burning* [film documentaire], 1991, 1h11min

MURPHY Ryan, FALCHUK Brad, CANALS Steven, *Pose* [série télévisée], depuis 2018, 18 épisodes

✦ PODCASTS

BRAMI Léa et BONNEFOND Stéphane, ANAÏS // Hacking space, acting queer [podcast], Interférences, 28 juin 2020, 48min. (Disponible sur <https://soundcloud.com/user-82780937/anais-hacking-space-acting-queer-regards-performatifs-sur-larchitecture>)

BRAMI Léa et BONNEFOND Stéphane, CAMILLE // Sex in the city [podcast], Interférences, 12 novembre 2020, 1h02min. (Disponible sur <https://soundcloud.com/user-82780937/camille-sex-in-the-city>)

BRAMI Léa et BONNEFOND Stéphane, APOLLINE // Dégenerer l'architecture [podcast], Interférences, 13 décembre 2020, 46min. (Disponible sur <https://soundcloud.com/user-82780937/apolline-degenerer-larchitecture>)

BRAMI Léa et BONNEFOND Stéphane, JEAN & MAHÉ // Révéler le genre dans l'espace [podcast], Interférences, 24 janvier 2021, 1h08min. (Disponible sur <https://soundcloud.com/user-82780937/jean-mahe-reveler-le-genre-dans-lespace>)

COSNARD Sybil, L'urbanisme : vecteur d'inégalités [conférence], EQUALiCiTY : Nos espaces à égalité, TEDxChampsElyséesWomen, Salle Pleyel, 3 novembre 2017, 9min24sec. (Disponible sur <https://www.youtube.com/watch?v=v6RZ4Nx41hQ>)

EL MOKHTARI Mouna (réalisé par), La ville est faite par et pour les hommes [reportage], Le Monde, 8 mars 2018, 3min45sec. (Disponible sur <https://www.youtube.com/watch?v=rAmui5HTKqE>)

LE BAIL Lubna et MORNAT Isabelle, Culture Q #1 : Etre autiste & Queer [podcast], Barbi(e)turix, 2019, 1h09min. (Disponible sur <https://soundcloud.com/barbieturix/culture-q-1-autisme-queer>)

ROLLMAN Marina, Straight Pride - La drôle d'humeur de Marina Rollman [émission de radio], France Inter, 13 juin 2019, 6min01sec. (Disponible sur <https://www.youtube.com/watch?v=wwK8c2cUHXw>)

✦ WEBOGRAPHIE

Affordance, Wikipedia, 2020, <https://fr.wiktionary.org/wiki/affordance>

Ball culture, Wikipedia, 2021, https://fr.wikipedia.org/wiki/Ball_culture

Couvent de Paris des Soeurs de la Perpétuelle Indulgence, <https://www.lessoeurs.org>

Le Bear's Den, Time Out, 18 avril 2013, <https://www.timeout.fr/paris/bar/le-bears-den>
Marche des fiertés 2020, Que faire à Paris ?, novembre 2020, <https://quefaire.paris.fr/113099/marche-des-fiertés-2020>

Raidd Bar, Time Out, C.G. (auteur), 30 octobre 2015, <https://www.timeout.fr/paris/bars/raidd-bar>

